

LES FEMMES.

mad. D'ORVILLE, à Justine.

e côté-ci la table soit placée.

mpressent de préparer le déjeûner, et de placer l
table devant Germeuil.)

GERMEUIL, voulant se lever.



esdames, je vais vous aider.

mad. D'ORVILLE, le faisant rasseoir.

Non, monsi

quoi vous mêlez-vous?

JUSTINE, servant.

Oh, quel petit bonh

EUG

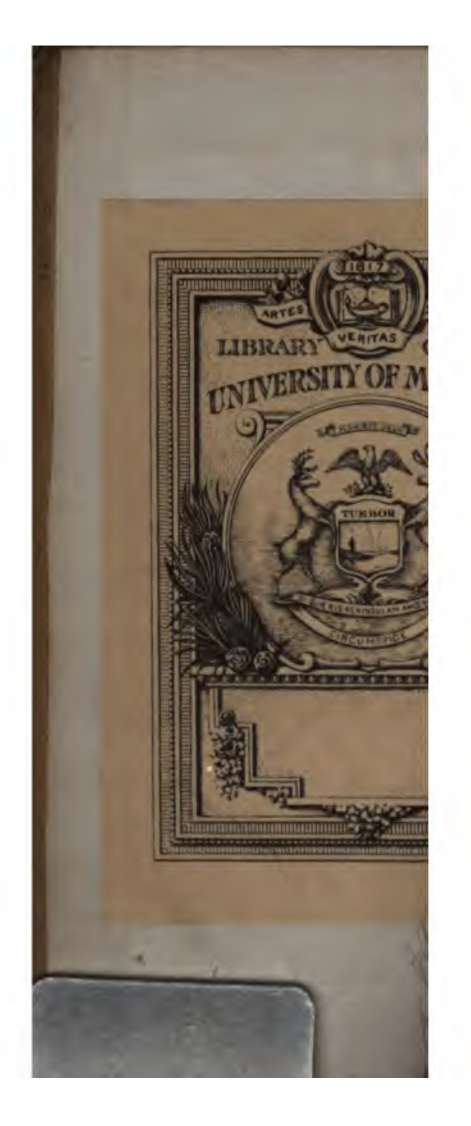
Quoi donc?

Nor

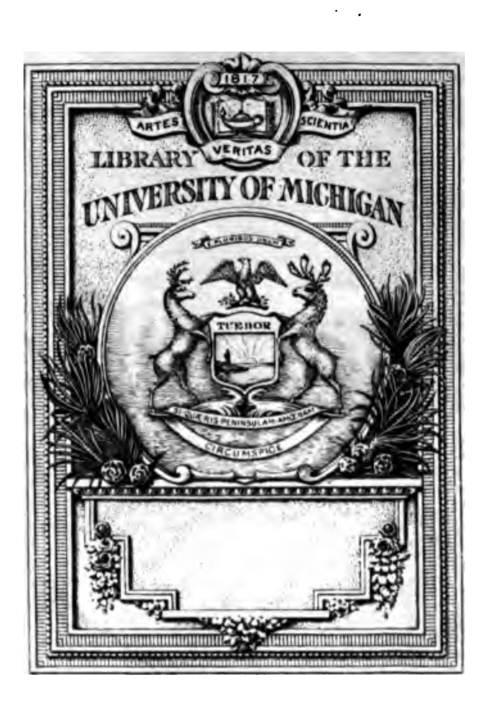
Quel


1817
ARTES
LIBRARY
VERITAS
UNIVERSITY OF
TUEBOR
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
VERITAS
LIBRARY
UNIVERSITY OF
TUEBOR
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


EX LIBRIS
RES SEVERA
VERVM GAVDIVM
PAVL GAVDIN

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME XVII.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui serait échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils voulaient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguaient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existait contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le sapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullemenl soutenir la comparaison.

Les Editions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld;

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs; n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire:

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N°. 14.
1810.

LE CONCILIATEUR,

OU

L'HOMME AIMABLE,

COMÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 29 septembre 1791.

NOTICE
SUR DEMOUSTIER.

Charles-Albert Demoustier naquit à Villers-Coterets le 13 janvier 1760. Son père, qui étoit garde-du-corps du roi, le fit venir de bonne heure à Paris, où il étudia au collège de Lisieux avec assez de succès. Ses parents l'ayant destiné au barreau, il se livra d'abord avec zèle à ce nouveau genre de travail, et plaida même plusieurs causes : mais un penchant naturel, qu'il avoit surmonté par condescendance pour sa famille, le fit renoncer au palais pour s'adonner entièrement à la littérature. Son premier ouvrage est connu sous le titre de *Lettres à Émilie sur la Mythologie ;* il obtint le plus grand succès.

Demoustier a laissé à la comédie françoise plusieurs pièces qui font regretter qu'une mort prématurée l'ait enlevé au culte de Thalie.

Le Conciliateur, comédie en cinq actes et en vers, parut pour la première fois le 29 septembre 1791, et obtint une brillante réussite.

La comédie en vers intitulée *les Femmes,* d'abord en quatre actes, puis réduite à trois, fut



jouée pour la première fois le 19 avril 1793, et est restée au répertoire.

Le Tolérant, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 23 avril 1795, n'obtint qu'un médiocre succès, et n'a point été reprise.

Les Trois Fils, ou *l'Héroïsme Filial,* drame en quatre actes, en vers, représenté le 26 février 1797, ne fut donné qu'une fois.

Demoustier, accablé depuis long-temps d'une maladie de langueur, se retira dans son pays natal, où il mourut le 1er mars 1801.

PERSONNAGES.

DORVAL, sous le nom de Melcourt.
LUCILE, fille de Mondor.
MONDOR.
MADAME MONDOR.
MADAME DE BOISVIEUX, } sœurs de Mondor.
MADAME DE VERTSEC, }
CLÉON, } amants de Lucile.
CLITANDRE, }
NÉRINE, suivante de Lucile.
FRONTIN, valet de Mondor.

LE CONCILIATEUR,

OU

L'HOMME AIMABLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCENE PREMIERE.

MELCOURT, FRONTIN.

FRONTIN.

C'EST vous, monsieur Dorval ; vous, ce jeune homme aimable !

MELCOURT.

Oui, mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Quel prodige incroyable
De vous voir en ces lieux ! vous, monsieur, dont le nom,
Pardonnez !.... est maudit de toute la maison.

MELCOURT.

Je le sais.

FRONTIN.

Sauvez-vous; monsieur Mondor, mon maîtr
S'il vous voyoit ici, vous forceroit, peut-être,
(il lui montre la fenêtre.)
A prendre, pour sortir, le chemin le plus court.

MELCOURT.

Rassure-toi: j'ai pris le surnom de Melcourt.

FRONTIN.

De votre petit fief?

MELCOURT.

Justement; et j'espere
Demeurer inconnu.

FRONTIN.

Quand monsieur votre pere
Mourut... trop tôt, hélas! et pour vous et pour mo
Dans cette maison-ci je cherchai de l'emploi
Près de monsieur Mondor, chéri de son village;
Vif, mais bon; s'occupant beaucoup du jardinage,
Dont il fait son plaisir. C'est pour les bonnes gens
Que le ciel a créé les plaisirs innocents.
Monsieur votre oncle, alors voisin de cette terre,
Et mon maître, s'aimoient d'une amitié sincere.
Un malheureux procès tout-à-coup les brouilla.
Je ne vous revis plus depuis ce moment là:
Depuis quatorze ans!... mais j'ai su vous reconnoîtr
On ne méconnoît point ceux que l'on a vus naître.
Ce cher enfant! tenez, embrassons-nous encor.

MELCOURT.

De tout mon cœur!

FRONTIN.

Enfin, près de monsieur Mond
Qui peut vous amener?

MELCOURT.

L'amour et l'espérance.

FRONTIN.

L'espérance et l'amour, ici ? quelle apparence !

MELCOURT.

J'aime Lucile.

FRONTIN.

Quoi ! Lucile vous connoît ?

MELCOURT.

Oui...

FRONTIN.

Tant pis !

MELCOURT.

Et non.

FRONTIN.

Mais comment ?

MELCOURT.

Voici le fait :
Chez monsieur de Courval j'en fis la connoissance
Sous le nom de Melcourt. Ainsi la différence
Du nom l'aura trompée; et tu vois qu'en ce cas,
Lucile me connoît et ne me connoît pas.

FRONTIN.

Tant mieux ; car si Melcourt à Lucile a su plaire,
Dorval éprouveroit bientôt un sort contraire :
Dorval est en horreur ; et Lucile, en ce cas,
Pourroit bien vous aimer et ne vous aimer pas.

MELCOURT.

De Mondor autrefois je n'ai connu la fille
Qu'un moment. Ignorant quelle étoit ma famille,

Lucile m'accueillit, et même à mon départ
Me laissa pour adieux un douloureux regard.
Je partis pour l'armée ; et bientôt dans mon ame
Je sentis s'allumer cette secrete flamme
Qui, par le souvenir s'augmentant chaque jour,
M'a fait précipiter l'instant de mon retour.
J'arrive hier : j'apprends (conçois-tu ma surprise?)
Que l'on juge aujourd'hui le procès qui divise
Nos familles. Soudain, pour prévenir l'arrêt,
De les concilier je forme le projet.

FRONTIN.

Je crains que l'intérêt, monsieur, ne le renverse.
Un plaideur amoureux de sa partie adverse !....

MELCOURT.

Par cet arrangement j'obligerai Mondor.
Sur le point contesté chacun sait qu'il a tort;
Qu'il doit le perdre...

FRONTIN.

Avant de prédire sa perte,
Regardez bien, monsieur, si la porte est ouverte.

MELCOURT.

J'amenerai la chose avec ménagement.

FRONTIN.

Au nom seul des Dorval, c'est un emportement !...
Cet arrangement-là ne sera pas facile.

MELCOURT.

Oui ; mais si j'y parviens, j'espere que Lucile....

FRONTIN.

Vous voulez à l'amour en devoir le succès,
Et par un bon hymen transiger sur procès.
Mais j'y vois un obstacle assez grand....

MELCOURT.

Je t'en prie,

Parle!

FRONTIN.

C'est qu'aujourd'hui Lucile se marie.
A sa main deux rivaux prétendent à la fois.

MELCOURT.

Et Lucile?

FRONTIN.

N'a plus que l'embarras du choix.

MELCOURT.

Et ces deux prétendants?...

FRONTIN.

Sont Cléon et Clitandre:
L'un fat, présomptueux; l'autre mielleux et tendre;
Fort jaloux l'un et l'autre, et très riches tous deux.

MELCOURT.

Sont-ils bien accueillis?

FRONTIN.

Pas mal.

MELCOURT.

Le doucereux
Doit déplaire au pere.

FRONTIN.

Oui, mais il plaît à la mere.

MELCOURT.

Et le fat lui déplaît?

FRONTIN.

Oui, mais il plaît au pere.
Car ce couple est toujours en opposition;

Et pour mieux soutenir la contradiction,
Il se boude, se fuit, se contrarie, et s'aime.

MELCOURT.

Mais aiment-ils Lucile?

FRONTIN.

Assez; et c'est là même
Le seul point sur lequel ils paroissent d'accord.

MELCOURT.

En l'aimant avec eux je plairai donc d'abord
A tous deux?

FRONTIN.

A monsieur, mais non pas à madame.
Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une femme
Qui, jadis belle, et fraîche encore à quarante ans,
A la fin de l'été se croit dans le printemps?
Pour elle quel fardeau qu'une fille accomplie,
Plus grande que sa mère, et sur-tout plus jolie,
Qui de nouveaux trésors tous les jours s'enrichit,
Tandis que tous les jours la maman s'appauvrit!
Encor lui passe-t-on les graces du jeune âge
Tant que des soupirants on conserve l'hommage.
Mais dès que les amants s'attachent à ses pas,
C'est un crime, monsieur, qu'on ne pardonne pas:
Vous m'entendez...

MELCOURT.

Je vois que, pour préliminaire,
Il faut, suivant l'usage, adresser à la mere
Ce qu'on sent pour la fille.

FRONTIN.

Oui, mais autre embarras.

MELCOURT.

Quoi?

FRONTIN.

Vous allez avoir deux tantes sur les bras.

MELCOURT.

Tu ris?

FRONTIN.

Je ne ris point: oui, monsieur; oui, deux tantes.

MELCOURT.

Jeunes!

FRONTIN.

De cinquante ans, et des plus exigeantes.
L'une sentimentale, avec timidité,
Vous fera faire un cours de sensibilité,
Et de force ou de gré sera votre bergere:
L'autre, à l'œil sémillant, lutin sexagénaire,
Si pour elle, monsieur, vous voulez soupirer,
Ne vous laissera pas le temps de respirer;
Elles sont toutes deux rivales de Lucile:
Madame de Boisvieux prend l'amant imbécille;
Madame de Vertsec, le fat.

MELCOURT.

Puisque leur cœur...

FRONTIN.

Oh! ne vous flattez pas d'échapper au malheur
D'être aimé!

MELCOURT.

Je n'ai rien qui doive les séduire,
Et je n'y prétends pas.

FRONTIN.

Non, vous aurez beau dire,

En vous tout va leur plaire, esprit, grace, beauté;
Et plus que tout cela, monsieur, la nouveauté.
Il est un autre obstacle.

MELCOURT.

Encore?

FRONTIN.

Je devine
Que vous n'êtes pas riche...

MELCOURT.

Hélas! non.

FRONTIN.

Et Nérine
Qui gouverne Lucile avec quelque ascendant,
Auprès d'elle n'admet qu'un riche prétendant.

MELCOURT.

C'est par intérêt?...

FRONTIN.

Non; c'est par philosophie.
Car Nérine est, monsieur, une fille accomplie,
Qui....

MELCOURT.

Te plaît et qui t'aime?

FRONTIN.

A peu près; entre nous
Auprès d'elle on pourroit solliciter pour vous.
Ah! Mondor! Il n'est pas dans son jour agréable.
Annoncerai-je?

MELCOURT.

Va.

SCENE II.

MONDOR, au fond du théâtre, MELCOURT, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur Melcourt.

MONDOR, à Frontin.

Que diable.
Je te dis qu'aujourd'hui je ne veux recevoir
Qui que ce soit.

MELCOURT, saluant.

Monsieur...

MONDOR, brusquement.

Monsieur veut-il s'asseoir ?

MELCOURT.

Volontiers.

MONDOR, prenant par le bras Melcourt, prêt à s'asseoir.

Après tout, il n'est pas nécessaire
Pour un mot... il s'agit ?...

MELCOURT, hésitant.

D'une petite affaire...

MONDOR.

D'une affaire! Ah! morbleu! c'est par trop m'accabler.

MELCOURT.

Pardon !...

MONDOR.

Je ne veux plus en entendre parler.
Serviteur.

(Il s'éloigne.)

FRONTIN, à part, à Melcourt.

Adieu donc!

(il sort.)

MELCOURT, saluant Mondor qui le congédie.

Avec un caractere
Aussi franc...

MONDOR.

Il est vrai.

MELCOURT.

Je sens qu'on n'aime guere
Les procès...

MONDOR, le ramenant.

Le nom seul, monsieur, m'en fait horreur.
Et si je vous reçois avec un peu d'humeur,
C'est que dans ce moment on m'en juge sans doute
Un infernal! pourquoi? pour rien : pour une route,
Pour des arbres plantés sur le bord d'un chemin;
Je me vois ruiné par un maudit voisin
Qui veut m'ôter mes droits; mais j'y mettrai bon ordre.
J'y mangerai mon bien, plutôt que d'en démordre;
Et transmettrai ma cause à mes derniers neveux.

MELCOURT, à part.

Pour l'accommodement l'instant n'est pas heureux.
(haut.)
Ne peut-on s'arranger?

MONDOR.

Oui, l'on vient de m'apprendre
Qu'afin d'y parvenir, Dorval m'offre pour gendre
Son neveu...

MELCOURT.

Prenez-le.

MONDOR.

Quelque esprit éventé,
Quelque sot comme lui. La belle indemnité!
Ne vous semble-t-il pas que dans cette occurrence,
La réparation est pire que l'offense?

MELCOURT.

Pour prononcer, il faut connoître le neveu;
Et vous le connoissez, sans doute.

MONDOR.

Non, parbleu!
Mais, c'est mon jugement.

MELCOURT.

Vous pourriez le suspendre
Pour juger...

MONDOR.

Je ne veux ni le voir ni l'entendre.

MELCOURT.

Si vos juges, monsieur, vous en disoient autant?

MONDOR.

Si!... brisons là-dessus. Serviteur. On m'attend
Pour régler le contrat et la dot de ma fille.

MELCOURT, à part.

Ciel!...

MONDOR.

Il est singulier qu'un pere de famille
Qui veut bien consentir à donner son enfant,
Soit encore obligé de donner son argent.

MELCOURT.

Hélas! c'est qu'un trésor ne va jamais sans l'autre.

MONDOR.

Je finis cette affaire aujourd'hui. Pour la vôtre,
Revenez dans huit jours.

MELCOURT, à part.

Adieu donc tout espoir?

(sortant.)

Dans un autre moment j'aurois espéré voir
Vos arbres étrangers, votre nouveau parterre,
Et les plantations que vous venez de faire.

MONDOR, le faisant rentrer.

Vous aimez les jardins? beaucoup?

MELCOURT.

A la fureur.

MONDOR.

C'est ma fureur aussi. Ce goût vous fait honneur.

MELCOURT.

C'est un plaisir si vrai!

MONDOR.

Si pur!

MELCOURT.

Le jardinage,
Dans tous les siecles fut l'amusement du sage.
Il exerce le corps et souvent parle au cœur.
De l'herbe parasite en dégageant la fleur,
En redressant l'arbuste, on voit dans la nature
Des mœurs du genre humain la fidele peinture.

MONDOR.

Je veux vous faire voir mes jardins, mes bosquets:
Cela me distraira de ce maudit procès.
Il faut que ce matin nous visitions ensemble
Mon potager, mes fleurs, mes espaliers.

MELCOURT.

Je tremble
De vous déranger.

MONDOR.

Non. Faites-moi l'amitié
De déjeûner...

MELCOURT.

(à part.)

Monsieur... Ah ! me voilà prié !

MONDOR.

Vous pourrez repartir en toute diligence.

MELCOURT.

Je ne suis pas pressé.

MONDOR.

De votre complaisance
J'abuserois, si...

MELCOURT.

Non, monsieur.

MONDOR, avec amitié.

Bon gré, malgré,
Dans une heure au plus tard je vous congédierai.

MELCOURT.

Que de bontés !

MONDOR.

J'entends la voix de mon épouse;
Brave femme, bon cœur, entêtée, et jalouse.
Nous avons aujourd'hui l'honneur de nous bouder.

MELCOURT.

Vous aurez le plaisir de vous raccommoder.
Les raccommodements rendent l'hymen plus tendre,
Et réveillent ses feux endormis sous la cendre.

MONDOR.

Oui. Vous avez raison, et je cours l'embrasser.

SCENE III.

MONDOR, au fond du théâtre, mad. MONDOR, LUCILE, MELCOURT, sur le devant de la scene.

MONDOR, allant embrasser son épouse.

Eh! bonjour!

mad. MONDOR.

Allez-vous encore commencer
Par me contrarier ce matin?

MONDOR.

Au contraire.

LUCILE, à part, appercevant Melcourt.

Que vois-je?

MONDOR.

Sur tous points je veux vous satisfaire.

mad. MONDOR.

Vous me contredirez encor.

LUCILE, à part.

Ce sont ses traits.

MONDOR.

La paix, ma femme.

mad. MONDOR.

Oui, oui, pour obtenir la paix,
Vous croyez tous, messieurs, qu'un mot doit vous suffire.

MELCOURT.

L'esprit croit aisément ce que le cœur desire.

MONDOR.

Tenez, il a raison.

(madame Mondor se laisse embrasser.)

LUCILE, à part.

Ah ! c'est bien lui !

mad. MONDOR, à Melcourt.

Monsieur...

MONDOR.

Est monsieur de Melcourt, jardinier amateur,
Qui vient voir mes travaux.

mad. MONDOR.

Ah ! oui ?...

MELCOURT, à Lucile avec trouble.

Mademoiselle...

mad. MONDOR, à son mari.

L'amateur n'est pas mal.

LUCILE troublée, à Melcourt.

Eh bien ?

MELCOURT.

Je me rappelle
Avoir eu le bonheur de vous connoître au bal
Chez un de mes parents.

LUCILE, vivement.

Chez monsieur de Courval.

MONDOR, à Melcourt.

Vous tenez aux Courval ?

MELCOURT.

Oui, par une alliance.

MONDOR.

Vous êtes marié ?...

LUCILE, à part.

Grands dieux !

MELCOURT.

Non.

LUCILE, à part, avec joie.

Ah!

mad. MONDOR.

Je pense

Que monsieur restera pour dîner avec nous?

MELCOURT.

(à part.) (haut.)

Je gagne du temps. Mais... je crains...

LUCILE, à part.

Que craignez-vous?

MELCOURT, vivement à mad. Mondor.

J'aurai cet honneur-là.

MONDOR.

Fort bien. La ressemblance

De nos plaisirs bientôt nouera la connoissance.

Par leurs goûts tous les jours les hommes sont unis.

MELCOURT.

Si la conformité des goûts fait les amis,

J'espere qu'en ces lieux je deviendrai le vôtre;

(il montre Lucile et mad. Mondor.)

Car nous avons ici mêmes goûts l'un et l'autre.

mad. MONDOR.

Il s'exprime assez bien.

MONDOR.

Ah! ah! voici mes sœurs.

MELCOURT, à Lucile.

Vos tantes?

LUCILE.

Oui, monsieur.

MELCOURT.

Et vos adorateurs?

LUCILE.

Hélas!

SCENE IV.

MONDOR, mad. MONDOR, LUCILE, MELCOURT, mad. DE BOISVIEUX, CLITANDRE, mad. DE VERTSEC, CLÉON, FRONTIN, entrant vers le milieu de la scene.

mad. DE BOISVIEUX, à Clitandre, qui lui donne la main.

Allons, Clitandre, allons, prenez donc garde;
Modérez vos transports.

mad. DE VERTSEC, à Cléon.

Lorsque l'on nous regarde,
Je vous défends, Cléon, de me serrer la main.

MONDOR.

Comment va la santé?

mad. DE BOISVIEUX.

J'ai les nerfs ce matin
Dans un état affreux.

mad. DE VERTSEC.

J'ai la tête pesante !...
(appercevant Melcourt.)
Des vapeurs à mourir... Ah ! ah!

MONDOR.

Je vous présente
Monsieur Melcourt, parent des Courval.

mad. DE BOISVIEUX.

Ah ! oui dà?
(grande révérence.)
Monsieur...

mad. DE VERTSEC, de même.

Monsieur...

CLÉON, à Clitandre.

Melcourt!... Connoissez-vous cela?

CLITANDRE.

Moi? point.

CLÉON.

Ni moi.

MONDOR, leur présentant Melcourt.

Messieurs, vous ferez connoissance.

(ils le saluent froidement.)

A propos, j'oubliois... Frontin! en diligence...

FRONTIN, entrant précipitamment, et voyant Melcourt. à part.

Il est encore ici!

MONDOR.

Cours chez mon rapporteur,
Et songe à revenir au plutôt.

FRONTIN.

Oui, monsieur;
Quatre milles, pour moi, c'est une bagatelle.

MONDOR.

Ce soir de mon arrêt j'attends donc la nouvelle.

MELCOURT, à part.

Je tremble!

FRONTIN, à part, à Melcourt.

Et vous saurez votre sort avant peu.

MONDOR, à Frontin.

Peut-être de Dorval verras-tu le neveu;
Dis-lui que s'il paroît en ces lieux, je le chasse.

LUCILE.

Oui...

MELCOURT.

Ce pauvre neveu ! je me mets à sa place,
Et le plains d'être en butte à votre inimitié !

LUCILE.

Il ne mérite pas, monsieur, votre pitié.

MONDOR.

C'est un sot, un Dorval, en un mot ; c'est tout dire.

mad. MONDOR.

Et son nom seul suffit pour le faire proscrire.

FRONTIN.

(à part) (haut.)
Gare la découverte !... Allons...

mad. MONDOR, à Frontin qui sort.

En même temps
Rapportez les journaux.

MELCOURT.

Ils sont intéressants.

mad. MONDOR.

Monsieur s'occupe donc souvent de politique ?

MELCOURT.

Assez.

mad. MONDOR.

Nous en ferons.

mad. DE VERTSEC.

Monsieur sait la musique

MELCOURT.

Un peu.

mad. DE VERTSEC.

Je m'en empare.

mad. DE BOISVIEUX.

Et je me doute bien
Que vous versifiez.

MELCOURT.

Fort mal.

mad. DE BOISVIEUX.

Je vous retiens.

LUCILE.

Dessinez-vous aussi?

MELCOURT.

C'est mon bonheur suprême.

LUCILE.

Oui, c'est un grand plaisir!

MELCOURT.

Et sur-tout quand on aime:
Le secours de cet art en devient plus fréquent,
Et son silence alors est toujours éloquent.
Quel bonheur de créer sur la toile animée
Ces regards séduisants, et cette bouche aimée,
Et ces traits enchanteurs, et ce front adoré,
De les faire rougir et sourire à son gré!
L'heureuse main qui trace une si belle image
Semble avec le pinceau caresser son ouvrage.

mad. MONDOR.

Je conçois à merveille...

LUCILE, à part.

Oui, je sens tout cela.

mad. DE VERTSEC.

Du goût!

mad. DE BOISVIEUX.

Du sentiment!

MONDOR.

J'aime ce garçon-là.

CLITANDRE, à Cléon.

C'est quelque prétendant.

CLÉON.

Il faudra l'éconduire.

mad. MONDOR, à Melcourt.

Ainsi, dans tous les arts soigneux de vous instruire...

MELCOURT.

Les arts sont un besoin de l'esprit et du cœur ;
Aimer et s'occuper, voilà le vrai bonheur.
Des fleurs du sentiment et des fleurs du génie
Heureux qui peut semer le chemin de la vie !
S'il trouve sous ses pas la peine et les douleurs,
Les arts et l'amitié sont ses consolateurs.
Loin d'user nos plaisirs sans cesse ils les varient ;
Par les nœuds les plus doux ce sont eux qui nous lient...

mad. MONDOR.

Par le rapport des arts quand on n'est pas lié,
Faut-il donc renoncer, monsieur, à l'amitié ?

MELCOURT.

Pour les suppléer tous un seul est nécessaire ;
(montrant les hommes.) (montrant les femmes.)
D'un côté l'art d'aimer, de l'autre l'art de plaire.

MONDOR.

Ma foi, quoique ceci soit fort bien raisonné,
On raisonne encor mieux quand on a déjeûné.
Suivez-moi.

MELCOURT, présentant la main à madame Mondor.

Volontiers.

CLÉON, veut donner la main à Lucile. Madame de Vertsec s'en emparant.

Alte-là ! je vous prie.

CLITANDRE, s'avance à la place de Cléon.

Bon !

mad. DE BOISVIEUX, à Clitandre.

Vous m'appartenez, monsieur.

(regardant Lucile qui reste seule.)

La jalousie

La poignarde.

LUCILE, seule.

Ah ! ma tante, enlevez tour à tour
Tous les amants du monde, et laissez-moi Melcourt.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, NÉRINE.

LUCILE.

C'EST lui, Nérine!...

NÉRINE.

Qui?

LUCILE.

Cet aimable jeune homme
Dont nous avons parlé souvent.

NÉRINE.

Et qui se nomme?

LUCILE.

Melcourt.

NÉRINE.

Comment? c'est là cet homme sans égal,
Pour qui vous nourrissez un amour idéal,
Et dont le souvenir entretient votre flamme?

LUCILE.

Il est des souvenirs qui portent dans notre ame
Une douce langueur, un charme attendrissant:
On ne sauroit alors exprimer ce qu'on sent;
Mais le cœur abattu se plaît dans sa détresse,
Et la volupté naît du sein de la tristesse;

Je l'éprouve souvent en rappelant le jour
Où mes premiers regards rencontrerent Melcourt.
C'étoit au bal : avant de partir pour la guerre,
Les premiers officiers d'une troupe étrangere
Nous prierent...

NÉRINE.

Au bal, Mars invita l'Amour.

LUCILE.

Et l'Amour s'y trouva.

NÉRINE.

Pour vous jouer d'un tour.

LUCILE.

Melcourt m'offrit la main ; j'hésitai pour la prendre.

NÉRINE.

Vous la prîtes enfin ?

LUCILE.

Et j'eus peine à la rendre.
De ses discours charmants, la grace, la douceur
En parlant à l'esprit, pénétroient jusqu'au cœur.
Je ne puis t'exprimer le charme !...

NÉRINE.

Oh ! j'en devine
Les trois quarts. Mais Melcourt ?

LUCILE.

Le lendemain, Nérine,
Il partit.

NÉRINE.

Il fit mal, car les absents ont tort.

LUCILE.

Si je ne l'aimois plus, t'en parlerois-je encor ?

NÉRINE.

Mais lui, partage-t-il votre tendre martyre?...
Vous ne me dites rien?

LUCILE.

Eh! n'est-ce pas tout dire!

NÉRINE.

Enfin, connoissez-vous son sort? le disoit-on
Riche?

LUCILE.

Depuis deux ans, je n'ai su que son nom.

NÉRINE.

La belle découverte! Allez, mademoiselle,
Jamais un officier ne fut deux ans fidele.

LUCILE.

Crois-tu, Nérine?

NÉRINE.

Et puis, la fortune aux guerriers
N'accorde pour tout bien qu'un nom et des lauriers.
De vos deux prétendants on connoît la fortune...
J'en vois un.

LUCILE.

Laisse-moi, son aspect m'importune.

SCENE II.

CLÉON, NÉRINE.

NÉRINE.

A ce soir le contrat.

CLÉON.

Encore un jour entier!

Quel siecle ! mon enfant, je viens pour te prier...
Embrasse-moi...

NÉRINE.

Monsieur...

CLÉON.

Je ne t'ai jamais vue
Plus charmante... En soupirs ici je m'exténue;
Je suis depuis huit jours en adoration;
Je n'atteindrai jamais à la conclusion,
Si cela dure encor deux heures.

NÉRINE.

Le temps presse !
Que voulez-vous enfin?

CLÉON.

Auprès de ta maîtresse
Ménage-moi, ma belle, un moment d'entretien.

NÉRINE, d'un air indécis.

Monsieur...

CLÉON, lui présentant sa bourse.

Sans intérêt.

NÉRINE, acceptant.

Hélas! je le veux bien.

CLÉON, lestement.

Je veux la voir ; je veux lui dire, en tête-à-tête...
(il regarde Nérine.)
Que tes yeux sont fripons !

NÉRINE.

Vous êtes fort honnête !

CLÉON.

Ceci s'adresse à toi.

NÉRINE.

J'entends.

CLÉON.

Je veux enfin
Recevoir ses aveux et lui donner ma main.
(il prend quelques libertés.)
Adieu, mon cœur.

SCENE III.

NÉRINE.

Son cœur! sa gaîté m'est suspecte...
Il est généreux ; mais j'entends qu'on me respecte...
Voici l'autre.

SCENE IV.

CLITANDRE, NÉRINE.

CLITANDRE, d'un ton doucereux.

Ah! Nérine, est-il vrai qu'aujourd'hui
Entre Cléon et moi le sort décide?

NÉRINE.

Oui.

CLITANDRE.

Ah! j'espérois encor quelques mois.

NÉRINE.

Pourquoi faire?

CLITANDRE.

Pour rendre ta maîtresse à mes vœux moins contraire.
D'abord, par mes regards, j'eusse osé quelquefois
La préparer; cela n'eût duré que deux mois.
Le mois suivant j'aurois, par quelque confidence
Avançant pas à pas, gagné sa confiance.

Le mois suivant j'aurois mêlé dans mes propos
Quelques demi-soupirs et quelques demi-mots.
Le mois suivant j'aurois trahi mon trouble extrême;
Et, quelques mois après, j'aurois dit : Je vous aime.

NÉRINE.

Si Lucile à répondre eût mis le même temps,
Vous auriez pu, monsieur, l'épouser à trente ans.
Certe en vous mariant vous eussiez fait la chose,
De part et d'autre, avec connoissance de cause.
Par malheur, ce n'est pas dans dix ans, c'est ce soir
Que l'hymen se conclut.

CLITANDRE.

Aussi, je viens te voir
Pour me rendre un service important et facile.
Je voudrois, un moment, entretenir Lucile,
Et... brusquant l'entretien...

NÉRINE.

Obtenir un congé,
Ou sa main et son cœur; le tout en abrégé.

CLITANDRE, lui offrant sa bourse.

Ah! d'un moment si cher tous les trésors du monde,
Nérine, peuvent-ils payer une seconde!...

NÉRINE, acceptant.

L'instant est précieux pour un cœur bien épris;
Mais je vois que monsieur sait y mettre le prix.
Ici, dans un moment, vous aurez audience.

CLITANDRE.

Ah! l'expression manque à ma reconnoissance.
Qu'un si rare service à mes yeux t'embellit!
Nérine, que d'attraits, que de graces, d'esprit,
De noblesse!...

NÉRINE.

Eh ! monsieur , modérez votre ivresse
Ou vous n'aurez plus rien à dire à ma maîtresse.
J'irai vous avertir.

CLITANDRE.

Quel moment pour mon cœur !

NÉRINE.

Allez m'attendre.

CLITANDRE, *avec un soupir.*

Adieu , Nérine !

NÉRINE, *de même.*

Adieu, monsieur.

SCENE V.

NÉRINE.

Il sait récompenser. Payer, c'est à merveille :
Mais il m'endort; et moi, j'aime qu'on me réveille:
On vient... c'est l'inconnu; préparons son congé.

SCENE VI.

MELCOURT, NÉRINE.

NÉRINE.

Monsieur est un amant ?

MELCOURT.

Moi?

NÉRINE.

Je vous ai jugé
D'un coup-d'œil.

MELCOURT, froidement.

Quel talent !

NÉRINE.

Oui, votre ame est blessée.

MELCOURT.

Et vous savez ?...

NÉRINE.

Je sais lire dans la pensée ;
Je sais que vous aimez ; soyez de bonne foi !

MELCOURT.

Et si vous en savies là-dessus plus que moi ?

NÉRINE, avec impatience.

Avouez-le, monsieur, sinon je le devine !
La confiance...

MELCOURT.

Il faut la mériter, Nérine.

NÉRINE, à part.

Quel homme !

MELCOURT, à part.

J'ai piqué sa curiosité :
Je la tiens.

NÉRINE.

(à part.) (haut.)
Retournons à l'assaut. La beauté
Sur votre cœur, monsieur, n'a donc aucun empire ?

MELCOURT.

Nérine, on n'aime pas toujours ce qu'on admire.

NÉRINE.

Mais qui peut se défendre, en voyant mille appas,
De les aimer ?

MELCOURT.

Moi.

NÉRINE.

Vous?

MELCOURT, d'un ton galant.

Je ne vous aime pas.

NÉRINE.

Ce compliment, monsieur, trahit votre tendresse:
Qui flatte la suivante, adore la maîtresse.

MELCOURT.

Ce qu'on vous dit, Nérine, on vous le dit pour vous:
Votre esprit paroît vif; votre sourire est doux;
Vos traits sont séduisants; Lucile les efface.

NÉRINE, à part.

Ah! celui-ci, du moins, met chacun à sa place.
Je sens qu'il n'a pas tort, et je l'aime.

MELCOURT, à part.

Le trait
La pique au vif!

NÉRINE.

Allons! dites votre secret.
Tenez, je pourrois bien vous payer par un autre.

MELCOURT, tirant un anneau de son doigt.

Je vais, avant le mien, vous révéler le vôtre.

NÉRINE, à part.

Un anneau? le présent est mince.

MELCOURT.

Votre main.

(Nérine lui présente la main d'un air dédaigneux, Melcourt lui met l'anneau.)

NÉRINE.

Que faites-vous ?

MELCOURT.

Je fais le rôle de Frontin.

NÉRINE.

(à part.) (prenant un air timide.)
Il est charmant... Monsieur, votre amour m'intéresse.
Depuis plus de deux ans je m'en souviens sans cesse,
Et vous permets ici de m'en entretenir.
Vous avez deux rivaux : si mon cœur peut choisir,
Le choix, entre eux et vous, sera peu difficile.

MELCOURT.

Que dites-vous ?

NÉRINE.

Je fais le rôle de Lucile.

MELCOURT.

Ah ! Nérine !...

NÉRINE.

L'on vient.

MELCOURT.

Mais cet espoir si doux !...

NÉRINE.

Fuyez.

MELCOURT.

Qui m'apprendra le reste ?

NÉRINE.

Un rendez-vous.

SCENE VII.

NÉRINE.

Nos rivaux vont venir : pour remplir leur attente,
Je vais leur envoyer à chacun une tante.
(à Clitandre, qui paroît.)
Attendez.
(elle sort.)

SCENE VIII.

CLITANDRE.

O moment de trouble et de bonheur !
Espoir, crainte, soupçons, vous partagez mon cœur.
L'impatience accroît le feu qui me dévore...
J'entends ses pas... c'est elle... O beauté que j'implore,
Lucile, mon cœur vole au-devant de vous... Ciel!
Madame de Boisvieux !

SCENE IX.

Mad. DE BOISVIEUX, CLITANDRE.

mad. DE BOISVIEUX.

Mais est-il bien réel
Que, seul, vous m'attendiez ici?

CLITANDRE.

Moi!

mad. DE BOISVIEUX.

Vous.

CLITANDRE.

Madame,

Je puis vous protester...

mad. DE BOISVIEUX.

L'amour fait dans votre ame
De rapides progrès, s'il vous aveugle au point
D'espérer en ces lieux me parler sans témoin.

CLITANDRE.

Ce n'est pas vous...

mad. DE BOISVIEUX.

Non, non, je ne prends point le change.
Vous me persécutez d'une maniere étrange!

CLITANDRE.

Mais l'erreur...

mad. DE BOISVIEUX.

Vous excuse, et l'amour encor mieux :
Et puisque vous avez son bandeau sur les yeux,
Je vous pardonne : mais n'allez pas vous attendre
Qu'en tête-à-tête ici je veuille bien entendre
Des aveux, qui d'ailleurs seroient prématurés.

CLITANDRE.

Je vais vous épargner ce chagrin.

mad. DE BOISVIEUX.

Demeurez,
Je ne vous chasse point.

CLITANDRE.

Moi-même je m'exile
Loin de vous.

mad. DE BOISVIEUX.

Ah! Clitandre, il est bien difficile

De punir par l'exil les torts d'un indiscret,
Quand notre foible cœur le rappelle en secret.

CLITANDRE.

Que de bontés !

mad. DE BOISVIEUX.

Je sens que le reproche expire
Sur mes levres. Parlez.

CLITANDRE.

Eh ! que faut-il vous dire ?

mad. DE BOISVIEUX.

Vous me le demandez, perfide ! mais sachez
Que je n'ignore rien : en vain vous me cachez
Vos noirceurs : tour à tour vous brûlez pour ma niece
Et pour moi. Quel abus affreux de la tendresse!
Allez, volage, allez « et retournez encor
« De la fille d'Hélene à la veuve d'Hector. »

CLITANDRE.

Vous me le conseillez, et j'y vole.

mad. DE BOISVIEUX.

Infidele,
Ne crois pas m'échapper ; je veillerai sur elle
Et sur toi. Je te suis.

CLITANDRE.

De grace, épargnez-vous
Cette peine.

(ils sortent d'un côté, Nérine paroît de l'autre.)

SCENE X.

NÉRINE, tenant MELCOURT par la main.

NÉRINE.

Ah! le champ de bataille est à nous.
J'ai tout prévu : tandis que Clitandre fuit l'une,
Cléon auprès de l'autre est en bonne fortune.

MELCOURT, à Nérine.

Mais Lucile...

NÉRINE, à Melcourt.

Consent à vous entretenir
Devant moi. La voici.

(elle va au-devant d'elle.)

SCENE XI.

LUCILE, MELCOURT, NÉRINE.

LUCILE.

Je tremble!...

NÉRINE.

De plaisir?

LUCILE.

Parle plus bas.

NÉRINE.

Allons ; venez.

MELCOURT, la saluant.

Mademoiselle...

NÉRINE.

Parlez; à quatre pas je ferai sentinelle.

LUCILE.

Quoi! tu me laisserois seule...

NÉRINE.

Avec un ami...

(elle s'éloigne.)

MELCOURT.

Respectueux.

SCENE XII.

LUCILE, MELCOURT.

LUCILE.

Eh bien! qui vous amene ici?

MELCOURT.

Conduit par l'amitié, je viens sous ses auspices,
Pour obtenir la paix, offrir des sacrifices
De la part de Dorval à son voisin Mondor,
Et mettant à la fin leurs intérêts d'accord,
Réunir deux maisons faites pour vivre ensemble.

LUCILE.

Je doute que jamais l'amitié les rassemble.
Mais saviez-vous, monsieur, qu'en ces lieux j'habitois?

MELCOURT.

Oui.

LUCILE.

Oui?... Vous n'y veniez que pour votre procès?

MELCOURT.

Vous ne le croyez pas.

LUCILE.

Pourquoi ?

MELCOURT.

Pourquoi, madame !
Ne vous souvient-il plus de ce jour où mon ame,
Pour la premiere fois se laissant enflammer,
Sentit auprès de vous l'heureux besoin d'aimer ?
Ce bal où, vous pressant la main avec tendresse,
Mes regards, mes discours, pleins de trouble et d'ivresse
Vous peignirent si bien mes sentiments confus ?
L'avez-vous oublié ?

LUCILE.

Je ne l'oublierai plus.

MELCOURT.

Ah ! si je parvenois à terminer l'affaire
De mon ami Dorval...

LUCILE.

Que prétendez-vous faire ?

MELCOURT.

Pour assurer la paix, je formerois le vœu
D'obtenir votre main pour Dorval son neveu.

LUCILE, avec dépit.

Son neveu ! vous l'aimez tendrement ?

MELCOURT.

Trop peut-être.

LUCILE.

Je le crois. Avez-vous appris à le connoître ?

MELCOURT.

A-peu-près.

LUCILE.

Quant à moi, sa réputation
Ne m'en a pas donné fort bonne opinion.
Mon pere m'en a fait le portrait...

MELCOURT.

Votre pere
Déteste sa famille; et la haine exagere.

LUCILE.

Oui, la haine le mal, et l'amitié le bien.

MELCOURT.

Dorval...

LUCILE.

Est votre ami. Rompons cet entretien.

MELCOURT.

Ah! madame, arrêtez! je demande sa grace:
Pour l'obtenir de vous que faut-il que je fasse?

LUCILE.

Laissez-moi.

MELCOURT.

Détrompez votre esprit prévenu:
Puisque Dorval vous aime, il aime la vertu.

LUCILE.

Comment peut-il m'aimer s'il ne m'a jamais vue?

MELCOURT.

Plus que vous ne pensez vous en êtes connue.

LUCILE.

Comment?

MELCOURT.

Par vous peut-être il s'entend déchirer;
Plaint votre erreur, soupire, et n'ose murmurer.

LUCILE.

Il m'entend?... vous croyez?

MELCOURT, la regardant fixement.

Oui.

LUCILE, à part.

Ce Melcourt que j'aime,

Ce Dorval que je hais... dieux! si c'étoit le même?

(haut.)

Melcourt, Dorval... mon cœur me dit...

MELCOURT, tendrement.

La vérité.

LUCILE.

Hélas! un peu plutôt que ne l'ai-je écouté!
J'aurois traité Dorval avec plus d'indulgence.

MELCOURT.

Il ne vous en veut point.

LUCILE.

Ah! le bien que j'en pense
Doit le dédommager du mal que j'en ai dit;
Mais auprès de mon pere adieu votre crédit
S'il reconnoît Dorval: vous avez été sage
De vous nommer Melcourt.

MELCOURT.

Suivant le vieil usage,
Pour me donner le nom d'un champ qui m'appartient,
On m'a débaptisé.

LUCILE.

Déguisez-vous donc bien.
Pour plaire quelquefois la feinte est nécessaire...

MELCOURT.

Jamais: la vérité seule est digne de plaire.

LUCILE.

Mais si mon pere alloit savoir votre vrai nom.

MELCOURT.

S'il me le demandoit...

LUCILE.

Vous le lui tairiez?

MELCOURT.

Non.

Moi tromper votre pere! eh! le puis-je sans crime?
Pour qu'il m'aime, avant tout, je prétends qu'il m'estime;
Car, de quelque autre nœud qu'on puisse être lié,
Sans l'estime il n'est point de solide amitié.

LUCILE.

Ah! vous avez raison; mais ménagez ma mere;
Elle aime à dominer, tel est son caractere.
Votre esprit lui plaît, mais laissez briller le sien,
Ou je crains que bientôt exclus...

MELCOURT.

Ne craignez rien;
L'esprit est un flambeau dont la douce lumiere
Ne doit point offusquer les regards qu'il éclaire.

LUCILE.

Je vous entends : mon pere, avec simplicité,
A la prétention préfere la gaîté.

MELCOURT.

Je suis bien de son goût.

LUCILE.

Mes tantes, au contraire,
Courent après l'esprit.

MELCOURT.

C'est qu'elles n'en ont guere.

LUCILE.

Avec elles comment vous y prendre?

MELCOURT.

En ce cas,
L'esprit est d'en donner à ceux qui n'en ont pas :
Mais si je réussis enfin, quelle espérance...

SCENE XIII.

LUCILE, MELCOURT, NÉRINE.

NÉRINE, entrant précipitamment.

Voici les tantes. Vîte.

(elle les prend par la main, et veut les faire sortir.)

MELCOURT, à Nérine.

Eh! mon dieu, patience !

(à Lucile.)

Un seul mot.

NÉRINE.

(à Lucile, contrefaisant Melcourt.)

Je vous aime...

(à Melcourt, contrefaisant Lucile.)

Et je vous aime aussi.
Tout est dit. Sauvez-vous par-là ; vous, par ici.

SCENE XIV.

NÉRINE, au fond du théâtre, mad. DE BOISVIEUX, mad. DE VERTSEC, se rencontrant.

mad. DE VERTSEC.

Ah ! ma sœur !

mad. DE BOISVIEUX.

Ah ! ma sœur, ne pouvez-vous m'apprendre
Où le sort a conduit mon perfide Clitandre ?

mad. DE VERTSEC.

Vers le jardin : mais vous, ne m'apprendrez-vous pas
Où le traître Cléon porte à présent ses pas ?

mad. DE BOISVIEUX.

Vers le parc. Ah ! ma sœur, que je suis malheureuse!

mad. DE VERTSEC.

Vous ne concevez pas mon infortune affreuse.

mad. DE BOISVIEUX.

L'ingrat!

mad. DE VERTSEC.

Le scélérat!...

mad. DE BOISVIEUX.

Me délaisse!

mad. DE VERTSEC.

Me fuit!

J'aurois fait ton bonheur, monstre, et tu l'as détruit!

mad. DE BOISVIEUX.

Des charmes de l'hymen j'eusse embelli ta vie.

mad. DE VERTSEC.

Pour nous venger, ma sœur, armons la jalousie;
Aimons ailleurs.

mad. DE BOISVIEUX.

Sur nous faisons ce noble effort.

mad. DE VERTSEC.

Et livrons-les tous deux à leur malheureux sort.
Melcourt a de l'esprit.

NÉRINE, à part.

Garde à nous!

mad. DE BOISVIEUX.

Son langage
Est touchant.

mad. DE VERTSEC.

On pourroit...

mad. DE BOISVIEUX.

Oui...

NÉRINE, à part.

Détournons l'orage.

(à madame de Boisvieux mystérieusement.)
Madame, on vous attend du côté du jardin.
(à madame de Vertsec.)
Vous, du côté du parc.

TOUTES DEUX.

Quoi!

NÉRINE.

Rien n'est plus certain.

mad. DE VERTSEC.

Cléon me fuit.

NÉRINE.

Au parc le mystere le guide.

mad. DE BOISVIEUX.

Mais Clitandre...

NÉRINE.

Clitandre est un amant timide.
Croyez-moi, joignez-les l'un et l'autre à l'instant.
(à mad. de Boisvieux.) (à mad. de Vertsec.)
Clitandre vous desire, et Cléon vous attend.

mad. DE BOISVIEUX.

Ah! Nérine, mon cœur d'avance lui pardonne.
(elle sort.)

mad. DE VERTSEC.

Il apprendra qu'il faut m'aimer quand je l'ordonne.
(elle sort.)

NÉRINE.

Courage! C'est gagner la victoire à demi
Que de savoir ailleurs occuper l'ennemi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, CLITANDRE.

CLÉON.

Enfin c'est donc ce soir, mon cher, que de Lucile
Vous obtenez la main ?

CLITANDRE.

Je vous crois bien tranquille
Sur cet événement ; et l'on sait que c'est vous
Que Lucile a choisi pour être son époux :
La préférence...

CLÉON.

Non ; Lucile vous la donne :
Vous avez captivé la petite personne.

CLITANDRE.

(à part.) (haut.)
Il a raison. Lucile à ma fidelle ardeur
Pourroit répondre ; mais vous êtes son vainqueur.

CLÉON.

(à part.) (haut.)
Il dit vrai. Vous avez l'agrément de la mere
Qui peut tout.

CLITANDRE.

Vous avez le suffrage du pere ;

C'est beaucoup. Recevez, monsieur, mon compliment
Du succès.

CLÉON.

Je vous fais le mien sincerement.

CLITANDRE.

Ah! vous êtes trop bon.

CLÉON.

Vous êtes trop honnête.
Mais, tandis qu'aspirant à la même conquête,
Vous ou moi du roman nous touchons à la fin,
Trouveriez-vous plaisant qu'un troisieme survînt
Qui nous fît ressembler aux voleurs de la fable?

CLITANDRE.

Le tour seroit piquant; mais est-il vraisemblable?

CLÉON.

Ce Melcourt m'est suspect.

CLITANDRE.

Nérine m'a promis
De l'exclure.

CLÉON.

Je crois qu'il est de ses amis.

CLITANDRE.

Elle en dit trop de mal.

CLÉON.

C'est ce qui m'inquiete.

CLITANDRE.

Je la crois franche...

CLÉON.

Franche? elle est femme, et soubrette.

CLITANDRE.

Vous pensez que Melcourt?...

CLÉON.

Melcourt est un rival

Qu'on aime d'autant plus qu'on en dit plus de mal...
Nérine!... L'on diroit que l'amour l'a conduite
En ces lieux tout exprès. Cachons-nous.

SCENE II.

CLÉON ET CLITANDRE, cachés, NÉRINE.

NÉRINE.

Vite! vite!

(elle s'assied devant une table.)

Écrivons. Qu'une fille est à plaindre en amour!
Près d'un objet aimé soupirer nuit et jour,
Et taire obstinément ce qu'on brûle de dire;
Quelle contrainte! Encor, si l'on osoit l'écrire!
Mais on craint les éclats, les préjugés, l'honneur,
Et la main se refuse à parler pour le cœur.
Que devenir alors, sans quelque ame sensible,
Comme moi, par exemple, à qui tout est possible
Pour servir l'amitié?... Si Lucile savoit
Que je me donne l'air de tracer un billet
Sous son nom, pour Melcourt, ma charmante maîtresse
Me mettroit à la porte; et pourtant mon adresse
La tire d'embarras. J'écris à son insu,
Et j'oblige l'amour sans blesser la vertu.
Adieu, nos chers rivaux!

(elle écrit en riant.)

CLÉON, à part, à Clitandre.

Qu'ai-je dit?

NÉRINE, écrivant.

Je me pique
De posséder à fond le style laconique.

(elle relit.)

Charmant; je crains pour vous, messieurs.

CLITANDRE, à part.

Quelle noirceur!

NÉRINE.

(elle signe.) (elle plie la lettre et la cachette.)

LUCILE. Si ce n'est sa main, c'est bien son cœur.

(Clitandre et Cléon paroissent.)

Ah! voici nos fâcheux.

(elle met la lettre dans la poche de son tablier.)

CLÉON.

Vous écriviez, Nérine?

NÉRINE.

Moi? je réfléchissois.

CLITANDRE, à demi-voix.

Pour moi?

NÉRINE.

Paix!

CLÉON, à demi-voix.

Je devine

Que...

NÉRINE.

Silence!

CLITANDRE, à Cléon.

Ah! Nérine est un trésor pour nous.

NÉRINE.

Messieurs...

CLÉON.

Comme elle sait donner un rendez-vous!

NÉRINE, déconcertée.

Mais...

CLÉON, le doigt sur le front.

Regardez-moi là.

NÉRINE, embarrassée.

Eh bien! je vous regarde.

(en ce moment Clitandre fait sauter de la poche de Nérine le billet qu'elle y a mis.)

CLÉON.

Sans vous appercevoir?...

NÉRINE, s'enfuyant.

Qui? moi? Je ne prends garde
A rien.

CLITANDRE, riant, et montrant le billet.

J'en suis garant.

SCENE III.

CLÉON, CLITANDRE.

CLÉON.

Eh bien! tous mes soupçons
Sont-ils fondés?

CLITANDRE.

Ouvrons le billet, et lisons.

(il lit.)

« Aidez-vous, et l'amour vous aidera. LUCILE. »

CLÉON.

Admirable! Essayons aussi d'écrire en style
Laconique.

(il écrit.)

CLITANDRE, lisant ce que Cléon écrit.

Un cartel!... Je signe aussi.

CLÉON.

Fort bien.
Puis jetons ce poulet à la place du sien.

CLITANDRE.

Plié de même : là.

(il indique la place où étoit Nérine.)

CLÉON.

C'est peu de savoir tendre
Un piege; il faut encor savoir ne pas s'y prendre,
Nérine.

(il jette le billet par terre.)

CLITANDRE.

Elle revient.

SCENE IV.

NÉRINE, au fond du théâtre, CLÉON, CLITANDRE
Le billet est entre eux deux.

NÉRINE, cherchant.

Oh! le maudit billet!

CLÉON.

On cherche.

NÉRINE, appercevant le billet.

Ah!

CLÉON.

On le voit.

NÉRINE.

Messieurs...

CLÉON.

Qui vous ramene
Sitôt?

NÉRINE.

Votre intérêt.

CLITANDRE.

Oui, je le crois sans peine.

CLÉON.

On ne sauroit quitter ses amis pour long-temps.

NÉRINE.

Écoutez un avis des plus intéressants :
Lucile... Mais j'entends nos tantes, ce me semble!

(Cléon et Clitandre, feignant d'être dupes, se détournent, Nérine se baisse.)

NÉRINE, tenant le billet.

Ah !

CLÉON, la surprenant encore baissée.

Que fais-tu ?

NÉRINE, tremblante.

J'écoute.

CLÉON.

Et qu'as-tu donc ?

NÉRINE.

Je tremble...
Qu'en cet instant quelqu'un ne vous trompe tous deux.

CLÉON.

Tu te trompes toi-même.

NÉRINE.

Oh ! non; j'ai de bons yeux !

CLÉON.

Ah ! quelle amie en toi le ciel nous a donnée !

(il lui prend la main dont elle tient le billet.)

Nérine, dans ta main est notre destinée;
Il faut que je la baise...

(il lui baise la main malgré elle.)

NÉRINE.

Allons !...

CLITANDRE, de même.

Je veux aussi...

NÉRINE, croisant les bras pour garantir ses mains.

Je ne mérite pas cet honneur ; mais voici
Ce que j'ai su : Melcourt en veut à ma maîtresse.

CLÉON.

Oui-da !

NÉRINE.

Je ne crois pas encor qu'il l'intéresse ;
Mais à l'exclure enfin je prétends vous aider.

CLITANDRE.

Je suis sûr qu'à l'instant tu vas nous seconder
Dans ce projet.

NÉRINE.

Je veux, dès ce matin peut-être,
Lui remettre un billet écrit de main de maître,
Qui l'étonnera fort.

CLÉON.

Je le crois.

NÉRINE.

En trois mots
Il apprendra son sort, connoîtra ses rivaux,
Et prendra son parti.

CLÉON.

Que de reconnoissance !

CLITANDRE.

Je m'abandonne à toi.

(ils sortent en riant.)

SCENE V.

NÉRINE.

Je frémis quand je pense
A ce billet. Enfin le voilà revenu.
Serrons-le. Si monsieur ou madame avoit lu
Mes œuvres, l'un ou l'autre eût pu m'en faire un crime.
On vient... Sauvons l'ouvrage et l'auteur anonyme.

SCENE VI.

MONDOR, MELCOURT.

MONDOR.

Eh bien?

MELCOURT.

Tout est charmant.

MONDOR.

Ces espaliers en fleurs,
Ces roses, ces lilas mariant leurs couleurs,
Ces vergers arrosés par cette source pure...

MELCOURT.

Mais j'admire sur-tout ce dôme de verdure
Qui s'éleve au milieu de vos riants bosquets ;
On diroit que c'est là le temple de la Paix:
J'aurois voulu la voir régner dans cet asile.

MONDOR.

Pourquoi donc? ce berceau n'est-il pas bien tranquille?

MELCOURT.

Ah! monsieur, par la paix, j'entends la paix du cœur.

MONDOR.

Grace au ciel, j'en jouis.

MELCOURT.

Et vous plaidez, monsieur?

MONDOR.

Mon cher ami, c'est bien malgré moi.

MELCOURT.

Quel dommage
De vous voir altérer le calme de cet âge
Où l'homme, dégagé de ses jeunes erreurs,
De la tranquillité savoure les douceurs!

MONDOR.

Il est vrai. Mais tenez, laissons là, je vous prie,
Ce procès.

MELCOURT.

Votre serre et votre orangerie
M'ont fait plaisir à voir.

MONDOR.

Oh! oui, j'en étois sûr.

MELCOURT.

Mais...

MONDOR.

Quoi!

MELCOURT.

Vous auriez dû faire abattre ce mur
Qui cache le midi.

MONDOR.

Pour cause à moi connue,
Il doit rester.

MELCOURT.

Il nuit.

MONDOR.

Mais il m'ôte la vue
Du château de Dorval.

MELCOURT.

Hélas! que je vous plains!
Il est si doux de voir et d'aimer ses voisins!

MONDOR.

Cela dépend des gens.

MELCOURT.

Heureux l'homme sensible
Qui, dans les champs voisins de son séjour paisible,
Promenant tous les jours la vue autour de soi,
Se dit, Je suis aimé de tout ce que je voi!

Il goûte ce plaisir en tous lieux, à toute heure,
Et de murs ne fait point entourer sa demeure.

MONDOR.

Oh! quand vous connoîtrez Dorval...

MELCOURT.

Je le connois.

MONDOR.

Que dites-vous?

MELCOURT.

Je viens ici pour son procès.

MONDOR.

Seriez-vous son ami?

MELCOURT.

Oui.

MONDOR.

Vous osez paroître
Ici! grands dieux! chez moi le confident d'un traître!
L'ami d'un homme enfin!...

MELCOURT.

Que vous avez aimé,
Que vous aimez encor.

MONDOR.

Non, mon cœur est fermé
Pour lui seul. Il me hait... d'ailleurs les circonstances...

MELCOURT.

S'il ne vous aimoit pas, feroit-il les avances?

MONDOR.

Ce n'est point l'amitié, c'est la peur du succès...

MELCOURT.

C'est parce qu'il est sûr du gain de son procès,
Qu'il veut s'accommoder.

MONDOR.

Sûr du gain! quelle audace!
Vous pouvez le penser et me le dire en face!

MELCOURT.

S'il s'abuse, tout homme est sujet à l'erreur;
Mais à ses procédés reconnoissez son cœur:
Quoiqu'à ses yeux, monsieur, le point qui vous divise
Soit tout en sa faveur, mon ami m'autorise
A vous céder moitié.

MONDOR.

Non.

MELCOURT.

(à part.)

Non? Poussons-le à bout.

(haut.)

Eh bien! les trois quarts.

MONDOR.

Non; tout ou rien.

MELCOURT.

Prenez tout.

MONDOR.

Tout!...

MELCOURT.

Oui, tout.

MONDOR.

Eh bien! non!... Je vois votre finesse!
Vous croyez que j'aurai, monsieur, la mal-adresse
D'accepter de Dorval la proposition,
Et d'avoir pour mon bien de l'obligation?
Non, j'aime mieux plaider.

MELCOURT.

Pour un bien qu'on vous cede?
Si je savois au moins la raison...

MONDOR.

Quand on plaide,
Est-ce qu'on sait pourquoi?

MELCOURT.

Monsieur, n'acceptez rien;
Ne cédez rien non plus; et je sais un moyen
D'arranger...

MONDOR.

Non : d'ailleurs ce sont des frais énormes;
On a mangé le fonds trente fois pour les formes.
Non...

MELCOURT.

Pour anéantir ce malheureux procès,
Au lieu de partager vos droits, confondez-les;
Que ce terrein, sujet de guerres intestines,
Devienne un bien commun : des deux routes voisines
Ne faites qu'un chemin; ces sentiers réunis
Demain s'appelleront *le chemin des amis*.
Il communiquera de sa terre à la vôtre;
Vous irez promener au-devant l'un de l'autre;
Chacun avec plaisir en fera la moitié,
Bien sûr d'y rencontrer au milieu l'amitié :
Vous nommerez ce lieu *le rendez-vous des freres*.
Là, dans vos derniers ans, bons amis, heureux peres,
Vous verserez souvent des pleurs de volupté;
Et vos enfants, témoins de votre intimité,
De vous presque en naissant apprenant comme on aime,
Chériront votre exemple et s'aimeront de même...
Vous pleurez?

MONDOR.

Oui... Dorval...

MELCOURT.

Vous aime.

MONDOR.

Vos discours
M'ont ému...

MELCOURT.

Parlez...

MONDOR, à part.

Je... Personne à mon secours
Ne viendra!

MELCOURT.

Vous l'aimez?

MONDOR.

Oui... dans le fond de l'ame,
Je sens...

MELCOURT.

Prononcez donc?

MONDOR.

(hésitant.) (à part, avec joie.)
Mais... Ah! voici ma femme...
(haut.)
Si madame y consent, soit, j'y consentirai.
(bas.)
Mais n'allez pas lui dire au moins que j'ai pleuré!

SCENE VII.

MONDOR, Mad. MONDOR, MELCOURT.

mad. MONDOR.

Quel est donc le sujet de cette confidence?

MELCOURT.

Je parlois d'union, de bonne intelligence,
De modération; et monsieur votre époux
Vous prend pour notre arbitre, et s'en rapporte à vous

mad. MONDOR.

Mon époux me connoît; j'accepte.

MONDOR.

Je vous laisse.

(à part, à Melcourt.)

Tirez-vous-en, mon cher : je crains que votre adresse
N'échoue ici.

MELCOURT.

Pourquoi?

MONDOR.

Vous n'aurez pas beau jeu.

(haut.)

C'est ma femme, en un mot : vous m'entendez... Adieu.

SCENE VIII.

Mad. MONDOR, MELCOURT.

mad. MONDOR.

Que vous dit en secret mon époux?

MELCOURT.

Il m'annonce
Que je n'obtiendrai rien.

mad. MONDOR.

Le pauvre homme! il prononce
Comme tous les maris.

MELCOURT.

Je crains qu'il n'ait raison.

mad. MONDOR.

Cela ne se peut pas.

MELCOURT.

Mais quand vous saurez..!

mad. MONDOR.

Non;
Non, vous dis-je, il a tort.

MELCOURT.

L'affaire est épineuse.

mad. MONDOR.

Tant mieux ! c'est mon triomphe ; et je suis trop heureuse
D'avoir l'occasion de le faire mentir,
Et de vous obliger ; c'est un double plaisir.
Çà, de quoi s'agit-il ?

MELCOURT.

Je vous l'ai dit d'avance ;
Il s'agit l'union, de paix, d'intelligence,
De modération.

mad. MONDOR.

Me voilà.

MELCOURT.

Je le croi.

mad. MONDOR.

Si vous fussiez venu vous adresser à moi
Plutôt qu'à mon époux, la chose seroit faite.

MELCOURT.

Je crains...

mad. MONDOR.

Parlez, monsieur, parlez ; je suis discrete :
Eh bien ! parlerez-vous ?

MELCOURT.

Je vais vous effrayer.

mad. MONDOR.

M'effrayer, moi ! vraiment vous seriez le premier :
Parlez.

MELCOURT.

Je viens vous voir pour arranger ensemble
L'affaire de Dorval.

mad. MONDOR.

Ciel !

MELCOURT.

Vous tremblez.

mad. MONDOR.

Je tremble !
Je frémis de courroux et d'indignation!
Quoi! vous osez?

MELCOURT.

Je vois que Mondor a raison.

mad. MONDOR.

Pas tout-à-fait, monsieur... mais cette étrange affaire...

MELCOURT.

Eh! vous proposerois-je une affaire ordinaire?

mad. MONDOR.

Le jour du jugement, monsieur, ce procès-là
Est inconciliable...

MELCOURT.

Eh! madame, en voilà
Le mérite.

mad. MONDOR.

Et d'ailleurs monsieur Mondor peut-être
N'y consentiroit pas.

MELCOURT.

Je sais qu'il est le maître.

mad. MONDOR.

Le maître? quand je veux.

MELCOURT.

Je conçois quelque espoir.

mad. MONDOR.

Pourquoi?

MELCOURT.

Pour m'obliger vous n'avez qu'à vouloir.

mad. MONDOR.

Oh! si vous prenez tout à la lettre...

MELCOURT.

Ah! madame,
Quel empire charmant que celui d'une femme
Qui, pour faire régner la paix dans sa maison,
Des graces de l'esprit embellit la raison!
En elle son époux voit un autre lui-même;
Son cœur vole au-devant d'un empire qu'il aime,
Et toujours à ses loix conformant son desir,
Il croit régner tandis qu'il ne fait qu'obéir.

mad. MONDOR.

Je connois cet empire, et sans beaucoup d'adresse,
Je sais...

MELCOURT.

Et c'est à vous aussi que je m'adresse
Pour faire sur-le-champ réussir un dessein
Utile même à vous, madame; car enfin
Les chagrins d'un procès, dans les meilleurs ménages,
Peuvent de temps en temps former quelques nuages.

mad. MONDOR.

Je les crains peu.

MELCOURT.

Vos yeux doivent les éclaircir,
Je le sais; cependant lorsque l'on peut choisir
Ou la guerre ou la paix, là paix est le plus sage;
Et le calme est toujours préférable à l'orage.

mad. MONDOR.

Pas toujours.

MELCOURT.

Votre époux, si je m'y connois bien,
Est d'un autre goût.

mad. MONDOR.

Oui, mais il suivra le mien:
Cet homme-là n'a pas assez de caractere;
Mais j'en ai pour nous deux.

MELCOURT.

La santé, d'ordinaire,
A son âge, est le fruit de la tranquillité.

mad. MONDOR.

Il faut que mon mari, monsieur, soit tourmenté:
Le calme l'assoupit, le chagrin le réveille:
Et dès qu'on le tracasse il se porte à merveille.

MELCOURT.

Je m'en remets à vous du soin de sa santé.

mad. MONDOR.

J'y veille, dieu merci!

MELCOURT.

Mais enfin le traité
Sur lequel tout l'espoir de mon ami se fonde,
S'il s'achevoit par vous, surprendroit bien du monde.

mad. MONDOR.

Vous croyez?

MELCOURT.

J'en suis sûr; il vous feroit honneur:
Au moment de l'arrêt terminer sans humeur
Un procès de quinze ans d'un mot! quel coup de maître!

mad. MONDOR.

Mais on l'attribueroit à mon mari, peut-être?

MELCOURT.

Le trait vous appartient; il est original;
On vous reconnoîtroit: « Enfin avec Dorval
« Mondor et son épouse ont fini leur querelle,
« Diroit-on? Qui? Mondor? ce n'est pas lui; c'est elle:
« Mondor à son avis soumet toujours le sien;
« Il a raison; il voit par ses yeux, et voit bien.»

mad. MONDOR.

Mais je crois qu'en effet...

SCENE IX.

LUCILE, MELCOURT, Mad. MONDOR.

mad. MONDOR, avec humeur à Lucile.

Nous sommes en affaire..

LUCILE, voulant se retirer.

Excusez...

MELCOURT, à part.

Ménageons et la fille et la mere.

(à Lucile.) (à madame Mondor.)

Restez. Mademoiselle ici peut profiter
Du traité d'union que vous allez dicter.

mad. MONDOR.

Moi! point du tout.

MELCOURT.

Je sais que la vertu se cache,
Et fait toujours le bien sans vouloir qu'on le sache;
Mais votre fille ici ne pourra rien savoir
Qui ne soit dans son cœur.

mad. MONDOR.

Eh! non!...

MELCOURT.

Vous allez voir
L'intérêt a brouillé deux familles unies;
Et, ce qui pour jamais va les rendre ennemies,
C'est qu'en cet instant même on juge leur procès.

LUCILE.

Avant le jugement, quel qu'en soit le succès,
S'il dépendoit de moi, j'arrangerois l'affaire.

MELCOURT.

Vous l'entendez : la fille est digne de la mere!

mad. MONDOR.

Mais je n'ai pas dit...

MELCOURT.

Non ; mais elle a pénétré
Vos desirs...

mad. MONDOR.

Point du tout.

MELCOURT.

Si!

mad. MONDOR.

Vous ai-je montré
Le desir d'accorder l'une et l'autre famille ?

MELCOURT.

Vous voulez en laisser l'honneur à votre fille ;
Quelle délicatesse!

mad. MONDOR.

Allons ; il faudra bien,
Puisque vous le voulez, y consentir !

SCENE X.

MONDOR, MELCOURT, Mad. MONDOR, LUCILE.

MONDOR.

Eh bien?

MELCOURT.

Madame y consent.

mad. MONDOR.

Oui.

MONDOR.

C'est pour me contredire.

LUCILE, à part.

Tout est perdu!

mad. MONDOR.

Monsieur, croyez...

MONDOR.

Je me retire

MELCOURT.

Demeurez!

MONDOR.

Il est dit que nous serons brouillés
Tous les jours...

mad. MONDOR, s'éloignant.

Grace à vous.

MELCOURT, la ramenant auprès de Mondor.

Brouillés? vous le cro
Mais vous n'avez jamais été si bien ensemble.
Que vous êtes heureux!

MONDOR, à part.

Pas trop!

mad. MONDOR, à part.

Hélas!

MELCOURT.

Il se
Que le ciel l'un pour l'autre ait voulu vous form

MONDOR.

Bon!

MELCOURT.

Et d'un même esprit ait su vous animer.
Aux yeux qui jugent mal peut-être l'apparence
Annonceroit un peu de mésintelligence;
Mais moi, qui de l'hymen devine les douceurs,
Et d'un œil pénétrant lis au fond de vos cœurs
J'y vois tout ce qui fait le charme de la vie,
Et plus vous vous boudez, plus je vous porte e

Epoux, vous jouissez du bonheur des amants:
Soupçons, vivacités, soupirs, éloignements,
Froideurs, rupture; et puis chacun à la sourdine
S'aime : voilà l'amour; la rose est sous l'épine;
Et, tenez, vous allez tous deux vous embrasser.

(il les fait embrasser.)

mad. MONDOR, avec dépit.

Monsieur!...

MELCOURT gaîment.

Et vous allez...

mad. MONDOR.

Quoi donc!...

MELCOURT.

Recommencer.

(il les fait embrasser de nouveau.)

mad. MONDOR, confuse.

Mais aussi c'est trop fort!

MONDOR.

Non, et mon cœur, madame,
Me dit que... quand on fait la paix avec sa femme,

(bas à Melcourt.)

L'ivresse.. Aidez-moi donc!

MELCOURT, à madame Mondor.

Oui, monsieur votre époux
Éprouve que s'aimer est un plaisir si doux,
Que l'on ne peut jamais assez se le redire.

MONDOR.

Voilà précisément ce que je voulois dire.

(à part.)

J'ai toujours de l'esprit quand je parle avec lui.

MELCOURT.

Enfin, pour le projet qui m'amene aujourd'hui,
La raison, l'amitié, l'amour, tout vous rapproche:
Prononcez tous les deux.

MONDOR, *tirant un rouleau de papier qu'il étale sur la table.*

J'ai le plan dans ma poche,
Et l'on peut d'un coup-d'œil...

SCENE XI.

MONDOR, MELCOURT, Mad. MONDOR, LUCILE, CLITANDRE, CLÉON.

MONDOR.

Ah! messieurs, vous venez
Ici fort à propos.

LUCILE.

Mon pere, pardonnez;
Mais ces messieurs sans doute ignorent...

MELCOURT.

Sur l'affaire
Leurs avis répandront encor plus de lumiere.
(à Cléon et Clitandre.)
Si monsieur ne l'eût fait, j'allois vous en prier.

CLITANDRE, *bas à Cléon.*

Agissons de concert...

CLÉON, *de même.*

Pour le contrarier.

(Clitandre s'assied auprès de madame Mondor au milieu du salon; à droite, Cléon, près de Lucile; à gauche, Melcourt debout devant la table, près de Mondor qui est assis.)

MONDOR.

Tenez, monsieur Melcourt, voyez d'abord vous-même:
Voici nos deux chemins.
(ils examinent ensemble le plan.)

CLÉON, à Lucile.

Mon bonheur est extrême,
Madame, de pouvoir vous parler un moment.

LUCILE, avec contrainte.

Monsieur...

(leur entretien paroît continuer.)

CLITANDRE, à madame Mondor.

J'ose espérer votre consentement
Pour l'hymen...

mad. MONDOR, avec indifférence.

Mais...

(leur entretien paroît continuer.)

MONDOR, à Melcourt, en lui montrant le plan.

C'est là le point douteux.

(leur entretien continue.)

CLÉON, à Lucile, en lui montrant Melcourt.

Cet homme
Avec ses sots discours vous lasse et vous assomme.

LUCILE.

Non.

(l'entretien continue.)

MELCOURT, à Mondor, en montrant une partie du plan.

Pour ceci.

CLITANDRE, à madame Mondor.

Je crois que ce plaideur, ce soir,
Sera congédié.

(l'entretien continue.)

MELCOURT, à Mondor, continuant.

C'est ce qu'il faudra voir.

mad. MONDOR, interprêtant ce qu'a dit Melcourt.

C'est vrai.

(l'entretien continue.)

CLÉON, à Lucile.

J'ose espérer au moins, mademoiselle,
Que vous voudrez ne pas me mettre en parallele
Avec cet inconnu.

LUCILE, sèchement.

Non, monsieur, sûrement.
(l'entretien continue.)

CLITANDRE, à madame Mondor.

C'est un aventurier. Dès le premier moment
Vous auriez dû...

MONDOR, à Melcourt, sur un point de difficulté.

Non pas... Tenez, monsieur Clitandre,
Examinez ceci.
(Clitandre s'éloigne avec humeur; Melcourt le remplace.)

MELCOURT, à madame Mondor.

Permettez-moi de prendre
Sa place auprès de vous : je la remplirai mal;
Mais...

mad. MONDOR, avec intérêt.

Point du tout.
(l'entretien continue.)

CLÉON, à Lucile, en montrant Melcourt.

Il va déchirer son rival.

LUCILE, avec sentiment.

Je ne crois pas.
(l'entretien continue.)

MELCOURT, à madame Mondor.

Clitandre a dans le caractere
Une heureuse douceur; enfin il sait vous plaire :
Je veux auprès de vous m'appliquer avec soin
A lui ressembler.

mad. MONDOR, avec intérêt.

Ah! que vous en êtes loin!

MELCOURT.

Il a des qualités, des vertus; mais j'espere
Qu'un jour peut-être...

mad. MONDOR, avec amitié.

Non, jamais.

(leur entretien continue.)

CLITANDRE, à Mondor.

La chose est claire,
Il a tort; et je vais gager mille contre un
Que sa prétention n'a pas le sens commun.

MONDOR, à Melcourt.

Monsieur vous donne tort.

CLITANDRE.

Tout-à-fait.

MELCOURT, montrant Cléon.

J'en appelle
A monsieur.

MONDOR, à Cléon.

Venez donc.

CLÉON, s'éloignant avec humeur.

Oh! la sotte querelle!

(à part.)

Terminons-la.

(Clitandre reprend sa place auprès de madame Mondor. Melcourt arrive près de Lucile.)

MONDOR, montrant la carte à Cléon.

Tenez, c'est de ce côté-ci.

CLITANDRE, à madame Mondor.

Je crains qu'en mon absence on ne m'ait desservi.

mad. MONDOR, froidement.

Rassurez-vous, monsieur.

(l'entretien continue.)

MELCOURT.

L'avoûrai-je, Lucile?

Durant votre entretien je n'étois pas tranquille:
Je crains Cléon.

LUCILE.

De vous Cléon fait moins de cas;
Il m'en a dit du mal.

MELCOURT.

Il ne le pense pas:
Cléon est généreux; mais, Lucile, il vous aime.
Un amant bien épris est jaloux... de lui-même:
Le mal qu'il dit de moi vous prouve son amour;
Pardonnez-lui.

MONDOR, à Melcourt.

Monsieur vous condamne à son tour.
(ici tout le monde se leve.)

CLÉON.

Et sans appel.

MELCOURT, à Cléon et Clitandre.

Eh bien! messieurs, je vous en prie,
Jugez-moi de concert.
(Cléon et Clitandre se placent près de Mondor.)

LUCILE, à Melcourt.

Quoi!

MELCOURT, entre madame Mondor et Lucile.

J'ai l'ame ravie
Pour ce point important de les voir réunis:
Ce sont d'honnêtes gens puisqu'ils sont vos amis.

MONDOR, à Cléon et Clitandre.

Il se trompe.

CLÉON.

Très fort.

MELCOURT.

J'ai cru voir chez Clitandre
La générosité d'un cœur sensible et tendre.

CLITANDRE, à Mondor en montrant la carte.

Où donc a-t-il les yeux ?

MELCOURT.

Cléon a de l'esprit,
De la délicatesse.

CLÉON, de même.

Il ne sait ce qu'il dit.

MELCOURT.

Aussi je suis bien sûr qu'ils prennent ma défense.

CLÉON et CLITANDRE, à Mondor.

Le sot !

mad. MONDOR, à Melcourt.

Vous le croyez ?

MELCOURT.

En pareille occurrence
Avec tant de plaisir, moi, je prendrois la leur.

mad. MONDOR.

Ainsi vous les jugez tous deux ?

MELCOURT.

D'après mon cœur.

CLÉON, à Mondor.

Quelle étrange bévue !

LUCILE, à part.

Ah ! quelle différence !

mad. MONDOR, impatientée d'entendre Melcourt faire l'apologie de ses rivaux, et ceux-ci le déchirer.

Allons à son secours; ce seroit conscience
De souffrir plus long-temps ce contraste odieux.
(à Mondor.)
Voyons.

(elle examine le plan avec Mondor. Cléon et Clitandre observent Melcourt et Lucile.)

SCENE XII.

MONDOR, mad. MONDOR, MELCOURT, LUCILE, CLITANDRE, CLÉON, NÉRINE, au fond du théâtre, tenant le billet.

MELCOURT, à Lucile.

Parlez enfin : ce moment précieux
Doit décider le sort du reste de ma vie.
Lucile, d'un seul mot, donnez-moi, je vous prie,
Ou s'il le faut, hélas! ôtez-moi tout espoir.

CLITANDRE, à Cléon.

Ah! voici le billet.

LUCILE, remarquant l'attention de Cléon et de Clitandre.

Melcourt...

MELCOURT.

Avant ce soir
Daignez vous expliquer.

CLÉON, à Clitandre.

Quelle vive éloquence!

LUCILE, à part.

Quelle contrainte!

MELCOURT, à Lucile.

Hélas! de ce morne silence
Que penser?...

LUCILE.

Vos rivaux vous écoutent, cessez...

MELCOURT.

Laissez-moi lire au moins dans vos regards!

NÉRINE, mettant mystérieusement le billet dans la main de Melcourt.

Lisez.

LUCILE.

Quoi!

MELCOURT.

Ciel!

CLÉON et CLITANDRE, en riant.

Bon!

MELCOURT, avec joie.

Je conçois.

MONDOR, à son épouse.

Voilà jusqu'où s'étendent
Les limites.

NÉRINE, à Cléon et Clitandre en riant.

Messieurs, ces dames vous attendent.

CLÉON et CLITANDRE, à part.

Traîtresse!

MELCOURT, cherchant à lire le billet.

Si j'osois !...

mad. MONDOR, à Nérine.

Que faites-vous ici?

NÉRINE.

Moi? madame, je viens... dire qu'on a servi.

MONDOR.

Bonne nouvelle! Allons, remettons la séance
Après dîner. Ma foi, si j'en crois l'apparence,
L'hymen y pourroit bien venir.

MELCOURT, à Mondor.

Avec l'amour.

(à part, tandis que l'on s'éloigne.)

A la fin je pourrai...

(il décachette.)

CLÉON, de loin, à Melcourt.

Lisez.

CLITANDRE, à Cléon.

Le plaisant tour !

SCENE XIII.

MELCOURT.

« Vos deux rivaux auront l'honneur de vous attendr
« Dans une heure au plus tard, ici. *Cléon, Clitandre.*
Je m'y rendrai, messieurs... La perfide ! « Lisez, »
Dit-elle à demi-voix et les regards baissés ;
Et ce sont mes rivaux qu'elle sert et protege !
Mais Lucile !.. Grands dieux !.. Que dis-je ?.. où m'égare
Lucile, si j'avois pu vous mésestimer,
N'aurois-je pas déja cessé de vous aimer ?
De cet affreux soupçon mon cœur n'est point compli
Il a trop de plaisir à vous rendre justice,
Ma Lucile, et pour vous avec la même ardeur
Vous le verrez servir et l'amour et l'honneur.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉON.

VOYONS si le billet produira son effet.
Clitandre en cette affaire a fort peu d'intérêt;
A la main de Lucile il ne sauroit prétendre:
Seul j'y peux aspirer; seul je dois donc attendre
L'homme au billet.

SCENE II.

CLITANDRE, CLÉON.

CLITANDRE.

Comment! vous arrivez sans moi
Au rendez-vous commun?

CLÉON.

Il est vrai; mais, ma foi,
J'ai cru que je devois vous épargner la peine...

CLITANDRE.

J'ai signé comme vous.

CLÉON.

Oui, la chose est certaine...
Cette affaire est commune à tous deux... Mais enfin

Le but de tout ceci c'est d'obtenir la main
De Lucile.

CLITANDRE.

Sans doute.

CLÉON.

Et comme l'apparence
M'est plus favorable...

CLITANDRE.

Oui? comment?

CLÉON.

Je me dispense
Des détails.

CLITANDRE.

Expliquez cette énigme.

CLÉON.

Mes droits
Sont, dit-on, plus fondés.

CLITANDRE.

Vous croyez?

CLÉON.

Je le crois.

CLITANDRE.

Cette présomption peut-être vous abuse.

CLÉON.

Vous en offensez-vous?

CLITANDRE.

Non pas, je m'en amuse.

CLÉON.

Vous vous en amusez!

CLITANDRE.

Oui, je trouve plaisant
Que vous vous paroissiez assez intéressant
Pour ne pouvoir souffrir la moindre concurrence

Sans vous attribuer d'abord la préférence :
Votre mérite est grand; mais chacun a le sien.

CLÉON.

Et le vôtre sans doute est préférable au mien?

CLITANDRE.

Je ne dis pas cela; je n'ai point la manie
De croire comme vous...

CLÉON.

Laissons là, je vous prie,
Toute comparaison. Je serois peu flatté
Du parallele.

CLITANDRE.

Mais cette fatuité
Vous sied mal.

CLÉON, mettant l'épée à la main.

Il me sied, alors que l'on m'offense,
D'en demander raison et d'en tirer vengeance.

SCENE III.

CLÉON, CLITANDRE, l'épée à la main, MELCOURT.

MELCOURT.

C'est ici qu'on m'attend... Mais que vois-je?... arrêtez!
(il les sépare.)

CLITANDRE et CLÉON.

De quel droit osez-vous?...

MELCOURT.

Deux amis!

CLÉON.

Respectez
L'honneur!

MELCOURT.

Du préjugé je sais les loix cruelles;
Mais la loi des amis existoit avant elles,
Et la nature avoit gravé dans notre cœur
Que pour les vrais amis le premier point d'honneur
Est de sacrifier tout, jusqu'à l'honneur même,
Pour conserver celui de l'être que l'on aime,
Et de considérer comme le premier bien
Le bonheur de verser tout son sang pour le sien.

CLÉON.

Oh! ce principe-là...

MELCOURT.

Ce principe est le vôtre,
J'en suis sûr. Quel regret vous auriez l'un ou l'autre
Si vous sortiez souillé du sang de votre ami!

CLITANDRE.

Eh! monsieur...

MELCOURT.

Si le fait pouvoit être éclairci...

CLÉON.

Il n'en est pas besoin.

MELCOURT.

Laissez-moi l'entreprendre:
Le mal ne vient jamais que faute de s'entendre;
Une équivoque, un rien, fait naître les débats;
Et puis la vanité (quel homme n'en a pas!)
Agit sur notre cœur, le pique, l'aiguillonne;
On s'aigrit, on s'emporte, enfin l'on s'abandonne
A toute la fureur de son ressentiment:
Qu'un éclair de raison brille dans ce moment;
Un mot avoit fait naître, un mot calme l'orage,
Et l'on finit toujours par s'aimer davantage:
Vous allez l'éprouver.

(il tire Clitandre à part.)

CLITANDRE, résistant.

Non, ne vous flattez point...

MELCOURT, à Cléon.

Éloignez-vous.

CLÉON, s'éloignant.

Je veux me venger, c'est un point
Résolu.

CLITANDRE, à part, à Melcourt.

C'est un fat tout bouffi d'arrogance;
Il m'a parlé d'un ton et d'une impertinence!...

MELCOURT.

Vous croyez?

CLITANDRE.

Mais parbleu!...

MELCOURT.

Moi, je vais parier
Qu'il n'avoit pas dessein de vous injurier.

CLITANDRE, avec impatience.

Comment!...

MELCOURT.

(il passe du côté de Cléon.)

Vous allez voir: j'en étois sûr d'avance;
Clitandre...

CLÉON.

Non, monsieur, j'en veux tirer vengeance...

MELCOURT.

Et lui, sacrifieroit la sienne à l'amitié...
Si des frais seulement vous faisiez la moitié.

CLÉON.

Le lâche!

MELCOURT.

A votre ami rendez plus de justice.

CLÉON.

Lui!...

MELCOURT.

La valeur ajoute encore au sacrifice
Qu'il fait de sa vengeance. Il est rempli d'honneur:
L'amitié seule a pu maîtriser son ardeur;
Au nom de son ami, soudain l'ame frappée,
Vous l'eussiez déja vu remettre son épée
S'il eût cru qu'aussi-tôt vous dussiez l'imiter.

CLÉON.

S'il fait le premier pas, moi, pour le contenter,
Je consens...

MELCOURT, lui faisant prendre l'attitude d'un homme prêt à remettre son épée dans le fourreau.

Prenez donc un maintien convenable.
(à part, en allant rejoindre Clitandre.)
Je ments, mais je crois faire un mensonge excusable.
(à Clitandre.)
A conclure la paix il est prêt.

CLITANDRE.

Vous croyez?

MELCOURT.

Il s'y dispose même.

CLITANDRE.

En vérité?

MELCOURT.

Voyez.

CLITANDRE.

S'il remet son épée, il faut bien que j'en fasse
Autant, mais après lui.

MELCOURT.

Je crois qu'à votre place
Je le préviendrois.

CLITANDRE.

Quoi !...

MELCOURT.

Quand deux honnêtes gens
Sont d'accord, point de tour; messieurs, en même temps.

(ils remettent en même temps leurs épées.)

Du reste, vous savez tous deux les convenances;
Que le plus raisonnable en fasse les avances.

CLÉON, CLITANDRE, chacun à part.

Il faut que ce soit moi.

CLÉON, donnant la main à Clitandre.

Mon cher, je suis confus...

CLITANDRE, de même.

Je suis mortifié d'avoir...

MELCOURT.

N'en parlons plus,
Et que chacun de vous dans l'autre voie un frere...

(il met l'épée à la main.)

C'est à moi maintenant que vous avez affaire.

CLÉON.

A vous! quand vous venez de nous concilier.

MELCOURT, leur montrant leur billet.

Répondez à ceci.

CLÉON, l'embrassant.

J'y réponds le premier.

CLITANDRE, de même.

Moi, le second.

CLÉON.

Pardon! puisque la jalousie
Nous avoit désunis peut-être pour la vie,
Vous devez excuser les sentiments jaloux
Qui nous avoient aussi prévenus contre vous;

Mais s'il faut qu'aujourd'hui Lucile vous choisisse,
Nos cœurs avant le sien vous ont rendu justice,
Et dans vos deux rivaux vous voyez vos amis.

MELCOURT.

Ce titre m'est bien cher! Vivons toujours unis
En attendant le sort.

(ici Nérine paroît.)

SCENE IV.

CLITANDRE, MELCOURT, CLÉON, NÉRINE, au fond du théâtre.

NÉRINE, regardant avec surprise.

Plus je les examine !...

CLÉON.

(à Clitandre.)

La friponne nous guette. Approchez donc, Nérine.

NÉRINE.

Je crains.

CLÉON.

Vous avez tort : doit-on, à votre avis,
Craindre de voir les gens qu'on a si bien servis?

NÉRINE.

Mais, monsieur...

CLÉON, donnant la main à Melcourt.

Admirez l'effet de votre adresse.

CLITANDRE, de même.

Vous ne vous flattiez pas d'avoir tant de finesse.

NÉRINE.

Cela peut être; mais ce qui m'amene ici,
C'est un petit remords de conscience.

CLÉON et CLITANDRE.

Ah! oui!

NÉRINE, présentant les deux bourses qu'elle a reçues.

Vous m'avez bien voulu récompenser d'avance;
Mais, comme je n'ai pas gagné ma récompense,
Je vous la rends.

CLÉON.

Ce trait, digne d'être cité,
De notre part mérite un double procédé :
D'abord gardez l'argent.

CLITANDRE, lui présentant le billet auquel Cléon a substitué le cartel.

Et reprenez ensuite
Ce billet au porteur.

NÉRINE.

(à part.)

Dieux! c'est la lettre écrite

(haut.)

De ma main! Ce papier... pour vous être remis...

(elle regarde tour à tour Melcourt, et Cléon et Clitandre.)

Dites-moi donc au moins quel chemin il a pris.

CLITANDRE.

Devinez.

NÉRINE, à Melcourt.

Quoi! monsieur, pour vous je m'intéresse,
Pour vous j'obtiens ici l'aveu de ma maîtresse.

MELCOURT, à part.

L'hypocrite!

NÉRINE.

Et l'écrit que je vous fais tenir,
Vous le...

MELCOURT.

Dispensez-vous, Nérine, de mentir.

NÉRINE.

Je ments?

CLÉON.

Oui; ce billet ne vient point de Lucile;
Vous avez contrefait et sa main et son style.

NÉRINE, à part.

Ah! ciel!

MELCOURT.

Premier mensonge; et voici le second.

NÉRINE.

Le second!

(Melcourt lui présente le cartel.)

CLÉON.

Regardez.

NÉRINE.

Ah! grands dieux! quel affront!...
Deux billets! En honneur je n'y peux rien comprendre.

MELCOURT.

Oh! que si! lisez bien.

NÉRINE, achevant de lire.

Signé *Cléon*, *Clitandre*.
Et c'est là le papier?

MELCOURT.

Que vous m'avez remis.

NÉRINE.

Monsieur, je vous proteste!...

MELCOURT.

Il vous étoit permis
Avec mes deux rivaux d'être d'intelligence:
Je ne murmure point de cette préférence;
Mais à m'en imposer pourquoi prendre plaisir?

NÉRINE.

Monsieur, écoutez-moi: je...

CLÉON.

Vous allez mentir
Pour la troisieme fois.

NÉRINE.

Non, messieurs, et je jure
Que jamais ce billet...

MELCOURT.

A quoi bon le parjure?
Je ne vous croirai pas.

NÉRINE.

Messieurs, au nom du ciel!
Écoutez un seul mot; oui, rien n'est plus réel,
J'ai contrefait pour vous la main de ma maîtresse,
Mais c'étoit pour sauver à sa délicatesse
L'aveu d'un sentiment...

CLÉON.

Le détour est flatteur.

NÉRINE.

Non, j'ai, je vous le jure, écrit d'après son cœur.
(elle remet à Melcourt le billet écrit au nom de Lucile.)

CLÉON, à Melcourt qui lit.

Le style est expressif.

MELCOURT.

Il est vrai qu'il ne laisse
Rien à desirer.

NÉRINE.

Non, certes!

MELCOURT.

Je le confesse,
Ce billet vaut, messieurs, le vôtre pour le moins.
(montrant Nérine.)
Que vous devez tous deux reconnoître ses soins!

NÉRINE.

J'en mourrai !

CLITANDRE, à Cléon, à part.

La leçon me paroît assez forte.

CLÉON.

Nérine, écoutez-moi : la douleur vous transporte ;
Arrêtez : ces papiers tous deux se sont trouvés
Dans nos mains par erreur.

NÉRINE.

Par erreur... Achevez !

CLÉON.

J'avois à ce billet substitué cet autre,
En votre absence, là ; si bien qu'au lieu du vôtre
Vous avez à Melcourt confié celui-ci.

NÉRINE.

Vous voyez bien, monsieur, que je n'ai pas menti !

MELCOURT.

Qu'une petite fois.

NÉRINE.

C'est peu.

MELCOURT.

C'est trop.

SCENE V.

MELCOURT, NÉRINE, CLÉON, CLITANDRE, mesdames DE BOISVIEUX et DE VERTSEC, au fond du théâtre.

mad. DE VERTSEC, regardant Clitandre.

Le traître !

mad. DE BOISVIEUX, regardant Cléon.

Le scélérat !

CLÉON.

Qu'entends-je ?

CLITANDRE.

Et qui vois-je paroître ?

NÉRINE, voulant emmener Melcourt.

Sauvons-nous.

CLÉON et CLITANDRE, arrêtant Melcourt.

Demeurez.

MELCOURT.

Non, la place est à vous,
Et je connois vos droits.

CLÉON.

Nous vous les cédons tous.

CLITANDRE.

Sans nulle réserve.

MELCOURT.

Oh ! c'est être trop honnête !
D'ailleurs, si j'acceptois ce double tête-à-tête,
Vous pourriez bien encor m'envoyer un cartel.

CLÉON, s'enfuyant avec Clitandre.

Vous l'attendrez long-temps.

SCENE VI.

MELCOURT, sur le devant de la scene, mesdames DE BOISVIEUX et DE VERTSEC, au fond du théâtre.

mad. DE VERTSEC, à Clitandre qui sort.

Tu m'évites, cruel !

mad. DE BOISVIEUX, à Cléon qui sort.

Perfide, tu me fuis !

mad. DE VERTSEC.

Mais je serai vengée.

(elles s'avancent vers Melcourt et lui font en même temps une profonde révérence. Melcourt hésite un instant et ne sait à laquelle il doit répondre la premiere.)

mad. DE BOISVIEUX, remarquant l'embarras de Melcourt.

(à part.)

Son ame entre nous deux est encor partagée.

mad. DE VERTSEC, de même.

Il paroît balancer, mais j'aurai le secret...

(ici Melcourt s'avance vers madame de Boisvieux, et la salue.)

mad. DE BOISVIEUX.

Ah! mon premier coup-d'œil a produit son effet.

mad. DE VERTSEC.

Je le ramenerai.

(Melcourt salue madame de Vertsec.)

mad. DE BOISVIEUX, déconcertée.

Comment!...

mad. DE VERTSEC, triomphante.

J'en étois sûre.

mad. DE BOISVIEUX, à part.

Le volage!

MELCOURT, à toutes deux.

Souffrez qu'ici je vous assure

Des sentiments...

mad. DE BOISVIEUX, à part.

Voyons?...

MELCOURT.

Les plus respectueux.

mad. DE BOISVIEUX, à part.

Il est bien circonspect.

mad. DE VERTSEC, à Melcourt avec ironie.

Ma sœur vient en ces lieux
Pour vous offrir des fers.

mad. DE BOISVIEUX, à madame de Vertsec.

Mêlez-vous, je vous prie,
De vos affaires.

MELCOURT.

Là !...

mad. DE BOISVIEUX.

Vous avez la manie
De jaser sur mon compte ; et vous ne dites pas
Que le même projet conduit ici vos pas.

mad. DE VERTSEC, montrant sa sœur.

N'êtes-vous pas tenté d'une aussi belle flamme ?

mad. DE BOISVIEUX.

Parlez pour vous.

mad. DE VERTSEC.

Voyez, monsieur !

MELCOURT, à madame de Vertsec.

Je vois, madame,
Qu'ainsi que le printemps l'automne a sa beauté.

mad. DE BOISVIEUX.

L'automne !... mais je suis encor dans mon été.

MELCOURT.

Et dans votre printemps, car l'esprit n'a point d'âge.

mad. DE VERTSEC.

Mais les attraits...

MELCOURT.

Fi donc ! parle-t-on du visage
Quand il s'agit de cœur, d'esprit et de raison ?
La fleur de la beauté n'est qu'une illusion
Qui cache les vertus en déguisant le vice.

Le sage attend toujours que le charme finisse
Quand il veut s'attacher à la réalité.
Son cœur alors se rend à la solidité
Du vrai mérite. Ainsi la saison où vous êtes,
A parler censément, est celle des conquêtes.

mad. DE VERTSEC.

On pourroit donc compter?...

mad. DE BOISVIEUX.

Sur la vôtre?

MELCOURT, à toutes deux.

Je croi
Que vous vous amusez à mes dépens.

mad. DE BOISVIEUX.

Pourquoi?

MELCOURT.

Croirai-je qu'en effet votre haute sagesse
Veuille bien s'abaisser jusques à ma jeunesse,
Et qu'enfin vous ayez la générosité
De prodiguer pour moi votre maturité?

mad. DE BOISVIEUX.

Vous nous complimentez d'une étrange maniere!

MELCOURT.

Non; je vous ouvre ici mon ame toute entiere:
Vous ne concevez pas le genre d'intérêt
Que vous m'inspirez!

mad. DE VERTSEC, à part.

Bon!

mad. DE BOISVIEUX.

Quel est-il, s'il vous plaît

MELCOURT.

Je vous vois l'une et l'autre encor célibataire,
Avec cet intérêt qu'on sent pour l'ordinaire

Près de deux voyageurs qui, d'un pays lointain,
A travers les périls se frayant un chemin,
Ont, sur le sein des mers, fécondes en naufrages,
Évité les écueils et bravé les orages;
Et tous deux sains et saufs, en descendant à bord,
Jouissent en repos des délices du port.

mad. DE BOISVIEUX, à part, tendrement.

En repos? pas toujours!

MELCOURT.

Que de plaisirs on goûte
Ensemble à se parler des dangers de la route,
Quand on arrive!

mad. DE BOISVIEUX, piquée.

Mais...

MELCOURT.

L'âge que vous avez...

mad. DE VERTSEC.

Ma sœur a cinquante ans.

MELCOURT, à madame de Boisvieux.

Eh bien! vous arrivez
(à madame de Vertsec.)
Aujourd'hui, vous demain, c'est voyager ensemble.

mad. DE VERTSEC, sechement.

Pas tout-à-fait.

MELCOURT.

Ainsi le retour vous rassemble;
Et de tout autre nœud pour jamais dégagés,
Vos cœurs par l'amitié vont être partagés.
L'amour est un tourment: moins vive et plus sensible,
L'amitié dans nos cœurs verse un bonheur paisible;
Et voilà le tableau de nos jours: le matin
Orageux, le midi brûlant, le soir serein.

mad. DE BOISVIEUX.

Le soir !

MELCOURT.

Et c'est ainsi que l'aimable innocence
Par degrés nous ramene au bonheur de l'enfance.

mad. DE VERTSEC.

De l'enfance !

MELCOURT.

Je veux le goûter avec vous :
Par un tendre lien tous trois unissons-nous.

mad. DE BOISVIEUX.

Tous trois ? non.

mad. DE VERTSEC.

Non.

MELCOURT.

Comment !

mad. DE BOISVIEUX.

Choisissez l'une...

mad. DE VERTSEC.

Ou l'autre.

MELCOURT.

Quelle sévérité, mesdames, est la vôtre !
Voyez l'alternative où vous me réduisez.

mad. DE BOISVIEUX.

Allons !...

mad. DE VERTSEC.

Décidez-vous.

MELCOURT, les prenant toutes deux par la main, et les plaçant en face l'une de l'autre.

Jugez, et prononcez.

(il sort, tandis que les deux sœurs se contemplent d'un air menaçant.)

SCENE VII.

Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC.

mad. DE VERTSEC.

Madame de Boisvieux, vous êtes mon aînée.

mad. DE BOISVIEUX.

Madame de Vertsec, je la suis d'une année;
Mais il faut convenir que le moindre amateur
Qui saura comparer maintien, grace, et fraîcheur,
Ne balancera pas, pour peu qu'il s'y connoisse,
A vous attribuer l'honneur du droit d'aînesse.

(ici Lucile paroît.)

mad. DE VERTSEC, furieuse.

Si je!...

mad. DE BOISVIEUX.

Voici Lucile; évitons les témoins!

mad. DE VERTSEC.

Soit; mais si je me tais, je n'en pense pas moins.

SCENE VIII.

Mad. DE BOISVIEUX, LUCILE, Mad. DE VERTSEC.

mad. DE VERTSEC.

Que voulez-vous?

LUCILE.

Je viens vous prier l'une et l'autre
D'assurer aujourd'hui mon bonheur et le vôtre.

mad. DE BOISVIEUX.

Et le nôtre?

LUCILE.

Oui : l'on dit que Clitandre et Cléon
Partagent entre vous leur adoration.

LES DEUX TANTES.

Leur hommage est public.

LUCILE.

Mon pere me marie
Ce soir même ; et j'ai craint (pardonnez, je vous prie,)
Que l'un de vos amants devenant mon époux,
L'autre fût un sujet de débats entre vous.

mad. DE BOISVIEUX.

Vous avez eu grand tort.

LUCILE.

Tant pis, mes cheres tantes ;
Car ce soir vous et moi nous nous verrions contentes :
Chacune épouseroit l'objet de son amour.

mad. DE BOISVIEUX.

Comment ?

LUCILE.

(à mad. de Vertsec.) (à mad. de Boisvieux.)
Vous, Cléon ; vous, Clitandre ; et moi, Melcourt.

mad. DE BOISVIEUX, s'adoucissant.

Cet arrangement-là...

mad. DE VERTSEC, de même.

N'est pas impraticable.

mad. DE BOISVIEUX, tirant à part mad. de Vertsec.

Ma sœur, délibérons : ce Melcourt est aimable.

mad. DE VERTSEC.

Mais il n'est pas pour vous.

mad. DE BOISVIEUX.

Ni pour vous.

mad. DE VERTSEC.

En ce cas,
Ne pourrions-nous, ma sœur, pour punir nos ingrats,
Les réduire tous deux (je le dis à l'oreille)
Au... pis aller?

mad. DE BOISVIEUX.

Eh! mais...

mad. DE VERTSEC.

L'orgueil nous le conseille.

mad. DE BOISVIEUX.

(à Lucile.)

Et l'amour encor plus. La proposition
Est acceptée.

LUCILE.

Il est une condition:
C'est que vous emploîrez votre adresse admirable
A combattre un obstacle, hélas! insurmontable,
Qui de notre bonheur détruit tout le projet.

mad. DE BOISVIEUX.

Et quel est cet obstacle?

LUCILE.

Oh! c'est un grand secret!

mad. DE VERTSEC.

Un secret, mon enfant!

LUCILE.

De vous deux va dépendre
Le destin de mes jours.

mad. DE VERTSEC.

Ne nous fais pas attendre.

LUCILE.

Je...

mad. DE BOISVIEUX.

Courage!

LUCILE.

Melcourt...

mad. DE BOISVIEUX.

Fort bien...

LUCILE.

Melcourt...

mad. DE VERTSEC.

Pas mal!

LUCILE.

Melcourt est le neveu...

LES DEUX TANTES.

Le neveu?...

LUCILE.

De Dorval.

LES DEUX TANTES, avec un cri de joie.

De Dorval! ah! ma sœur, la bonne découverte!

LUCILE.

De ce mot seul dépend mon bonheur ou ma perte.
Aux soins de l'amitié j'ai confié mon sort.
Mon pere hait Dorval; vous voyez qu'il a tort:
Dissipez son erreur, et daignez faire usage
Du crédit que sur lui vous a donné votre âge.

mad. DE VERTSEC, à part.

Notre âge!

LUCILE.

Votre avis ne sera pas suspect;
Depuis long-temps mon pere a pour vous le respect
Qu'il vous doit.

mad. DE BOISVIEUX, à part.

L'impudente!

LUCILE.

Et puisqu'il vous révere...

mad. DE BOISVIEUX, avec un dépit dissimulé.

Nous allons vous servir de la bonne maniere.

mad. DE VERTSEC, de même.

Adieu, ma chere enfant.

LUCILE.

Je vous quitte à regret.
Heureux qui, comme moi, peut placer son secret!

SCENE IX.

Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC.

mad. DE BOISVIEUX.

Avez-vous jamais vu pareille impertinence?

mad. DE VERTSEC.

L'insolente! à l'instant j'en veux tirer vengeance,
Et je cours publier...

mad. DE BOISVIEUX, l'arrêtant.

Ma sœur, entendons-nous:
Votre aînée a le droit de parler avant vous.

mad. DE VERTSEC.

Tout à l'heure, ma sœur, vous étiez la cadette.

mad. DE BOISVIEUX.

Mais je reprends mon rang, et...

mad. DE VERTSEC, s'éloignant.

Je serai discrete.

mad. DE BOISVIEUX, l'arrêtant.

Ma sœur, au nom du ciel, songez que le plaisir
Est un fruit délicat qu'il faut laisser mûrir
Pour en doubler le prix. Attendons, pour bien faire
Que Dorval ait séduit et le pere et la mere,

Ses rivaux même, enfin qu'il touche au dénouement...
Nous le nommons alors; «Dorval! Dorval? Comment!
«Qui?..Melcourt». A ces mots l'un pâlit, l'autre tremble;
Mondor et sa moitié se regardent ensemble
En ouvrant de grands yeux; là le futur sans bruit
S'esquive, et la future ici s'évanouit!

mad. DE VERTSEC.

C'est un tableau superbe!

mad. DE BOISVIEUX.

Oh! j'en jouis d'avance!

mad. DE VERTSEC.

Ainsi, ma chere sœur, suivant toute apparence,
Notre aimable épouseur ici n'épousera...

mad. DE BOISVIEUX.

Ni vous...

mad. DE VERTSEC.

Ni vous.

(ensemble.)

Tant mieux! personne ne l'aura.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, Mad. MONDOR.

mad. MONDOR.

Vous en direz, monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
(la main sur le front.)
Mais j'ai pris mon parti. Quand quelque chose est là,
Vous savez...

MONDOR.

Oui, je sais...

mad. MONDOR.

Que je suis raisonnable.

MONDOR.

Qu'en fait de volonté vous êtes immuable ;
Mais je veux à mon tour être le maître ici,
Et j'entends que ma fille épouse...

mad. MONDOR.

Oh! j'ai choisi
Ce qu'il lui faut, un homme aimant, soumis, fidele,
Qui jamais ne verra, n'agira que par elle,
Et n'entreprendra rien sans avoir consulté
La loi de ses desirs et de sa volonté.

MONDOR.

Et moi, je lui choisis un époux jeune, aimable,
Ami franc et loyal, et convive agréable;
Qui, sans extravaguer, l'aimera tendrement,
Et qui la laissera régner paisiblement,
Tant qu'elle se tiendra dans les justes limites
Qu'à votre autorité le bon sens a prescrites;
Mais qui, s'il voit sa femme hausser un peu le ton,
Saura mettre d'accord l'amour et la raison.

mad. MONDOR.

Le beau choix qu'un mari gouverneur de sa femme!
Un despote!

MONDOR.

Un époux est un ami, madame,
Et non pas un esclave; et son autorité
Me paroît préférable à certaine bonté
Qui le fait trop souvent tomber en servitude.
Vous savez que c'est là mon péché d'habitude,
Et vous en abusez.

mad. MONDOR.

Qui? moi, mon cher ami?
Vous pensez...

MONDOR.

Justement. Continuez! Voici
Lucile: sur l'objet qui nous tient en balance,
Son goût doit, ce me semble, avoir quelque influence.
Consultons...

mad. MONDOR.

Une enfant? j'aimerois cent fois mieux
Votre choix que le sien.

SCENE II.

MONDOR, Mad. MONDOR, LUCILE.

MONDOR.
Bon !
mad. MONDOR.
Je ferme les yeux
Et m'en rapporte à vous.
MONDOR.
Je vois votre finesse :
De suivre mon avis vous faites la promesse,
Et vous saurez bientôt m'amener par degrés
A ne faire à la fin que ce que vous voudrez.
mad. MONDOR.
Quel soupçon !
MONDOR.
Oui...
(il va au-devant de Lucile.)
mad. MONDOR, à part.
Grands dieux ! me suis-je compromise ?
MONDOR.
Approche, mon enfant, et parle avec franchise ;
N'aimerois-tu pas bien un mari vif, joyeux,
Plein d'ardeur ?
LUCILE, à part.
C'est Cléon !
mad. MONDOR.
N'aimerois-tu pas mieux
Un époux tendre, doux, complaisant ?
LUCILE, à part.
C'est Clitandre !

MONDOR.

Tu soupires; pour qui?

mad. MONDOR.

Parlez.

LUCILE, à part.

Quel parti prendre!

mad. MONDOR.

Ce soir à l'un ou l'autre il faut donner la main.

LUCILE, à part.

Hélas! des deux côtés mon malheur est certain.

mad. MONDOR.

M'entendez-vous?

LUCILE.

Pardon, maman, si je balance;
Mon âge...

mad. MONDOR, à Mondor.

Vous voyez que l'inexpérience
Fait naître dans son cœur l'irrésolution :
(d'un ton insinuant.)
C'est à vous de parler. Ma proposition
Est sensée.

MONDOR, foiblissant.

Il est vrai.

LUCILE, à part.

(haut.)
Ciel!... Je vous en supplie,
Arrêtez! il y va du bonheur de ma vie.

mad. MONDOR.

Votre pere ne peut que choisir sagement.

MONDOR.

Madame...

mad. MONDOR.

Suivez donc son choix aveuglément.

MONDOR.

Le vôtre...

mad. MONDOR.

Obéissez, Lucile, à votre pere.

MONDOR, à madame Moudor.

C'en est trop...

mad. MONDOR.

Non.

MONDOR, à Lucile.

Suivez le choix de votre mere.

mad. MONDOR, à part.

Bon!

LUCILE.

Suspendez au moins!...

MONDOR.

Je le veux.

mad. MONDOR, à part.

Je le tiens.

(ici Melcourt paroît.)

LUCILE, avec joie.

Melcourt!

mad. MONDOR, à Lucile.

Qu'avez-vous?

LUCILE.

(à part.)

Rien... Je respire!

SCENE III.

Mad. MONDOR, LUCILE, MELCOURT, MONDOR.

MELCOURT.

Je viens

Assez mal-à-propos?

MONDOR.

Point du tout.

LUCILE.

Au contrai

(à son pere.)

Vous estimez monsieur; permettez qu'il m'écla

mad. MONDOR.

Volontiers. Nous verrons qui de nous trois a t

MELCOURT.

Je suis persuadé que vous êtes d'accord.

MONDOR.

Il s'agit d'un mari : ma fille vous demande
Lequel de deux rivaux elle doit...

MELCOURT.

J'appréhend
De voir mal.

MONDOR.

Oh! que non.

MELCOURT.

Mademoiselle sent
Que le conseil pour moi doit être embarrassan

LUCILE.

Il en coûte, monsieur, à ma délicatesse
Pour vous le demander; mais je tremble : on me
Mon cœur n'ose choisir, et me dit en secret
Qu'à mon sort vous daignez prendre quelque i

MELCOURT.

Parlez.

mad. MONDOR, la prévenant.

Pour son bonheur j'ai choisi la tendre

MONDOR.

Moi, la gaîté.

MELCOURT, à tous deux.

Ce choix prouve votre sagesse.

(à madame Mondor.)
L'amour est le premier des biens : chez les maris
Sa rareté lui donne encore un nouveau prix.
(à Mondor.)
La gaîté de l'hymen écarte les orages,
Et des jours ténébreux éclaircit les nuages.
(à tous deux.)
Entre ces qualités heureux qui peut choisir,
Mais plus heureux encor qui peut les réunir!

MONDOR.

Oh! c'est trop exiger!

mad. MONDOR.

Qui veut tout entreprendre...

MELCOURT.

Voilà nos trois avis, il est juste d'entendre
(montrant Lucile.)
Le plus intéressé.

LUCILE.

Monsieur, mon choix est fait.

MONDOR.

Oui?

mad. MONDOR.

Voyons ce beau choix.

LUCILE.

J'aime un homme discret
Qui souffre sans se plaindre, et dont l'ame sensible
Seule pourroit me rendre heureuse.

mad. MONDOR.

Est-il possible?
C'est le mien!

LUCILE.

J'aime un homme aimable en sa gaîté,
Plein d'esprit, de franchise et de vivacité.

MONDOR.

C'est le mien à mon tour !

mad. MONDOR.

Quoi ! deux amants ensemble ?

MONDOR.

Pourquoi pas?

LUCILE.

J'aime enfin un homme qui rassemble
Et ce que l'on admire et ce que l'on chérit,
La fleur du sentiment et celle de l'esprit.

MELCOURT.

C'est le mien.

MONDOR.

Pour le coup, c'est trop, mademoiselle,
Et...

mad. MONDOR, avec impatience.

Finissons : celui que j'ai choisi pour elle
(à Melcourt.)
C'est vous...

MONDOR, à Melcourt.

C'est vous.

LUCILE, à part.

Ciel !...

MONDOR, et mad. MONDOR, l'un à l'autre avec surprise.

Quoi !...

MELCOURT, à Lucile.

Décidez de mon sort.

LUCILE.

Vous nous aviez bien dit que nous étions d'accord.

MONDOR.

(à sa femme.) (à Melcourt.)
Mais je n'en reviens pas ! Vous voilà notre gendre !

MELCOURT.

J'en doute encor.

mad. MONDOR.

Pourquoi? je veux...

MELCOURT.

Daignez m'entendre.

LUCILE, à part, à Melcourt.

Vous allez?...

MELCOURT, à part.

Me nommer.

LUCILE.

Adieu notre bonheur!

MELCOURT, à part.

Il n'en est point, Lucile, aux dépens de l'honneur.
(à Mondor.)
Avant de m'accorder la main de votre fille,
Vous avez dû, monsieur, connoître ma famille.

MONDOR.

Oui; je donne ma fille au parent de Courval
Mon parent.

MELCOURT.

Et de plus au neveu de Dorval.

M. et mad. MONDOR.

Grands dieux!
(ils restent confondus tandis que les tantes paroissent.)

SCENE IV.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT, Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC, entrant précipitamment.

mad. DE VERTSEC.

Dépêchons-nous!

mad. DE BOISVIEUX.

Oh! le beau mariage!

MONDOR.

Il n'est pas encor fait, mes sœurs.

mad. DE VERTSEC.

C'est bien dommage!

Car vous voyez,

TOUTES DEUX ENSEMBLE, très haut.

Dorval.

MELCOURT.

Je l'ai dit.

MONDOR.

Je le sais.

mad. DE VERTSEC, avec dépit.

Eh bien! ma sœur, voilà le fruit de vos délais:
Je vous l'avois bien dit, on perd tout pour attendre.

mad. DE BOISVIEUX.

Le coup est assommant.

mad. DE VERTSEC.

C'est un tour à se pendre
Pour peu qu'on ait de cœur.

MELCOURT.

Mesdames, je vous doi
Mille remercîments de vos bontés pour moi.

Qui ne connoîtroit pas votre heureux caractere,
Pourroit vous soupçonner le desir de mal faire;
Mais moi, que vous avez admis dans vos secrets,
Moi, votre ami commun, je ne croirai jamais
Que vous ayez formé le projet de me nuire
Par un complot honteux. Vous avez cru bien dire;
Et si vous n'avez fait une bonne action,
Je vous rends grace au moins de votre intention.

mad. DE BOISVIEUX.

Répondez-lui, ma sœur.

mad. DE VERTSEC.

Répondez-lui vous-même.

MELCOURT.

L'épreuve des amis c'est le malheur extrême,
Et vous voyez le mien; aussi j'ose espérer...

mad. DE BOISVIEUX, revenant de sa confusion.

Oui; j'ai fait une faute et vais la réparer.

mad. DE VERTSEC.

Parlons pour lui, ma sœur; sa disgrace me touche.

mad. DE BOISVIEUX.

Écoutez un aveu qui va de notre bouche
Sortir pour la premiere et la derniere fois:
J'ai tort!

mad. DE VERTSEC.

J'ai tort!

MELCOURT.

Tort!

mad. MONDOR.

Tort.

MONDOR.

Tort! A peine je crois
Ce que j'entends.

mad. DE BOISVIEUX, montrant Melcourt.

Allons, mon frere, il est aimable.

mad. DE VERTSEC, de même.

Si son oncle a des torts, il n'en est pas coupable.

MONDOR.

Mais il est son neveu ; cela suffit.

(Cléon et Clitandre paroissent.)

mad. MONDOR.

D'ailleurs

Ses rivaux ont des droits.

SCENE V.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT, Mesdames DE BOISVIEUX ET DE VERTSEC, CLÉON, CLITANDRE.

mad. MONDOR, à Cléon et Clitandre.

Venez, venez, messieurs :

L'instant est décisif, et vous allez apprendre

Le choix de l'un des deux.

CLÉON, à part.

S'il tomboit sur Clitandre !...

CLITANDRE, à part.

S'il tomboit sur Cléon !...

CLÉON.

Le tour seroit affreux!

CLITANDRE.

Le trait seroit piquant!

CLÉON, à madame Mondor.

Madame, outre nous deux,

(montrant Melcourt.)

J'avois cru que monsieur...

MELCOURT.

Un mot vient de m'exclure :
Je ne me permettrai ni plainte, ni murmure ;
Mais, quel que soit ici celui que pour époux
Lucile va choisir, messieurs, souvenez-vous
Qu'on ne fait le bonheur de l'épouse qu'on aime
Qu'autant qu'on a celui d'en être aimé soi-même,
Et qu'un époux enfin qui répugne à son cœur,
Ne jouit de ses droits que comme usurpateur.

LUCILE, à part.

Hélas ! il a raison.

CLÉON, à Clitandre, en lui montrant Lucile.

Vous venez de l'entendre...

CLITANDRE, à Cléon.

Comme vous.

MONDOR, à Lucile, avec humeur.

Prononcez enfin !

LUCILE, à part.

Quel parti prendre !...

(haut.)

Cléon, vous méritez et l'estime et l'amour.

MONDOR, avec joie.

Ah !

LUCILE.

Je vous aimerois si je n'aimois...

(ici Clitandre prête l'oreille, espérant s'entendre nommer.)

CLÉON.

Melcourt.

(voyant Lucile qui va vers Clitandre.)

Me serois-je trompé ?

CLITANDRE, voyant Lucile venir à lui.

(à part.)

Bon !

mad. MONDOR.

Écoutons.

LUCILE.

Clitandre,

Un homme tel que vous a le droit de prétendre,
Pour prix de sa tendresse, au plus tendre retour;
Et vous l'obtiendriez, si je n'aimois...

CLITANDRE.

Melcourt.

mad. MONDOR, vivement.

Laissez-la donc parler, messieurs!

CLÉON.

La préférence
Est donnée à Melcourt.

MONDOR.

Qui l'a dit?

CLÉON, montrant Lucile.

Son silence.

MONDOR, à Lucile.

Vous osez préférer!...

LUCILE.

Mon pere, je me tais.

CLÉON.

Vous voyez. Consentez...

MONDOR.

Non; d'ailleurs ce procès...

CLITANDRE.

Est en arrangement.

MONDOR.

Tous deux d'intelligence
Vous l'avez condamné.

CLÉON.

Mais sur notre sentence
Nous pouvons revenir.

MONDOR.

Non; je veux conserver
Et ma fille et mon bien.

SCENE VI.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT, Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC, CLÉON, CLITANDRE, NÉRINE.

NÉRINE.

Frontin vient d'arriver.

MONDOR.

Qu'a-t-il dit?

NÉRINE.

Rien. Son air taciturne et farouche
M'a fait trembler.

MONDOR.

O ciel!

NÉRINE.

Je n'ai pu de sa bouche
Tirer une parole. Enfin jusques ici
Il a suivi de loin mes pas; et le voici.

SCENE VII.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT, Mesdames DE BOISVIEUX ET DE VERTSEC, CLÉON, CLITANDRE, NÉRINE, FRONTIN, l'air consterné.

NÉRINE, à part, à Melcourt.

Votre oncle aura gagné.

MONDOR, à sa femme.

Je crains.

LUCILE et MELCOURT, à part.

J'espere.

MONDOR, à Frontin qui hésite.

Avance.

FRONTIN, regardant Melcourt.

(à part.) (à Mondor.)

Il est perdu !... Monsieur...

MONDOR, tristement.

Si j'en crois l'apparence....

FRONTIN.

Je ne saurois parler.

MONDOR.

Tu dois pourtant savoir...

FRONTIN.

Je sais tout.

MONDOR.

Dis-nous donc...

FRONTIN, lui présentant une lettre.

Monsieur, vous allez voir.

(Mondor prend la lettre en tremblant.)

MELCOURT, vivement à Mondor.

Tout de votre procès vous annonce la perte :
Déchirez cette lettre ; et sans l'avoir ouverte
Acceptez le traité.

MONDOR.

Non.

FRONTIN.

Monsieur, lisez-la.

MONDOR.

Il a raison.

MELCOURT.

Comment !

MONDOR.

« Monsieur... et cætera...

mad. MONDOR.

Si vous lisiez plus haut ?

MONDOR.

Dieux ! quel préliminaire !

(il lit.)

« Je vous ai toujours dit, monsieur, que votre affaire
« Étoit douteuse ; aussi vous savez que jamais
« Je n'en ai devant vous garanti le succès... »
Je ne puis achever...

(il lit bas.)

mad. MONDOR.

Il pâlit !

NÉRINE, bas à Lucile avec joie.

Sa main tremble.

MONDOR, laissant tomber la lettre.

J'ai perdu !

FRONTIN, étonné, la ramasse.

Se peut-il !

NÉRINE, à part.

Bon!

MELCOURT, vivement.

Confondons ensemble
Tous ces droits malheureux, sujets de nos débats,
Que Dorval m'autorise à vous céder.

MONDOR.

Non pas:
Qu'il triomphe aujourd'hui; dès demain j'en appelle,
Jusqu'à l'extinction de chaleur naturelle
Je plaiderai.

MELCOURT.

Monsieur, acceptez; je suis prêt
A vous céder...

FRONTIN, à Mondor, en lui remettant la lettre.

Monsieur, achevez, s'il vous plaît.

mad. MONDOR, à Mondor.

Voyons.

MONDOR, continuant de lire tristement.

« La question paroissoit ambigue;
« Mais vos juges, après l'avoir bien débattue,
« Ont prononcé: Dépens, dommages, intérêt,
« Vous avez tout... gagné! »

TOUT LE MONDE, excepté Frontin.

Ciel!

FRONTIN, tristement à Melcourt.

Voilà votre arrêt.

MONDOR.

Peste soit de l'exorde!

LUCILE, à part.

Ah! grand dieu!

LES TANTES, regardant Melcourt.

C'est dommage.

MELCOURT, à Mondor, avec fermeté.

Vous avez à l'instant refusé le partage
Des droits que l'amitié prétendoit vous céder;
J'osai le proposer, j'ose le demander.

MONDOR.

Quoi?...

MELCOURT.

Tour-à-tour vainqueur et vaincu l'un et l'autre,
Vous reprenez ma place, et je reprends la vôtre
Pour me venger de vous.

MONDOR.

Je n'ai pas mérité...

MELCOURT.

Vous avez dédaigné ma générosité;
Je réclame la vôtre, et voilà ma vengeance.

MONDOR, embarrassé.

(à part.)

Vous me faites honneur. Diable d'homme!...

LUCILE, remarquant l'embarras de Mondor.

Il balance;
Je tremble!

mad. MONDOR, à Mondor.

Mon ami!...

MONDOR.

Bast!...

LES DEUX TANTES.

Mon frere!...

MONDOR.

Oui, mes sœurs.

FRONTIN et NÉRINE.

Monsieur!...

MONDOR.

Fort bien!

CLÉON et CLITANDRE.

Daignez...

MONDOR.

Quoi! vous aussi, messieurs?

CLÉON.

Il est vrai que l'amour nous mit en concurrence;
Mais l'amour doit céder à la reconnoissance.

MONDOR.

Je ne vous entends pas.

CLITANDRE.

Nous étions ennemis;
Nous lui devons tous deux le bonheur d'être amis.

MONDOR.

Ah! ah!

mad. DE BOISVIEUX.

J'avois voulu lui nuire; mais je l'aime:
Sa morale me met d'accord avec moi-même.

MONDOR.

Miracle!

mad. DE VERTSEC.

Ses discours m'ont fait ouvrir les yeux,
Et je vais devenir raisonnable.

MONDOR.

Grands dieux!

mad. MONDOR.

Graces à lui deux fois vous m'avez embrassée.

FRONTIN.

Il est né dans mes bras.

MONDOR.

Bon!

NÉRINE, montrant son anneau.

Il m'a fiancée.

MONDOR.

Vraiment ?

LUCILE.

Le premier jour me l'avoit fait aimer;
Le second pour jamais me le fait estimer.

MONDOR, à Melcourt.

Mais c'est affaire à vous ! et, sans la circonstance
Du procès ruineux qui...

mad. DE BOISVIEUX.

Pour cette alliance
J'assurerai mon bien.

mad. DE VERTSEC.

Moi, le mien.

mad. MONDOR, mettant la main de Lucile dans celle de Melcourt.

Moi, le mien.

MONDOR, montrant Lucile.

Non pas; de ce bien-ci la moitié m'appartient.

CLÉON et CLITANDRE.

Quoi! monsieur, vous auriez seul la rigueur extrême?..

MONDOR.

Oui, messieurs; je prétends le lui donner moi-même;
Et je paierai moitié du procès.

MELCOURT.

C'en est trop !
Et je...

MONDOR.

Je paierai tout si vous dites un mot.
Puis-je payer trop cher le bonheur de ma fille,

La paix et l'union de toute ma famille,
Et le plaisir si doux d'embrasser aujourd'hui,
Après plus de quinze ans, Dorval, mon vieil ami,
De passer avec lui le reste de ma vie ?
Pour établir chez moi cette heureuse harmonie
Vous n'avez employé ni l'éclat emprunté
Du bel esprit, ni l'art de la fatuité :
Au fond de votre cœur le sentiment s'épure ;
Son langage est toujours celui de la nature ;
Votre esprit naturel orne la vérité,
Mais sans la déguiser, voile sa nudité ;
Sans jamais s'abaisser noblement il se plie
Pour se mettre au niveau de ceux qu'il concilie.
Moins vous voulez régner, plus vous faites la loi ;
Chacun auprès de vous devient content de soi ;
Enfin l'extérieur est toujours agréable,
Le cœur bon, l'esprit juste : et voilà l'homme aimable.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

LES FEMMES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la premiere fois, sur le théâtre François, le 19 avril 1793.

PRÉFACE.

UNE jeune femme très aimable, mais qui se trompe quelquefois, me disoit un soir en sortant de ma comédie : Il faut que vous connoissiez bien les femmes ! — Au contraire, madame. — Comment, au contraire ? — Oui; si je les connoissois, aurois-je essayé de les peindre ? — Vous les jugez donc indéfinissables ? — En général. — Et vous les aimez ! — En particulier. — Savez-vous bien que vous n'êtes pas trop conséquent ? vouloir peindre ce qu'on ne peut définir ! — Madame, un peintre, amoureux d'une coquette, veut peindre jusqu'à ses caprices ; son imagination court sans cesse après les traits fugitifs de celle qu'il adore ; heureux d'en saisir deux ou trois entre mille, il les rapproche dans son ébauche : chacun d'eux lui rappelle un plaisir ou un tourment plus piquant que le plaisir même ; le pinceau rapide brûle et anime la toile ; le portrait est fini ; la maîtresse est-elle ressemblante ? non; mais il s'est occupé d'elle.

Une femme éprouveroit sans doute moins

de difficultés à peindre les hommes, parce que leur physionomie offre un ensemble plus uniforme. La nature, qui vous destinoit à plaire, a multiplié parmi vous les ressources de cet art, et en a varié les secrets à l'infini : de-là vient que toujours les femmes nous captivent, et que rarement une femme nous asservit. — Mais, pour saisir les traits difficiles de vos modeles, que n'avez-vous consulté Boileau ? — Quant au style, je m'en ferai toujours gloire ; mais quant au fond, que l'amour m'en préserve !

Boileau peignoit les femmes comme un homme peu intéressé à les observer ; il ne craignoit point d'être captivé par elles ; il desiroit encore moins de les captiver : tous les ressorts secrets de leur coquetterie, toutes les nuances de leur sensibilité, tous les faux-fuyants pour leur échapper, tous les moyens délicats de leur plaire, n'avoient jamais fix son attention. Il parloit du pays et des mœu de l'empire amoureux d'après des mémoir sans cesse variés, souvent infideles ; et t çoit, sans s'émouvoir, la carte du pél nage de Cythere comme l'abbé Prévost c piloit, au coin de son feu, l'Histoire gén

des Voyages. Aussi Boileau n'a-t-il fait que la satire des femmes. Pour peindre le mal, il suffit de l'avoir ouï dire; pour peindre le bien, il faut l'avoir vu.

Au reste, ce que vous venez d'entendre de ma Comédie *des Femmes* n'en est plus qu'un fragment. Je l'avois composée en cinq actes; mais les détails infinis de vos défauts, de vos vertus, de vos ridicules, et de vos graces, s'offroient à mon imagination sous des formes si riantes et si multipliées, qu'ils entravoient la marche de l'action; car alors il y en avoit une. Il fut décidé que l'ouvrage seroit réduit en trois actes, et ne présenteroit plus que des tableaux. Mon pauvre enfant fut donc mutilé. Pendant l'opération je ne pus retenir mes larmes paternelles; et malgré les applaudissements du parterre, et même ceux des femmes, je sens que mon cœur saigne encore.

Je regrette, je l'avoue, quelques scenes hardies peut-être, mais qui par leur hardiesse même me plaisoient plus que les autres. Je regrette, par exemple, un trait un peu dur, mais vrai, parce qu'il est puisé dans la nature; le voici: Justine annonce le châtiment

public d'un criminel d'état. La curiosité s'empare de toutes les femmes au point de remettre à Justine une bourse pour louer des places afin de le voir passer. En ce moment une pauvre mere se présente à la fenêtre avec ses deux petits enfants. Soudain la compassion succede à la curiosité ; les femmes lui donnent avec empressement l'argent destiné à voir le criminel ; et Germeuil s'écrie avec transport :

.... Ah! je vous reconnois!
L'or doit entre vos mains se changer en bienfaits.

EUGÉNIE, regardant à la fenêtre.

Oh ! comme ils sont contents !

LA PAUVRE MERE.

Le ciel vous récompense !

GERMEUIL.

Voyez couler les pleurs de la reconnoissance.
Pouvez-vous desirer un spectacle plus doux ?

TOUTES, attendries.

Non.

GERMEUIL.

C'est vraiment le seul qui soit digne de vous.

CONSTANCE.

Nous n'irons pas voir l'autre.

mad. D'ORVILLE, à la fenêtre.

Adieu, la bonne mere :
Venez nous voir souvent.

EUGÉNIE.

Oui, tous les jours.

URSULE, à Germeuil.

J'espere
Que sur un simple trait de curiosité
Vous ne nous taxez pas, monsieur, de cruauté.

GERMEUIL.

Celui qui n'auroit pas l'honneur de vous connoître
A vous en soupçonner seroit fondé peut-être;
Mais je sais que chez vous la sensibilité
Souvent passe de l'une à l'autre extrémité:
Le besoin de sentir en secret vous excite;
La curiosité l'aiguillonne et l'irrite;
Et votre cœur saisit avec avidité
Tout ce qui peut s'offrir à son activité.
La terreur, la pitié, les desirs, les alarmes,
Ouvrent également la source de vos larmes;
Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir.
Vous aimez mieux souffrir que de ne rien sentir...

Ces vers, que l'on a conservés dans la bouche de Germeuil, sont devenus presque insignifiants, parce qu'ils ne sont plus en situation.

Ce n'est pas non plus sans peine que j'ai renoncé à la scene du directeur, dont voici quelques traits. Les femmes déjeûnent; tout-à-coup le directeur paroît, et s'écrie:

.... Ciel! un jour d'abstinence
Prendre du chocolat sans ma permission!

mad. D'ORVILLE.

Ne vous fâchez pas!

LE DIRECTEUR.

Non; point d'absolution.

Du salut croyez-vous ainsi suivre la route?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mais ma tête...

URSULE.

Mes nerfs...

CONSTANCE.

Ma poitrine...

mad. D'ORVILLE.

Ma goutte...

GERMEUIL.

Ma fievre...

EUGÉNIE.

Mes langueurs...

JUSTINE.

Mes palpitations...

LE DIRECTEUR.

(il se met à table.)

Que ne le disiez-vous! Aï! mes crispations!...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Quand vous aurez mangé.

LE DIRECTEUR.

Le puis-je en conscience?

Il faut dans mon état mourir par bienséance.

TOUT LE MONDE.

Hélas!

LE DIRECTEUR, regardant manger.

Je vais tout droit à la consomption.

JUSTINE.

Comment! avec ce teint de jubilation!

LE DIRECTEUR.

Mon enfant, ne jugeons de rien sur l'apparence :
Notre santé n'est pas si bonne que l'on pense ;
Aux travaux du salut notre assiduité
Irrite de nos nerfs la sensibilité ;
Dès que dans notre sein le feu divin s'allume,
La victime en secret s'immole et se consume :
La ferveur quelque temps nous soutient ; mais enfin
Le sacrificateur avec le feu s'éteint.

mad. DE SAINT-CLAIR, le servant.

Rallumez-les un peu.

LE DIRECTEUR.

Croyez-vous que je puisse?

JUSTINE.

Pour faire plus long-temps durer le sacrifice.

URSULE.

Et puis, vous le savez, le jeûne ne se rompt
Qu'en prenant du solide.

LE DIRECTEUR.

Allons, passons-nous donc
(on met dans sa tasse du pain, qu'il mange par distraction.
Le liquide... D'ailleurs ce qui souille la bouche,
C'est le mal qu'elle dit, non les mets qu'elle touche.
Femme qui tous les ans jeûne quarante jours,
Fait bien ; mais celle aussi qui dans tous ses discours
S'abstiendroit tout ce temps de médisance même,
Pourroit bien se vanter de faire son carême.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il seroit un peu long.

LE DIRECTEUR, s'appercevant qu'il mange.

Je crois qu'on m'a triché.
Ciel !

URSULE.

Chacune de nous prend sa part du péché.

LE DIRECTEUR, sévèrement.

Vous en avez assez des vôtres. Par exemple,
(il regarde de près le fichu d'Ursule.)
Quel luxe! Approchez-vous; encor. Plus je contemple
Sur votre corps mortel ce tissu précieux,
Plus il me scandalise et me blesse les yeux:
Prodiguez en aumône, et non pas en parures.

URSULE.

J'ai tort. Mais avez-vous goûté mes confitures?

LE DIRECTEUR.
(plus doucement.)

Excellentes!... Combien vous coûte ce point-là?

URSULE.

Dix louis.

LE DIRECTEUR.

C'est trop cher.

MAD. DE SAINT-CLAIR.

Observez que voilà
Dix louis partagés de diverses manieres,
Qui peut-être ont nourri vingt pauvres ouvriers

LE DIRECTEUR.

(séverement.)
Le luxe est un péché, c'est un point convenu
(s'adoucissant.)
Mais il peut être absous, s'il est bien entend
Celui-ci, par exemple, aide de pauvres filles
A s'établir : voilà des meres de familles;
Et l'art, reconnoissant, du fruit de son lab
Embellit l'innocence et pare la pudeur.

mad. D'ORVILLE.

Eh bien! nous y voilà ! Moi seule ici je gronde
Quand on a tort ; et vous...

LE DIRECTEUR.

Vous grondez tout le monde :
Je vous l'ai dit souvent, cela n'est pas chrétien.

mad. D'ORVILLE.

Si je gronde le mal, c'est par amour du bien :
Je redresse les torts, j'encourage, j'excite,
Je fais marcher plus droit, je fais marcher plus vîte.
Si je n'eusse grondé vingt fois, vous n'auriez pas
Peut-être avant huit jours reçu vos six rabats.

LE DIRECTEUR.

Quoi ! ces rabats qu'hier ?...

mad. D'ORVILLE, d'un air triomphant.

Ai-je tort, je vous prie ?

LE DIRECTEUR.

Je vous rends graces !... mais cette galanterie
Ne peut pas empêcher que le mal ne soit mal.
La colere est, madame, un péché capital
Dont scrupuleusement vous devez vous défendre.
(doucement.)
Reprenez, j'y consens, tout ce qu'on doit reprendre;
Échauffez-vous...

mad. D'ORVILLE, vivement.

Oui...

LE DIRECTEUR.

Mais ne vous emportez point.

mad. D'ORVILLE.

Soit.

LE DIRECTEUR.

Au lieu de gronder, prêchez.

mad. D'ORVILLE.

J'en aurai soin.

LE DIRECTEUR.

Répétez vos sermons.

mad. D'ORVILLE.

Comme à mon ordinaire.

LE DIRECTEUR.

Si l'on n'écoute pas, criez, mais sans colere.

mad. D'ORVILLE.

A ces conditions je ne gronderai plus.

JUSTINE, le servant.

Je le crois.

LE DIRECTEUR, à Justine.

Pourquoi, vous, avez-vous les bras nus?

JUSTINE.

Pour être plus agile et pouvoir avec grace
Vous servir.

LE DIRECTEUR, touchant son bras.

Comme elle a la peau douce!... Allons, passe.

mad. DE SAINT-CLAIR, riant.

Ah!... ce cher directeur! vous rougissez, je croi?

LE DIRECTEUR, sévèrement.

Je n'en pourrois pas dire autant de vous.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi?

LE DIRECTEUR.

Et ce fard criminel?... mondaine que vous êtes!...

mad. DE SAINT-CLAIR, à Justine.

Va du cher directeur me chercher les manchettes.

LE DIRECTEUR.

Vous offensez le ciel...

mad. DE SAINT-CLAIR.
La batiste est fine.
LE DIRECTEUR.
Hein?
(séverement.)
Le rouge...
mad. DE SAINT-CLAIR.
Et j'ai voulu les ourler de ma main.
LE DIRECTEUR.
Mais vous en mettez peu?
mad. DE SAINT-CLAIR.
Presque pas.
LE DIRECTEUR.
A votre âge,
Dans votre rang, il faut de loin suivre l'usage:
Le rouge nuancé souvent sur la pâleur
Imite innocemment le fard de la pudeur;
Sans nous scandaliser alors il nous enchante;
Il rend de la vertu la beauté plus touchante;
Et, fixant de nos yeux la contemplation,
Nous présente un objet d'édification.
GERMEUIL.
Que monsieur connoît bien les cas de conscience!
LE DIRECTEUR.
C'est le fruit du travail et de l'expérience:
Pour les foibles humains je transige avec Dieu...

Je ne puis m'empêcher encore de regretter la scene où madame de Saint-Clair régloit les affaires de Lisidor et le mariage d'Eugénie en copiant une chanson; et celle où elle

obtenoit du ministre la grace de Lisidor en jouant une partie de volant : ces deux traits me paroissent caractériser les femmes. Elles possedent le talent exclusif de traiter légerement les affaires les plus graves, et de parvenir aux plus grands effets par les plus petites causes.

Les deux scenes des caquets m'ont aussi coûté quelques soupirs : elles étoient moins neuves à la vérité ; mais elles appartenoient si essentiellement à mon sujet, qu'en les supprimant il m'a semblé que je le dénaturois.

LES FEMMES,

COMÉDIE.

PERSONNAGES:

Mad. DE SAINT-CLAIR, veuve.
EUGÉNIE, fille de madame de Saint-Clair.
CONSTANCE, jeune veuve, mere et nourrice, niece de madame de Saint-Clair.
Mad. D'ORVILLE, mere de madame de Saint-Clair.
URSULE, jeune dévote, cousine de madame de Saint-Clair.
Mad. DE COURTMONDE, amie de la famille.
JUSTINE, suivante.
LISIDOR, oncle de Germeuil.
GERMEUIL, officier, âgé de dix-huit ans.
DUBOIS, valet de Lisidor.

La scene se passe dans un château voisin de Paris, appartenant à madame de Saint-Clair, qui s'y trouve rassemblée avec sa famille.

LES FEMMES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, JUSTINE.

JUSTINE, assise et cousant, à Eugénie qui entre d'un air rêveur.

A-T-ON déja soupé?

EUGÉNIE.

Pas encore, j'imagine.

JUSTINE.

Et vous sortez de table?

EUGÉNIE.

Ah! ma pauvre Justine!...

JUSTINE.

Quoi! toujours des soupirs!

EUGÉNIE.

Germeuil n'a pas mangé.

JUSTINE.

Ni vous non plus?

EUGÉNIE.

Hélas! combien il est changé!

Sa pâleur...

JUSTINE.

Sa pâleur est toute naturelle:
Il est convalescent.

EUGÉNIE.

Tu crois ?

JUSTINE.

Mademoiselle,
Je vous crois, entre nous, plus malade que lui.

EUGÉNIE.

Il est vrai que ce soir...

JUSTINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui:
J'ai suivi les progrès de votre maladie.

EUGÉNIE.

De ma maladie ?

JUSTINE.

Oui; c'est une épidémie
Dont la malignité gagne dans la maison.

EUGÉNIE.

Ciel !

JUSTINE.

Je vous dis que c'est une contagion.
Par un coup du hasard sept femmes rassemblées,
Vivoient presque d'accord dans le monde isolées;
Et dans notre château nous ignorions, hélas !
S'il habitoit encor des hommes ici-bas.
Madame votre mere en avoit, par prudence,
Chassé le jardinier, de peur de médisance.
Cela n'empêchoit pas que, tout le long du jour,
Le couvent ne parlât de tendresse et d'amour;
Qu'on n'y traitât les loix de la galanterie
Et l'art insidieux de la coquetterie.

Mais combien ce qu'on fait vaut mieux que ce qu'on dit!
Tous nos amours alors se passoient en récit...
Enfin Germeuil paroît, et l'action commence.
Homme, il étoit proscrit : cependant sa souffrance,
Sa jeunesse, ses yeux abattus de langueur,
Tout de l'arrêt fatal adoucit la rigueur.
Un officier mourant, au printemps de son âge,
Par la fievre surpris au milieu d'un voyage,
Qui d'une voix touchante, aux pieds de la beauté,
Vient réclamer les droits de l'hospitalité,
Rarement à ses vœux la trouve inexorable.

EUGÉNIE.

Eh! qui n'eût eu pitié de son sort déplorable!

JUSTINE, à part.

L'amour qui prend souvent le nom de l'amitié,
Emprunte quelquefois celui de la pitié.
(haut.)
L'humanité séduit le cœur de l'innocence;
Et la compassion va plus loin qu'on ne pense.

EUGÉNIE.

Mais où peut-elle aller?

JUSTINE.

Je ne sais; mais enfin
Tout le monde en ces lieux semble avoir du chagrin.
Notre jeune malade est en convalescence;
On n'en est pas plus gai, sur-tout en son absence.
Madame de Saint-Clair a perdu l'agrément
De son esprit aimable et de son enjoûment.
Votre bonne maman, si causeuse et si folle,
Néglige en soupirant le don de la parole.
Madame de Courtmonde, au ton mâle et guerrier,
Professeur en amour, redevient écolier.

Notre dévote Ursule, inquiete et pensive,
Imite en gémissant la colombe plaintive.
Mere d'un jeune fils, veuve d'un vieil époux,
Constance est insensible à des plaisirs si doux;
Elle embrasse en pleurant son enfant qu'elle allaite.
On diroit, à la voir sombre, morne et distraite,
Ou que ce cher enfant est prêt à la quitter,
Ou que son vieux mari vient de ressusciter.
Les fleurs sur votre teint meurent à peine écloses :
J'y vois encor des lis; mais j'y cherche des roses.
Enfin, moi qui vous plains, je me fais peine à voir,
Et n'ose qu'en tremblant consulter mon miroir...
Mais madame paroît.

SCENE II.

Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, JUSTINE.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc, Eugénie,
Sans raison brusquement quitter la compagnie?

EUGÉNIE.

Pardon, maman; j'avois l'esprit préoccupé.

mad. DE SAINT-CLAIR.

De quoi donc?

JUSTINE.

De quelqu'un qui n'avoit pas soupé.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Justine, laissez-nous.

SCENE III.

Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, la tristesse
De moment en moment flétrit votre jeunesse;
Vous ne vous prêtez plus à nos amusements;
Vous ne souriez plus à mes embrassements;
Vous laissez en naissant mourir votre génie.
Tous ces talents qui font le charme de la vie,
Et que vous cultiviez avec tant de douceur,
Vous les abandonnez. Parlez; à votre cœur,
Près de moi, mon enfant, manque-t-il quelque chose?

EUGÉNIE.

Vous soupirez vous-même...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et vous en êtes cause.

EUGÉNIE.

Moi!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous, ma fille.

EUGÉNIE.

Hélas!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Peignez-moi sans détour
Ce que vous éprouvez.

EUGÉNIE.

Je sens de jour en jour
Une mélancolie, une langueur secrete
Dont l'attrait inconnu me charme et m'inquiete.

Tantôt là, dans mon sein, c'est un abattement
Qui m'accable; tantôt c'est un enchantement:
Mes yeux sont éblouis de toute la nature;
L'air me semble plus doux, la lumiere plus pure.
Je ne sais quel génie entraîne alors mes pas:
Je poursuis un objet que je ne connois pas.
Lasse enfin de chercher une vaine chimere,
Je me dis : « Retournons dans les bras de ma mere ».
Je reviens en rêvant; mes regards inquiets
Vous rencontrent... Ce n'est pas vous que je cherchois.
Eh! mais qui donc?... le jour je comprime mes larmes:
Mais la nuit vient; alors que j'éprouve de charmes
A les répandre! Non, jamais on n'a goûté,
Avec tant d'amertume, autant de volupté.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, votre état... je conçois... j'ai moi-même
Éprouvé comme vous...

EUGÉNIE.

Quoi! vous pleurez!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Je t'aime,
Et je ne saurois voir arriver sans effroi
L'instant où ton bonheur ne dépend plus de toi.
Que mon exemple au moins te préserve et t'éclaire!
Viens, mon enfant, et lis dans le cœur de ta mere.
Lorsque j'avois ton âge et ta simplicité,
Comme toi j'aspirois à la félicité.
Dans le bonheur d'autrui je croyois voir le nôtre:
Mon cœur me demandoit à dépendre d'un autre...
Hélas! j'eus le malheur de rencontrer celui
Qu'involontairement tu cherches aujourd'hui.
J'admirois son maintien et son air de décence;
Dans ses yeux la douceur, sur son front l'innocence...

EUGÉNIE.

Comme Germeuil?

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, vivement.

O ciel! l'oncle fit mon malheur:
Le neveu feroit-il le sien!

EUGÉNIE, observant le trouble de sa mere.

Que sa douleur
(haut.)
Me touche! poursuivez.

mad. DE SAINT-CLAIR.

J'en fus abandonnée...

EUGÉNIE.

L'ingrat!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et je passai ma vie infortunée
Dans les regrets, l'ennui, le silence et les pleurs,
Jusqu'au temps où l'hymen vint calmer mes douleurs.
Je devins mere alors, et ma chere Eugénie
Me fit trouver encor des plaisirs dans la vie.

EUGÉNIE.

Ma mere!

mad. DE SAINT-CLAIR, la serrant dans ses bras.

Oui, mon enfant, oui, l'amour maternel
Est de tous nos amours le seul qui soit réel:
Je le sens.

EUGÉNIE.

Quoi! maman, ce sentiment si tendre
Qu'on goûte à se parler, à se voir, à s'entendre;
Ces soupirs?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Sont les fleurs dont le piege est couvert.
Ce qu'on gagne en amour ne vaut pas ce qu'on perd...
Ah! puisses-tu jamais ne connoître les hommes!

EUGÉNIE.

Mais je n'en ai connu que d'aimables.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Nous sommes
Dupes de ce prestige, et l'amabilité
Déguise trop souvent l'insensibilité;
L'artifice...

EUGÉNIE.

Comment! je les entends sans cesse
Attester leur honneur et leur délicatesse.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Nous trahir, ce n'est point blesser la probité.

EUGÉNIE.

Mais une trahison est une lâcheté.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Tromper un homme, c'est une action infâme;
Mais c'est un passe-temps que tromper une femme.

EUGÉNIE.

Quelle horrible injustice!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ils ne se font aimer
Que de celles qu'ils ont le desir d'opprimer.
N'aime pas, si tu peux; ou, si ton cœur soupire,
Résiste, mon enfant, au plaisir de le dire:
Tu te perdrois toi-même, ou du moins ton amant:
Une femme le perd toujours en le nommant.

EUGÉNIE.

Mais s'il se nommoit, lui?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Garde-toi de le croire.
Leur orgueil nous vend cher l'honneur de la victoire.

EUGÉNIE.

Les hommes ont donc moins d'amitié que d'orgueil?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Tous.

EUGÉNIE.

Sans en excepter?...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Un.

EUGÉNIE.

Pas même Germeuil?

mad. DE SAINT-CLAIR.

A quel propos Germeuil?

EUGÉNIE.

Que sais-je; je vous cite
Un exemple. Germeuil...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Eh bien! Germeuil?...

EUGÉNIE, déconcertée.

Mérite,
Par ses mœurs, ses vertus, d'être excepté de ceux...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Celui que l'on excepte est le plus dangereux;
Entendez-vous, ma fille?

EUGÉNIE.

Hélas! comment donc faire?

mad. DE SAINT-CLAIR.

(séverement.) (tendrement.)
Fuir ce que vous cherchez... Et n'aimer que ta mere.

SCENE IV.

Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, Mad. D'ORVILLE, tenant GERMEUIL par une main, URSULE par l'autre; Mad. DE COURTMONDE, CONSTANCE, en habit de veuve; JUSTINE, remettant une lettre à madame de Saint-Clair.

mad. D'ORVILLE, à Germeuil.

Allons, monsieur; allons, faites ce que je veux;
Prenez un peu de thé.

URSULE.

Du sirop vaudroit mieux.

mad. D'ORVILLE.

Pour un mal d'estomac?

URSULE.

Oui, le sirop lui donne...

mad. D'ORVILLE.

Un capitaine est-il un confesseur de nonne,
Pour le sucrer?

URSULE.

Son mal tient au genre nerveux;
Et l'on sait que les nerfs aiment les onctueux.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Peut-être qu'un bouillon...

CONSTANCE.

Du lait.

EUGÉNIE.

Un lok.

mad. D'ORVILLE.

Chimere!
Prenez du thé.

mad. DE COURTMONDE.

Du thé ? remede de grand'mere.

mad. D'ORVILLE.

De grand'mere ?

mad. DE COURTMONDE.

Du vin ; le vin rend la vigueur,
Rétablit l'estomac et raffermit le cœur.

mad. D'ORVILLE, bas à Justine.

Fais toujours du thé.

JUSTINE.

Bon.

(elle va à la cheminée préparer le thé.)

GERMEUIL.

Souffrez, par complaisance,
Que je ne prenne rien.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Liberté.

mad. D'ORVILLE, à part.

Patience!

GERMEUIL.

Je crois que le sommeil peut seul guérir mes maux.

CONSTANCE.

Oui, le plus grand des biens, sans doute, est le repos.

GERMEUIL.

Je vais donc reposer.

mad. D'ORVILLE.

Non pas. Justine, écoute :
Va bassiner son lit.

JUSTINE.

J'y vais.

EUGÉNIE.

Bien chaud.

JUSTINE.

Sans doute.

URSULE.

Avec un peu de sucre.

JUSTINE.

Oui.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Que tout soit fermé.

JUSTINE.

Oh ! hermétiquement.

CONSTANCE.

Le feu bien allumé...

(à part.)

Vois si mon fils dort.

JUSTINE.

Oui.

(elle sort.)

SCENE V.

Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, Mad. D'ORVILLE, GERMEUIL, URSULE, Mad. DE COURTMONDE, CONSTANCE.

mad. DE COURTMONDE.

Capitaine, on vous joue.

GERMEUIL.

Pourquoi donc ?

mad. DE COURTMONDE.

Je crois voir Annibal à Capoue.

GERMEUIL.

Vous vous trompez. On peut éprouver la douceur
Des soins de la beauté, sans dégrader son cœur.

Les secours prodigués par une main chérie,
A l'ame d'un guerrier donnent plus d'énergie.
Au milieu des combats, s'il peut se souvenir
Que son sang a l'honneur de vous appartenir,
Tout cede à sa valeur, tout lui devient possible;
Et, sauvé par vos mains, je me sens invincible.

mad. DE COURTMONDE.

Des madrigaux!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vraiment c'est notre défenseur:
Il s'en acquitte bien.

(ici tout le monde s'assied. On dispute les places qui sont auprès de Germeuil, en ayant l'air de les refuser.)

mad. D'ORVILLE, à madame de Courtmonde.

A la place d'honneur
Mettez-vous.

(elle se place près de Germeuil, et renvoie les trois jeunes au-delà de madame de Saint-Clair, en disant :)

Vous, là-bas.

URSULE, à Constance et Eugénie.

La maman se partage
Assez bien.

(on est assis dans l'ordre suivant : madame de Courtmonde, Germeuil, madame d'Orville, madame de Saint-Clair, Eugénie, Constance, Ursule.)

mad. D'ORVILLE, tricotant.

Mes enfants, reprenons notre ouvrage.

URSULE, brodant.

Mon fichu.

CONSTANCE, faisant des bonnets d'enfant.

Mes bonnets.

EUGÉNIE, attachant des nœuds verts sur une baigneuse.

Mes nœuds.

mad. DE SAINT-CLAIR, décachetant sa lettre.

Vous permettez...

mad. DE COURTMONDE.

Quel ennui!

mad. D'ORVILLE.

Comme nous, brodez ou tricotez.

mad. DE COURTMONDE, riant.

Tricoter!...

mad. D'ORVILLE.

Pourquoi pas! Oh, vous avez beau rire.
Apprenez qu'il vaut mieux tricoter que médire:
On fait des bas de plus, et des péchés de moins.

mad. DE COURTMONDE.

L'un n'empêche pas l'autre.

mad. D'ORVILLE.

Il le compense, au moins.

mad. DE SAINT-CLAIR, avec douceur, interrompant sa lecture.

Ma mere!...

mad. D'ORVILLE.

Je me tais... Si j'ai bonne mémoire
De Bérénice hier j'ai commencé l'histoire.

TOUS, à part.

Ah!

mad. D'ORVILLE.

Je vais l'achever.

CONSTANCE.

Mais...

mad. D'ORVILLE.

J'en sais encor trois.

TOUS, effrayés.

Quoi!...

mad. D'ORVILLE.

Vous n'en perdrez rien. « Bérénice autrefois... »

mad. DE COURTMONDE, à Germeuil.

Capitaine, traitons la tactique.

mad. DE SAINT-CLAIR, vivement, en lisant.

Clarice

A marié son fils.

URSULE, CONSTANCE et EUGÉNIE.

Bon !

mad. D'ORVILLE.

Comme Bérénice.

mad. DE COURTMONDE, à Germeuil.

Or donc...

EUGÉNIE, à Constance.

Quel est ce point?

CONSTANCE.

C'est un point d'Alençon.

URSULE, EUGÉNIE.

Qu'il est fin!

mad. D'ORVILLE, à Germeuil.

Bérénice avoit donc un garçon,

GERMEUIL.

Bien !...

mad. DE SAINT-CLAIR, refermant sa lettre.

Léonore est morte : ah ! quelle perte affreuse !

TOUS.

Dieux !

EUGÉNIE, étourdiment, essayant sa baigneuse.

Mesdames, comment trouvez-vous ma baigneuse ?

URSULE et CONSTANCE.

Charmante !...

mad. DE SAINT-CLAIR, à Eugénie.

Approchez-vous.

(elle la recoiffe.)

EUGÉNIE.

Mes petits rubans verts?...

mad. DE COURTMONDE, à Germeuil.

Mes calculs...

mad. DE SAINT-CLAIR, à Eugénie.

Sont gentils, mais posés de travers.

mad. DE COURTMONDE, se levant avec fureur.

De travers!

mad. DE SAINT-CLAIR, continuant de rajuster la coiffure d'Eugénie.

Mais on peut les rajuster.

mad. DE COURTMONDE.

Madame!...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Voyez plutôt...

mad. DE COURTMONDE.

Quittez le ton de l'épigramme.

mad. D'ORVILLE.

(à madame de Courtmonde.) (aux autres.)

Si vous tricotiez, vous... Vous, si vous m'écoutiez...

mad. DE COURTMONDE.

Des contes, des bonnets, des nœuds, quelles pitiés!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Madame, vous pouvez vous mettre au rang des hommes;
Mais, laissez-nous en paix être ce que nous sommes.
Si lorsqu'il nous créa, le ciel eût consulté
Et votre prévoyance et votre habileté,
D'une essence plus mâle il eût formé nos ames;
Les hommes auroient eu les foiblesses des femmes.

Pour vous complaire enfin, le sexe masculin
Auroit cédé le pas au sexe féminin.
Mais sans votre conseil les choses s'étant faites,
Il faut bien vous résoudre à nous voir imparfaites.
Accusez le destin d'injustice ou d'erreur;
De partialité taxez le créateur;
Revendiquez nos droits; mais, je vous en conjure,
Ne nous imputez pas les torts de la nature.

mad. DE COURTMONDE.

Corrigez donc ces torts, si vous les connoissez.
Depuis près de huit jours, n'avez-vous pas assez
Parlé d'ajustements, de béguins, de dentelles?
Mon sexe me fait honte avec ses bagatelles.

GERMEUIL.

Des femmes, il est vrai, le plus grave entretien,
Tout bien analysé, peut se réduire à rien:
Mais ce rien dans leur bouche a l'air de quelque chose.
Les femmes ont le don de la métamorphose;
Elles savent donner de la réalité
Aux êtres de raison que leur fécondité
Enfante en se jouant. Ces enfants éphémeres
Apportent en naissant les graces de leurs meres.
Aussi, pour soutenir la conversation,
Leur esprit ne met point à contribution
L'histoire, la science, encor moins la sagesse:
C'est dans ses propres fonds qu'il puise sa richesse;
Et mieux qu'un certain grec qui s'en vantoit, je croi
Que chacune de vous porte tout avec soi.

mad. DE COURTMONDE.

Avec ces fadeurs-là vous êtes sûr de plaire.

SCENE VI.

Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, Mad. D'ORVILLE, GERMEUIL, URSULE, Mad. DE COURT-MONDE, CONSTANCE, JUSTINE.

JUSTINE.

L'appartement est prêt.

GERMEUIL, prenant congé.

Mesdames...

mad. D'ORVILLE.

Oh! j'espere

Que vous prendrez du thé.

GERMEUIL.

Je n'ai besoin de rien.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Eh! ma mere, pourquoi le forcer?

mad. D'ORVILLE.

Pour son bien.

GERMEUIL.

(Justine lui présentant une tasse.)

Non, Justine...

JUSTINE.

Monsieur, j'accomplis l'ordonnance

De madame.

mad. D'ORVILLE.

Oui, monsieur.

GERMEUIL.

C'est par obéissance.

mad. D'ORVILLE.

De sirops, de bouillons vous l'avez entêté;
Mais je savois bien, moi, qu'il aimoit mieux le th

URSULE.

Malgré lui.

mad. D'ORVILLE.

Saluez toute la compagnie;
Et puis partons.

GERMEUIL, baisant la main de madame de Saint-Clair.

Bonsoir, ma mere et mon amie.
(à Ursule, de même.)
Recevez mon hommage.
(à madame de Courtmonde, de même.)
Agréez mon respect.
(à Constance et Eugénie.)
Bonsoir, mes sœurs.

CONSTANCE et EUGÉNIE, timidement.

Bonsoir!

GERMEUIL, n'osant leur baiser la main, qu'elles n'osent lui présenter.

Toujours nouveau regret
Quand il faut vous quitter.

JUSTINE.

Vous oubliez Justine!

GERMEUIL, lui prenant la main.

Bonne nuit.

mad. D'ORVILLE.

Viendrez-vous!...
(elle le conduit jusqu'à la porte, s'arrête, se retourne, et revient.)
Restez là... J'imagine
Qu'on n'en jasera pas.
(pendant ce temps, Germeuil envoie de loin des baisers à Constance et Eugénie.)

mad. DE SAINT-CLAIR, avec respect.

Ma mere!...

mad. D'ORVILLE.

Oh! les caquets.

TOUTES, en riant.

Sur vous?...

mad. D'ORVILLE.

J'aurai demain soixante et huit ans; mais...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Nous vous respectons trop pour...

mad. D'ORVILLE.

Mes enfants, courage!
Vous en ferez autant quand vous aurez mon âge.
Adieu, je sors bien vîte, et reviendrai bientôt.

JUSTINE.

Madame peut rester, car Nérine est là-haut.

mad. D'ORVILLE.

Vous l'entendez.
(à Germeuil, qui s'est approché de Constance et d'Eugénie.)
Allons! que de cérémonie!
On ne dit pas bonsoir deux fois.
(elle l'emmene brusquement.)

SCENE VII.

Mad. DE COURTMONDE, Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

mad. DE COURTMONDE.

Moi, je parie
Que la bonne maman a des prétentions.

URSULE.

Pourquoi craindre, en effet, que nous ne médisions?

CONSTANCE.

Sur les rangs, à tout âge, on cherche à se remettre.

EUGÉNIE.

Ce qu'on n'est plus, on aime encore à le paroître.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ma fille, respectez notre mere. Je sais
Qu'elle a quelques défauts; mais ils sont effacés
Par mille qualités. Si je n'étois sa fille,
Je pourrois avouer qu'elle jase, babille,
Que son entêtement n'aura jamais d'égal...
Mais je me tais; voilà le respect filial.

mad. DE COURTMONDE.

Cette leçon sera fidelement suivie.
(gaiement à madame de Saint-Clair.)
Ça, faisons-nous la paix?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc, je vous prie?

mad. DE COURTMONDE.

Je vous ai fait la guerre avec mes vérités.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Je ne me souviens plus de vos hostilités.

mad. DE COURTMONDE, l'embrassant.

Bonsoir, mon cœur.
(madame de Saint-Clair voulant la reconduire.)
Restez.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous laisser aller seule!

mad. DE COURTMONDE.

Je le veux.

mad. DE SAINT-CLAIR.

J'obéis.

(madame de Courtmonde sort en faisant beaucoup de démonstrations d'amitié que madame de Saint-Clair lui rend.)

SCENE VIII.

Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

JUSTINE, à part.

Oh! la vieille bégueule!

mad. DE SAINT-CLAIR.

(à part.) (haut.)

Justine s'y connoît. Est-il rien de plus vain
Qu'une femme qui veut, en dépit du destin,
Se déféminiser. Cet être hétéroclite,
Du sexe qu'il usurpe et du sexe qu'il quitte,
Négligeant le solide et saisissant le faux,
Laisse les qualités et prend tous les défauts.
Ces êtres-là ne sont d'aucun genre. Les femmes
N'oseroient à leur ordre associer ces dames:
Des hommes le parti n'en est pas fort tenté.
Leur rôle est donc celui de la neutralité.

URSULE.

Triste rôle!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Jamais les femmes ne s'en louent:
Et tous les jours pourtant que de femmes le jouent!
(elle embrasse gaiement Constance et Ursule, et fait signe à Eugénie de la suivre.)

SCENE IX.

CONSTANCE, URSULE, EUGÉNIE, JUSTINE.

CONSTANCE.

Ma tante pourroit bien le jouer dans dix ans.

URSULE.

Vous la faites, madame, attendre un peu long-temps.

EUGÉNIE.

Elle a beaucoup d'esprit, mais...

JUSTINE.

Eh bien?

EUGÉNIE.

C'est ma mere.

URSULE.

Ah oui!

JUSTINE.

Raison de plus; l'amitié nous éclaire.

EUGÉNIE.

Sur les défauts de ceux que nous devons aimer...

JUSTINE.

On peut baisser les yeux, mais non pas les fermer.

EUGÉNIE.

Moi, je les ferme.

JUSTINE.

Eh bien! les yeux fermés, je gage
Que vous voyez, madame, au déclin du bel âge,
Disputant avec vous de grace et de fraîcheur,
Du parallele encor s'attribuer l'honneur;
Qu'aux glaces en tous lieux vous la voyez sourire,
Et d'un œil caressant négligemment se dire :

« Je suis toujours très bien ; et ma fille, je croi,
« Malgré ses dix-sept ans échoûrait près de moi;
« Car je suis vraiment belle ; elle n'est que gentille;
« Et son petit minois... »

EUGÉNIE.

Si je n'étois sa fille!...
Mais je me tais ; voilà le respect filial.

(elle sort.)

SCENE X.

CONSTANCE, URSULE, JUSTINE.

URSULE.

L'innocente vraiment ne se forme pas mal.

CONSTANCE.

Ma belle, épargnez-la. Tenez, c'est mon amie :
Elle est inconséquente, entêtée, étourdie,
Raisonnant mal, parlant souvent mal-à-propos;
Mais scrupuleusement je cache ses défauts.

URSULE.

Votre discrétion est digne de louange.

CONSTANCE.

Je vais revoir mon fils. Bonsoir !

URSULE, l'embrassant.

Adieu, mon ange !
(Constance sort.)

SCENE XI.

URSULE, JUSTINE.

URSULE.

Quel scandale, bon dieu! cette femme est tout fiel,
Chaque mot de sa bouche est un péché mortel...
(mystérieusement.)
Elle va voir son fils!

JUSTINE.

C'est son trésor.

URSULE.

Justine,
Germeuil tout près de là... dort.

JUSTINE.

Sa chambre est voisine.

URSULE.

L'innocence est bien foible, et l'amour est bien fin:
Mais on ne doit jamais penser mal du prochain.
(elle sort.)

SCENE XII.

JUSTINE, éteignant les lumieres.

Fort bien! en sûreté du moins je me retire,
Je ne laisse après moi personne pour médire.
Mais n'est-on pas là-haut rassemblé?... C'est bien pis!
Si je suis en commun mise sur le tapis!
Je dois être à présent joliment habillée!
Vite! allons prévenir ou rompre l'assemblée.
(elle sort en courant.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre voisine de celle de Germeuil; au fond, la porte d'entrée; à droite, une porte latérale; à gauche, un canapé placé près du feu.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE SAINT-CLAIR, DUBOIS.

mad. DE SAINT-CLAIR, en grand négligé.

Que voulez-vous?

DUBOIS, faisant beaucoup de révérences.

Madame...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Aussi matin!...

DUBOIS, se donnant des graces.

Peut-être
Madame n'a pas su d'abord me reconnoître.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Du tout.

DUBOIS.

Quand on reçut monsieur Germeuil céans,
C'est... Dubois que l'on mit à la porte.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ah! j'entends.
Il repose ici près, il va mieux, votre maître.

DUBOIS.

Mon maître est Lisidor, son oncle; il va paroître...

mad. DE SAINT-CLAIR, à part.

Dieux!

DUBOIS.

Et m'envoie ici, madame, pour savoir
A quelle heure il aura le bonheur de vous voir.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mais vous aviez promis en partant de vous taire.

DUBOIS.

Le malheur m'a forcé de trahir ce mystere.
Mon maître est malheureux...

mad. DE SAINT-CLAIR, à part.

Ciel!

DUBOIS.

Et dans nos revers,
Notre cœur a besoin de ceux qui lui sont chers.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Quels sont donc vos revers?

DUBOIS.

O destin déplorable!
Doués d'un bien honnête et d'un poste honorable,
La fortune et l'amour nous ont souri vingt ans;
Puis ils nous ont tourné le dos en même temps.
Bref, nos biens sont saisis. Pour comble de disgrace,
Le ministre nous a mis hors de notre place
Hier; et ce matin, renonçant aux honneurs,
En poste nous fuyons le néant des grandeurs.

mad. DE SAINT-CLAIR, avec une indifférence affectée.

Du ministre, dit-on quel est le caractere?

DUBOIS.

Fort sec.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Notre sexe a l'honneur de lui déplaire?

DUBOIS.

Mais, madame, pas trop. On dit que la beauté
A son premier hommage après la vérité.
Quel que soit son organe, il la trouve adorable;
Mais il l'aime encor mieux dans une bouche aimable.

mad. DE SAINT-CLAIR.

A merveille! Et sait-on quels sont vos créanciers?

DUBOIS.

Je les connois; ce sont d'honnêtes usuriers,
Banquiers de pharaons, chevaliers d'industrie...

mad. DE SAINT-CLAIR.

J'entends.

DUBOIS.

Enfin, des gens de bonne compagnie,
Aidés d'un procureur que l'on nomme Furet,
Furet de nom bien moins encore que d'effet;
Qui vous gruge un client, le disseque, le mine...
Et prendra quelque jour le monde par famine!
Il a tout embrouillé pour se donner beau jeu:
Et le fripon chez nous pille, en criant au feu!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mais Lisidor...

DUBOIS.

D'abord étourdi par l'orage,
Sa gaîté du chagrin perce enfin le nuage.
Suivant l'usage, il s'est consolé ce matin
En médisant un peu du sexe féminin.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il le déteste donc?

DUBOIS.

Lui plaire est son étude
Unique.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi donc en médire?

DUBOIS.

Habitude.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous avez de l'esprit.

DUBOIS.

Moi? point.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ne pas vouloir
Convenir qu'on en a, Dubois, c'est en avoir.

DUBOIS.

Madame...

mad. DE SAINT-CLAIR.

(à part.) (haut.)

Il est à moi. Pourriez-vous me conduire
A Paris dans une heure?

DUBOIS.

A l'instant.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Je desire
Qu'ainsi que mon départ mon retour soit secret.

DUBOIS.

Comptez?...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous êtes homme; et tout homme est discret.

DUBOIS.

C'est trop d'honneur...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Allez. Lisidor peut paroître.

(Dubois sort.)

SCENE II.

Mad. DE SAINT-CLAIR.

Je vais donc le revoir ! l'aimé-je encor?... le traître
Son image me suit ; j'y rêve, je m'y plais ;
Je me surprends encore au temps où je l'aimois.
Comme il va s'accuser de m'avoir négligée !
Peut-être aussi va-t-il me trouver bien changée !
Ah! prouvons-lui du moins que mon cœur ne l'est pas:
Il est dans le malheur ; tirons-le de ce pas.
Voyons ses créanciers, et le ministre même ;
Car, puisqu'il ne hait pas les femmes, il les aime.
Employons de notre art le secours enchanteur :
Comme une autre jadis j'ai su fléchir un cœur,
Captiver un esprit, plier un caractere.
J'avois depuis long-temps oublié l'art de plaire ;
Je veux m'en souvenir : encor pour un seul jour
Tendre amitié, rends-moi les graces de l'amour !
(elle sort.)

SCENE III.

JUSTINE, tenant GERMEUIL par la main.

JUSTINE.

Avez-vous dormi?

GERMEUIL.

Non ; j'ai la fievre.

JUSTINE.

Il frissonne

GERMEUIL.

Mon oncle m'inquiete.

JUSTINE.

Eh ! pourquoi ?

GERMEUIL.

Je soupçonne
Qu'il est à ma poursuite ; et s'il me trouve ici,
Je suis perdu !

JUSTINE.

Perdu ?

GERMEUIL.

C'est qu'il est l'ennemi,
Mais l'ennemi juré des femmes.

JUSTINE.

Ah ! quel conte !

GERMEUIL.

Il les déteste au point qu'il jase sur leur compte
A tout propos.

JUSTINE, apprêtant le canapé.

Cela ne prouve rien du tout :
Souvent, plus on en jase, et plus on en est fou.
Qu'il vienne, ce censeur, nous lui ferons voir comme
Les femmes à son coin savant ranger un homme.
(lui présentant le canapé.)
Couchez-vous là-dessus; vous serez près du feu.

GERMEUIL, se couchant.

Ah! je suis accablé !

JUSTINE.

Dormez, dormez un peu.

GERMEUIL.

M'en aller... Je ne puis.

JUSTINE.

Paix !

GERMEUIL.

Écrire... Je n'ose !

JUSTINE.

Paix donc ! On ne peut pas reposer quand on cause.
(Germeuil s'endort.)
Pauvre enfant ! il n'a pas sommeillé de la nuit.
Combien il a souffert ! Enfin il s'assoupit.
Il ne dormira pas, je crois, long-temps encore ;
Car tout le monde ici se leve avec l'aurore.
On va, l'on vient, on jase, on rit, on pleure : alors
C'est un bruit à ne pas laisser dormir les morts.
C'est à qui me viendra demander la premiere ;
« Va-t-il mieux ? A-t-il bien passé la nuit derniere ? »
L'une entre, l'autre sort : on diroit qu'un lutin
Les agite. Oh ! l'amour est un réveil-matin
Qui de ce doux péché qu'on nomme la paresse
En moins de deux leçons corrige la jeunesse.

SCENE IV.

JUSTINE, GERMEUIL dormant, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, à travers la porte.

Justine !

JUSTINE, avec impatience.

Justement ! Qui vive ?

EUGÉNIE.

A-t-il dormi ?

JUSTINE.

Il n'a pas fermé l'œil.

EUGÉNIE, tristement.

On ne dort plus ici.

JUSTINE.

Il s'est levé souffrant, s'est mis sur cette chaise,
Et vient de s'assoupir.

EUGÉNIE, cherchant à le voir de loin.

Il est mal à son aise.

JUSTINE.

Point du tout. Voyez.

EUGÉNIE.

Non.

JUSTINE.

Quel mal?...

EUGÉNIE.

Je n'en sais rien,
Mais il est convenu que cela n'est pas bien.

JUSTINE.

Ces maudits préjugés !...

EUGÉNIE.

Il est pâle, je gage.

JUSTINE.

Mais sa bouche sourit. Voyez-vous son visage ?

EUGÉNIE.

Pas tout-à-fait.

JUSTINE.

Hélas ! qu'il est intéressant !
C'est l'aimable abandon de l'amour languissant.

EUGÉNIE.

Que je voudrois le voir !

JUSTINE.

Approchez.

EUGÉNIE.

Non, Justine,

JUSTINE.

Un seul pas.

EUGÉNIE.

Non, te dis-je.

JUSTINE.

Adieu donc!

EUGÉNIE.

J'imagine

Un moyen.

JUSTINE.

Quel est-il?

EUGÉNIE.

De plus haut, l'on pourroit

L'appercevoir.

JUSTINE.

Comment?

EUGÉNIE.

Donne ce tabouret.

JUSTINE.

Qu'une fille a d'esprit quand l'amour la conseille!

Voyez-vous?

EUGÉNIE.

Mon enfant, je le vois à merveille!

Qu'il est bien!

SCENE V.

GERMEUIL dormant, JUSTINE, EUGÉNIE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

L'attitude est charmante!

EUGÉNIE.

Je croi

Que... je ne fais de mal à personne.

CONSTANCE, à part.

Qu'à moi.

EUGÉNIE.

On peut bien regarder de loin, sans qu'il arrive...

CONSTANCE.

Ce qui nous plaît de près nous charme en perspective...
Ne me pourriez-vous pas céder le tabouret?

EUGÉNIE.

Je puis le partager.

CONSTANCE, montant auprès d'Eugénie.

Aidez-moi, s'il vous plaît.

JUSTINE.

Le joli groupe!

EUGÉNIE.

Eh bien?

CONSTANCE.

Eh bien...

EUGÉNIE.

Que vous en semble?

CONSTANCE.

Mais il n'est pas trop mal.

EUGÉNIE.

Comme votre main tremble!

CONSTANCE, troublée.

Vous croyez?

EUGÉNIE.

Je la sens...

CONSTANCE, tremblante, entraîne Eugénie qui tremble aussi.

Je cherche à me tenir
En équilibre...

EUGÉNIE, se sentant prête à tomber.

Ah ciel!

CONSTANCE, à Justine.

Viens donc nous soutenir.

(Justine les soutient.)

EUGÉNIE.

J'allois tomber.

CONSTANCE.

Ma chûte eût entraîné la vôtre.

JUSTINE.

Oui; vous n'êtes pas mieux d'à-plomb l'une que l'autre.

CONSTANCE, regardant Germeuil.

Il dort la tête nue!

EUGÉNIE.

Il a froid.

JUSTINE.

Oui vraiment.

CONSTANCE, détachant son voile.

Attends... Tiens.

EUGÉNIE, donnant son écharpe.

Tiens.

JUSTINE.

Je vais l'affubler!...

CONSTANCE.

Doucement

EUGÉNIE.

Enveloppe le col de sorte...

JUSTINE.

Oui. Je devine...

CONSTANCE.

Plus haut.

JUSTINE.

J'entends.

EUGÉNIE.

Plus bas.

JUSTINE.

Ainsi ?

CONSTANCE et EUGÉNIE, avec impatience.

Eh non, Justine !

JUSTINE.

Ma foi, faites vous-même.

CONSTANCE.

Irons-nous ?

EUGÉNIE.

Non... je veux...

JUSTINE.

Ce que l'on défend seule, on le permet à deux.

CONSTANCE, entraînant Eugénie.

Je crois qu'elle a raison.

EUGÉNIE, marchant de mauvaise grace.

En effet... Mon amie,

J'y vais pour vous.

CONSTANCE.

C'est moi qui vous fais compagnie.

SCENE VI.

Mad. D'ORVILLE, GERMEUIL, EUGÉNIE, CONSTANCE, JUSTINE.

mad. D'ORVILLE, avec impatience, poussant Eugénie.

Allons donc.

EUGÉNIE et CONSTANCE.

Ciel !

mad. D'ORVILLE, contrefaisant leur marche contrainte, et les grondant.

Tenez...

EUGÉNIE.

Ah ! n'est-ce que cela ?

mad. D'ORVILLE.

Que cela, dites-vous ? Que faisiez-vous donc là ?

CONSTANCE.

Rien.

JUSTINE.

On venoit couvrir la poitrine et la tête
D'un malade qui dort.

mad. D'ORVILLE.

D'une action honnête
Pourquoi rougir ?

EUGÉNIE.

C'étoit de peur qu'il ne gagnât
Quelque fraîcheur.

mad. D'ORVILLE.

Sans doute.

CONSTANCE.

Ou qu'il ne s'enrhumât.

mad. D'ORVILLE.

Fort bien!
(ajustant Germeuil.)
Ce cher enfant !

CONSTANCE.

Vous répandez des larmes ?

mad. D'ORVILLE.

Quel souvenir mêlé d'amertume et de charmes ?
(à Eugénie.)
Ton aïeul dans mes bras jadis dormoit ainsi...

CONSTANCE.

Hélas!

mad. D'ORVILLE, à part.

Quand il dormoit.

EUGÉNIE.

Déjeûnons-nous ici ?

mad. D'ORVILLE.

Oui.

CONSTANCE.

Mettons le couvert.

JUSTINE.

L'idée est admirable !
Notre malade va se réveiller à table.
Je vais tout apporter.

(elle sort.)

mad. D'ORVILLE.

Aidons-la.

(elle suit Justine avec Constance et Eugénie.)

SCENE VII.

GERMEUIL couché, URSULE.

URSULE.

Quel bonheur!
Il est seul !.. Il sommeille... Hélas ! quelle pâleur !
Comme il change ! Grand dieu, conserve ton ouvrage!
Défends à la douleur d'altérer ton image!
Quand sous ces traits divins tu t'offres à mes yeux,
Je crois te mieux connoître, et je t'adore mieux.
Oui, dans ces traits chéris j'admire ta puissance.

SCENE VIII.

GERMEUIL, URSULE, EUGÉNIE, CONSTANCI Mad. D'ORVILLE, JUSTINE, rentrant l'ur après l'autre, considerent Ursule, et se contra gnent pour ne pas éclater de rire.

URSULE, continuant sa priere.

Aussi je ne crains pas que cet amour t'offense.
Comment se pourroit-il, mon dieu, qu'il te déplû
Puisqu'il est un moyen de faire mon salut?
Car auprès de personne, autant qu'il m'en souvienn
Je n'ai si bien senti la charité chrétienne;
Jamais mon cœur, suivant ton précepte divin,
Ne fut si pénétré de l'amour du prochain.
Je forme avec ardeur, pour son bonheur suprême,
Tous les vœux qu'en secret je forme pour moi-mên
(elle tombe à genoux.)
Puisse-t-il rencontrer un cœur digne du sien,
Un cœur tendre, sensible, aimant... comme le mie
Puisse le sacrement unir leur destinée!
Puissent naître, seigneur, de leur chaste hyménée
De petits innocents qui bénissent le ciel!
Puissent-ils, embrasés d'un amour mutuel,
Et des prédestinés goûtant la quiétude,
Parvenir l'un par l'autre à la béatitude!

TOUTES, avec un grand éclat de rire.

Ainsi soit-il!

URSULE, se relevant précipitamment.

Ciel!

GERMEUIL, éveillé par le geste d'Ursule, et saisissant sa main, qu'il couvre de baisers.

Ah!

CONSTANCE, avec ironie, à Germeuil.

Poursuivez.

EUGÉNIE, de même.

C'est charmant!

GERMEUIL, gaiement, tenant toujours la main d'Ursule.

Mesdames, près de vous le bien vient en dormant.

URSULE.

Dans le sein des douleurs quand la vertu sommeille,
Il est bien naturel que la charité veille.
Cette main s'élevoit, durant votre repos,
Vers celui qui dispense et les biens et les maux;
Et, tandis que ma voix imploroit avec zele
Pour un enfant chéri sa bonté paternelle,
Ces dames se joignoient à moi d'intention
Pour attirer sur vous sa bénédiction.

GERMEUIL.

Ah! mesdames, que j'ai de graces à vous rendre!

URSULE.

Ménagez donc ma main!

EUGÉNIE.

Il falloit la reprendre
Depuis... une heure!

JUSTINE.

Hélas! le seigneur nous défend
De reprendre aucun bien si l'on ne nous le rend.

GERMEUIL, à Ursule.

Je vous le restitue.

CONSTANCE, à part.

On n'en est pas pressée.

mad. D'ORVILLE, à Justine.

Que de ce côté-ci la table soit placée.

(toutes s'empressent de préparer le déjeûner, et de placer la table devant Germeuil.)

GERMEUIL, voulant se lever.

Ah! mesdames, je vais vous aider.

mad. D'ORVILLE, le faisant rasseoir.

Non, monsieur:

De quoi vous mêlez-vous?

JUSTINE, servant.

Oh, quel petit bonheur!

EUGÉNIE.

Quoi donc?

JUSTINE.

Nous n'avons point madame de Courtmonde.

TOUTES.

Quel plaisir!

GERMEUIL, feignant de la voir.

La voici!..

TOUTES, se tournant pour aller à la rencontre de madame de Courtmonde.

Venez donc!

GERMEUIL.

Tout le monde

Voudroit la voir bien loin, et tout le monde alloit

L'embrasser tendrement.

EUGÉNIE.

Mais c'est l'usage.

GERMEUIL.

C'est

Profaner l'amitié.

mad. D'ORVILLE, s'asseyant près de lui.

Taisez-vous, je vous prie.

(on s'assied pour déjeûner.)

GERMEUIL.

Quel plaisir d'être là tous sans cérémonie
Autour d'un déjeûner librement réunis !
Ce repas est vraiment le repas des amis.
Votre teint brille alors d'une fraîcheur nouvelle.
Que j'aime à contempler, sous la simple dentelle,
Ce coloris naissant, ce tendre velouté
Qui, comme sur les fruits, s'étend sur la beauté !
Ce charme-là vaut bien celui de la toilette.

mad. D'ORVILLE.

Aussi l'heureux secret de mettre une cornette,
Aux yeux des connoisseurs valoit mieux, de mon temps,
Que vos gazes, vos fleurs, et tous vos diamants.
(Justine sort.)

SCENE IX.

GERMEUIL, CONSTANCE, URSULE, EUGÉNIE, Mad. D'ORVILLE.

CONSTANCE.

Tel qui résiste à l'art se rend à la nature.
L'amant qui, dédaignant l'éclat de la parure,
Nous brave, et de nos fers se croit bien dégagé,
S'y reprend s'il nous voit en simple négligé.

GERMEUIL.

C'est qu'alors vos attraits sont exempts d'imposture.

URSULE.

D'imposture! Bon dieu!

CONSTANCE.

L'expression est dure.

mad. D'ORVILLE.

Il nous censure avec une sévérité!...

EUGÉNIE.

Hier il nous taxoit encor de cruauté.

GERMEUIL.

Celui qui n'auroit pas l'honneur de vous connoître
A vous en soupçonner seroit fondé peut-être;
Mais je sais que chez vous la sensibilité
Souvent passe de l'une à l'autre extrémité;
Le besoin de sentir en secret vous excite;
La curiosité l'aiguillonne et l'irrite;
Et votre cœur saisit avec avidité
Tout ce qui peut s'offrir à son activité:
Le plaisir, la terreur, la pitié, les alarmes,
Ouvrent également la source de vos larmes;
Tout ce qui vous émeut est pour vous un plaisir;
Vous aimez mieux souffrir que de ne rien sentir.
Tel est votre penchant! dirigez-le, mesdames;
D'amour, de bienfaisance alimentez vos ames:
Vous serez notre exemple; et bientôt nous viendrons
De la vertu chez vous recevoir les leçons.

SCENE X.

GERMEUIL, CONSTANCE, URSULE, EUGÉNIE, Mad. D'ORVILLE, JUSTINE.

mad. D'ORVILLE, à Justine, qui entre avec empressement.

Qu'as-tu donc?

JUSTINE.

A la grille un homme se présente
Et vient d'entrer.

(tout le monde se leve.)

mad. D'ORVILLE.

Jeune?

JUSTINE.

(elles courent, elles reviennent.)

Oui, de quarante à cinquante ans,

Assez bien.

GERMEUIL, à part.

Si c'étoit!...

URSULE, devant la glace.

Je suis à faire peur.

(elle se sauve.)

SCENE XI.

GERMEUIL, Mad. D'ORVILLE, CONSTANCE, EUGÉNIE, JUSTINE.

EUGÉNIE, à Constance.

Et nous donc!...

CONSTANCE, à madame d'Orville.

Vous allez recevoir ce monsieur?

mad. D'ORVILLE.

Demeurez. Qu'aujourd'hui les femmes sont coquettes!

JUSTINE.

Songez donc qu'on n'a fait encor que deux toilettes.

SCENE XII.

GERMEUIL, LISIDOR, Mad. D'ORVILLE, CONSTANCE, EUGÉNIE, JUSTINE.

GERMEUIL, se cachant derrière les femmes dès que Lisidor paroît.

Ciel!

LISIDOR.

Mesdames, pardon, si j'entre dans ce lieu
Pour réclamer...

mad. D'ORVILLE.

Quoi donc?

LISIDOR.

Peu de chose; un neveu.

mad. D'ORVILLE.

Je n'entends pas, monsieur, ce que vous voulez dire.

LISIDOR.

Je vais vous l'expliquer. Je me suis fait instruire;
Et j'ai su qu'en allant joindre son régiment
Il s'étoit emparé d'un château...

JUSTINE, faisant filer Germeuil.

Doucement!

LISIDOR.

Il devroit maintenant combattre en Allemagne;
Mais c'est ici qu'il fait sa première campagne:
Et moi je me présente, ainsi que je le dois,
Pour le complimenter sur ses premiers exploits.

JUSTINE, cherchant à l'occuper.

Il est trop tard; il est parti.

LISIDOR.

Je n'y crois guere.

JUSTINE.

Je vous dis...

LISIDOR.

A présent je suis sûr du contraire.

JUSTINE.

Je vous proteste...

LISIDOR.

Il est dans ce château.

JUSTINE.

Vraiment
Je vous jure qu'il est...

LISIDOR, appercevant Germeuil.

Dans cet appartement.
(courant après Germenil, qui disparoît.)
Écoutez donc, monsieur !...

SCENE XIII.

Mad. D'ORVILLE, Mad. DE SAINT-CLAIR, EUGÉNIE, CONSTANCE, LISIDOR, JUSTINE.

LISIDOR, rencontrant madame de Saint-Clair.

Dieux !... se peut-il !... Sophie !

mad. DE SAINT-CLAIR, troublée.

Monsieur...

LISIDOR.

Pour mon neveu que je vous remercie !

mad. DE SAINT-CLAIR.

En apprenant, monsieur, qu'il vous appartenoit,
J'ai senti tout le prix du bien que j'avois fait.

LISIDOR.

Ah ! combien j'ai de torts, et !...

mad. DE SAINT-CLAIR, à part.

Devant ma famille
Taisez-les ; respectez et ma mere et ma fille.

mad. D'ORVILLE.

Et quels sont donc ces torts ?

mad. DE SAINT-CLAIR.

D'être mon vieil ami,
Et d'avoir ignoré que je logeois ici.

mad. D'ORVILLE.

Vous ne dites pas tout, ma fille ; et je soupçonne...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Non ; vous ne soupçonnez de défauts à personne.

mad. D'ORVILLE.

(à Eugénie et Constance.)

J'entends, j'entends ! Sortons.

LISIDOR.

Mesdames, pourquoi donc ?...

mad. D'ORVILLE.

Notre vertu, monsieur, est la discrétion.

(elle sort emmenant avec elle Eugénie, Constance et Justine.)

SCENE XIV.

Mad. DE SAINT-CLAIR, LISIDOR.

LISIDOR.

La rencontre est heureuse...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et sur-tout imprévue.
Mais, sérieusement, m'avez-vous reconnue
Tout de suite ?

LISIDOR.

Mes yeux n'ont jamais méconnu
Les traits de l'amitié ni ceux de la vertu.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Hypocrite ! voilà votre ton, votre style,
Quand vous trompiez ce cœur trop tendre et trop facile !
J'espérois que le temps vous auroit corrigé ;
Mais, mon cher Lisidor, vous n'êtes pas changé.

LISIDOR.

Ni vous.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Comment ?

LISIDOR.

Du temps les redoutables traces
Ont à peine effleuré vos attraits et vos graces.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il s'agit bien !

LISIDOR.

Je rends hommage à la beauté.

mad. DE SAINT-CLAIR.

L'hommage des amis c'est la fidélité.

LISIDOR.

Voilà votre grief ; nous sommes infideles !
Ce privilége doit n'appartenir qu'aux belles ;
Mais nous prétendons, nous, qu'il n'est pas exclusif.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et vous le prouvez bien.

LISIDOR.

Ce n'est pas sans motif :
Sur ce chapitre-là ma cause vaut la vôtre.
On s'est depuis long-temps tout dit de part et d'autre :
Restons donc but à but : laissons là le passé.
L'amour finit ; pourquoi ? c'est qu'il a commencé.
Tel est l'ordre commun des choses de la vie.
Si vous ne voulez pas que notre cœur varie,
Ayez, pour nous donner des goûts toujours nouveaux,
Toujours nouveaux attraits, et jamais de défauts.
Nous deviendrons constants quand vous serez parfaites.

mad. D'ORVILLE.

Vous ne dites pas tout, ma fille ; et je soupçonne...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Non ; vous ne soupçonnez de défauts à personne.

mad. D'ORVILLE.

(à Eugénie et Constance.)

J'entends, j'entends ! Sortons.

LISIDOR.

Mesdames, pourquoi donc ?...

mad. D'ORVILLE.

Notre vertu, monsieur, est la discrétion.

(elle sort emmenant avec elle Eugénie, Constance et Justine.)

SCENE XIV.

Mad. DE SAINT-CLAIR, LISIDOR.

LISIDOR.

La rencontre est heureuse...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et sur-tout imprévue.
Mais, sérieusement, m'avez-vous reconnue
Tout de suite ?

LISIDOR.

Mes yeux n'ont jamais méconnu
Les traits de l'amitié ni ceux de la vertu.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Hypocrite ! voilà votre ton, votre style,
Quand vous trompiez ce cœur trop tendre et trop facile !
J'espérois que le temps vous auroit corrigé ;
Mais, mon cher Lisidor, vous n'êtes pas changé.

LISIDOR.

Ni vous.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Comment ?

LISIDOR.

Du temps les redoutables traces
Ont à peine effleuré vos attraits et vos graces.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il s'agit bien !

LISIDOR.

Je rends hommage à la beauté.

mad. DE SAINT-CLAIR.

L'hommage des amis c'est la fidélité.

LISIDOR.

Voilà votre grief; nous sommes infideles!
Ce privilége doit n'appartenir qu'aux belles;
Mais nous prétendons, nous, qu'il n'est pas exclusif.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et vous le prouvez bien.

LISIDOR.

Ce n'est pas sans motif:
Sur ce chapitre-là ma cause vaut la vôtre.
On s'est depuis long-temps tout dit de part et d'autre:
Restons donc but à but : laissons là le passé.
L'amour finit; pourquoi ? c'est qu'il a commencé.
Tel est l'ordre commun des choses de la vie.
Si vous ne voulez pas que notre cœur varie,
Ayez, pour nous donner des goûts toujours nouveaux,
Toujours nouveaux attraits, et jamais de défauts.
Nous deviendrons constants quand vous serez parfaites.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Nous le serions bientôt, vils flatteurs que vous êtes,
Si de nos qualités votre art pernicieux
N'altéroit en naissant le germe précieux.
En vous y conformant, vous blâmez nos caprices;
En vertus lâchement vous érigez nos vices;
Plus lâchement encor vous livrez au mépris
Les crédules objets que vous avez surpris,
Sans vous appercevoir que notre ignominie
Atteste votre honte et votre perfidie.
Donne-nous donc, grand dieu, la force de haïr
L'être à qui tu donnas l'instinct de nous trahir!
Permets-nous à la fin de lui faire justice,
Et de sa trahison cesse d'être complice!

LISIDOR.

Si le ciel exauçoit ce desir indiscret...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mon sexe seroit libre.

LISIDOR.

Il vous désavoûroit.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Pourquoi?

LISIDOR.

Vous, nous haïr! Que feriez-vous au monde?
Sur l'amour seulement votre empire se fonde.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Sur l'amour que pour nous ont quelques importuns?

LISIDOR.

Non: l'amour de tout temps s'est fait à frais communs;
Mais la coquetterie, en quelques circonstances,
Nous fait par charité remise des avances.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Avec quelle injustice et quelle atrocité
Vous nous sacrifiez à votre vanité !
Pour faire à notre cœur partager vos foiblesses,
Vous descendez souvent aux plus viles souplesses.
Découvrons-nous le piége? évitons-nous l'écueil?
Soudain vous nous taxez de cruauté, d'orgueil.
Ingrats! il faut vous voir expirer ou nous rendre!
Nous rendons-nous? tant pis; il falloit nous défendre!...
Prenez donc un parti : supportez nos refus,
Puisque vous nous aimez; ou ne nous aimez plus.

LISIDOR.

Sophie, appaisez-vous ! laissons le ton tragique :
Vous avez tant de grace à jouer le comique!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Hélas!

LISIDOR.

Séchez les pleurs qui coulent de vos yeux:
Vous pleurez à ravir; vous riez encor mieux.
(mad. de Saint-Clair rit involontairement.)
Eh bien! l'avois-je dit?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Traître!

LISIDOR.

Je vous adore
Plus que jamais.

mad. DE SAINT-CLAIR, avec courroux.

Et moi, je...

LISIDOR, gaiement.

Vous m'aimez encore.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous?

LISIDOR.

Oui. Les femmes ont coutume d'oublier
Tous leurs adorateurs, excepté le premier;
C'est celui-là qui sert d'époque à la tendresse.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Eh! qui peut en effet oublier cette ivresse
Qui jamais ne revient que par le souvenir!
Cet instant où, le front rougissant de plaisir,
Dans un transport mêlé d'amertume et de charmes,
Notre premier aveu s'échappe avec nos larmes!
Que de fois, malgré moi, mon cœur s'est reporté
A ce moment de trouble et de félicité...
Mais je suis bien guérie, et mon cœur se propose...

LISIDOR.

D'aimer encor?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Jamais... Mais parlons d'autre chose.

LISIDOR.

Quel doux aveu!...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Comment?

LISIDOR.

Les belles font toujours
L'aveu de leur tendresse en changeant de discours.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Non; je vais vous parler en mere de famille.

LISIDOR.

L'amour se tait devant la raison.

mad. DE SAINT-CLAIR.

A ma fille
Votre neveu pourroit convenir pour époux.

LISIDOR.

Il est trop jeune.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il vaut déja bien mieux que vous.

LISIDOR.

Sans doute. Votre fille ?...

mad. DE SAINT-CLAIR.

A le cœur de sa mere.

LISIDOR.

Cet éloge est complet.

mad. DE SAINT-CLAIR.

C'est ma seule héritière.
Je suis riche. Germeuil aura tout votre bien...

LISIDOR.

Oui... mais...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Sans l'augmenter j'ai conservé le mien.
Les femmes pas à pas suivent l'économie ;
Mais les hommes, portés sur l'aile du génie,
Volent à la fortune : et là, tout comme ailleurs,
Vous n'avez pas sans doute éprouvé de rigueurs?

LISIDOR.

Elle est femme...

mad. DE SAINT-CLAIR.

En ce cas souffrez que je vous quitte...

LISIDOR.

Mais notre affaire ?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il faut que j'aille à la poursuite
D'une importante...

LISIDOR.

Bon!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Et qui vous touche un peu.

LISIDOR.

Moi?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous. Allez m'attendre avec votre neveu.

LISIDOR.

Quoi ! vous quitter si-tôt !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Depuis long-temps je pense
Que votre cœur est fait aux tourments de l'absence.

LISIDOR.

Non !...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Eh bien ! mon retour sera précipité,
Monsieur, pour ménager sa sensibilité.

(elle sort en lui indiquant l'appartement de Germeuil.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, LISIDOR.

LISIDOR.

Oui, vous avez raison ; louez la Providence
D'avoir pris tant de soin de votre adolescence !
Un guerrier, un héros, sans honte peut-il voir
Sept femmes l'entourer du matin jusqu'au soir ?

GERMEUIL.

Ce n'est pas trop.

LISIDOR.

Comment !...

GERMEUIL.

Toutes sont vertueuses ;
Et jamais les vertus ne sont assez nombreuses.

LISIDOR.

Vous comptez leurs vertus bien moins que leurs appas.

GERMEUIL.

Si j'avois ce bonheur, je n'en parlerois pas.

LISIDOR.

Aux femmes, en ce cas, vous êtes sûr de plaire ;
Elles font consister l'honneur dans le mystere :
L'amour est innocent quand l'amour est discret,
Et ce qu'on ne sait pas n'a jamais été fait.

GERMEUIL.

Mon oncle, respectez mes sages bienfaitrices;
Vous devez mon salut à leurs mains protectrices.

LISIDOR.

Vous voulez me piquer de générosité ?...
Voyons donc ce roman ?

GERMEUIL.

Dans ce bois écarté,
Seul, égaré, sentant ma force défaillante,
Transi de froid, tandis que la fievre brûlante
Fait circuler ses feux dans mon sang agité,
J'implore ici les lois de l'hospitalité...

LISIDOR.

Quoi ! d'un feu dévorant pour appaiser les flammes
Vous venez demander des calmants chez les femmes !
Les médecins encore auront aigri le mal.

GERMEUIL.

Non...

LISIDOR.

Je les connois bien.

GERMEUIL.

Vous les connoissez mal.

LISIDOR.

Cependant je vous vois la figure pâlie;
Et vous avez au moins fait une maladie.

GERMEUIL.

Il est vrai que bientôt la fievre redoubla,
Et de tourments aigus par degrés m'accabla.
Mais si vous aviez vu dans ces moments terribles
Près de votre neveu tous ces êtres sensibles
Prodiguer cet amour et ces soins délicats,
Qui se sentent si bien, mais ne s'expriment pas,

Mon sort, malgré mes maux, vous auroit fait envie.
La douleur consumoit les restes de ma vie;
J'allois m'éteindre : alors, tremblantes pour mes jours,
Elles vouloient de l'art emprunter les secours.
A quoi bon? leur disois-je. Ah! je vous en conjure,
Laissez, laissez agir l'amitié, la nature;
Voilà mes médecins, et je ne risque rien
De m'y tenir : ceux-là ne nous font que du bien.

LISIDOR.

La belle médecine!

GERMEUIL.

Oui : les soins d'une femme
Avec les maux du corps soulagent ceux de l'ame.
Souvent lorsqu'Eugénie (avec un certain air
Si consolant!) m'offroit quelque breuvage amer,
Ses regards m'en faisoient oublier l'amertume;
Alors sur ses deux bras Constance avoit coutume
De soulever ma tête; et de son mantelet
La grand'mere, à longs plis, chaudement me couvroit;
Bientôt quand la sueur inondant mon visage,
D'une crise annonçoit le sinistre présage,
Justine auprès du feu promptement apprêtoit
Le linge qu'à l'instant Ursule m'apportoit
En détournant les yeux. Jamais la bienséance
N'a mieux été d'accord avec la bienfaisance.

LISIDOR.

Quel tableau!

GERMEUIL.

D'après lui l'on eût peint la douleur
Prenant ses vêtements des mains de la pudeur.
Ah! les femmes, dit-on, corrompent l'innocence...
Et jusque dans leurs bras j'ai trouvé la décence!

GERMEUIL.

Mon oncle, respectez mes sages bienfaitrices;
Vous devez mon salut à leurs mains protectrices.

LISIDOR.

Vous voulez me piquer de générosité?...
Voyons donc ce roman?

GERMEUIL.

Dans ce bois écarté,
Seul, égaré, sentant ma force défaillante,
Transi de froid, tandis que la fievre brûlante
Fait circuler ses feux dans mon sang agité,
J'implore ici les lois de l'hospitalité...

LISIDOR.

Quoi! d'un feu dévorant pour appaiser les flammes
Vous venez demander des calmants chez les femmes!
Les médecins encore auront aigri le mal.

GERMEUIL.

Non...

LISIDOR.

Je les connois bien.

GERMEUIL.

Vous les connoissez mal.

LISIDOR.

Cependant je vous vois la figure pâlie;
Et vous avez au moins fait une maladie.

GERMEUIL.

Il est vrai que bientôt la fievre redoubla,
Et de tourments aigus par degrés m'accabla.
Mais si vous aviez vu dans ces moments terribles
Près de votre neveu tous ces êtres sensibles
Prodiguer cet amour et ces soins délicats,
Qui se sentent si bien, mais ne s'expriment pas,

Mon sort, malgré mes maux, vous auroit fait envie.
La douleur consumoit les restes de ma vie;
J'allois m'éteindre : alors, tremblantes pour mes jours,
Elles vouloient de l'art emprunter les secours.
A quoi bon? leur disois-je. Ah! je vous en conjure,
Laissez, laissez agir l'amitié, la nature;
Voilà mes médecins, et je ne risque rien
De m'y tenir : ceux-là ne nous font que du bien.

LISIDOR.

La belle médecine!

GERMEUIL.

Oui : les soins d'une femme
Avec les maux du corps soulagent ceux de l'ame.
Souvent lorsqu'Eugénie (avec un certain air
Si consolant!) m'offroit quelque breuvage amer,
Ses regards m'en faisoient oublier l'amertume;
Alors sur ses deux bras Constance avoit coutume
De soulever ma tête; et de son mantelet
La grand'mere, à longs plis, chaudement me couvroit;
Bientôt quand la sueur inondant mon visage,
D'une crise annonçoit le sinistre présage,
Justine auprès du feu promptement apprêtoit
Le linge qu'à l'instant Ursule m'apportoit
En détournant les yeux. Jamais la bienséance
N'a mieux été d'accord avec la bienfaisance.

LISIDOR.

Quel tableau!

GERMEUIL.

D'après lui l'on eût peint la douleur
Prenant ses vêtements des mains de la pudeur.
Ah! les femmes, dit-on, corrompent l'innocence...
Et jusque dans leurs bras j'ai trouvé la décence!

LISIDOR.

Mais vous me contez-là des prodiges !

GERMEUIL.

Mais moi,
L'objet de tant de soins, à peine je les croi;
Tantôt, en regardant tant d'appas me sourire,
Je prenois mon bonheur pour l'effet du délire;
Tantôt j'imaginois qu'ayant perdu le jour,
J'habitois pour jamais ce bienheureux séjour
Qu'un prophete a peuplé de beautés immortelles.
D'abord je regrettois d'être mort auprès d'elles;
Puis, revenant à moi, saisi d'un doux transport,
Je me disois tout bas : « Non, je ne suis pas mort. »

LISIDOR.

Eh! laquelle aimez-vous?

GERMEUIL.

Toutes.

LISIDOR.

Quelle manie!

GERMEUIL.

Je brûle pour Constance, et j'adore Eugénie;
J'aime sa mere avec la plus sincere ardeur,
Justine avec ivresse, Ursule avec langueur;
Non sans émotion j'embrasse la grand'mere :
L'une plaît, l'autre a plu, l'autre commence à plaire :
Mon cœur, ivre d'amour, d'espoir, de souvenir,
Adore le présent, le passé, l'avenir.

LISIDOR.

Mais vous extravaguez d'aimer...

GERMEUIL.

Je vous imite.

LISIDOR.

Moi?

GERMEUIL.

Vous; vous chérissez quelqu'un d'un grand mérite.

SCENE II.

LISIDOR, GERMEUIL, URSULE, au fond du théâtre.

URSULE, appercevant Lisidor et s'avançant pour le voir.

Ah!

GERMEUIL.

Ai-je tort d'aimer, si mon oncle a raison?

LISIDOR.

Je ne suis amoureux que de votre façon.

URSULE, à part, reconnoissant Lisidor.

Grands dieux!

GERMEUIL.

De cet objet le souvenir vous touche;
Car cent fois j'ai surpris son nom dans votre bouche.

URSULE, à part.

Parleroient-ils de moi?

LISIDOR, à Germeuil, brusquement.

Quel nom?

GERMEUIL, en confidence.

Sophie.

LISIDOR, déconcerté.

Erreur!

GERMEUIL.

Si!...

URSULE, paroissant subitement.

Votre oncle a raison, c'est Ursule, monsieur.

LISIDOR, interdit.

Ursule!

GERMEUIL, à Ursule.

Aurois-je mis ce nom au lieu du vôtre!
Sophie... Ursule...

URSULE.

Eh bien?

GERMEUIL.

L'un n'empêche pas l'autre.

URSULE, à Lisidor.

Infidele! au couvent quand tu venois me voir,
Sont-ce là les serments que tu fis au parloir?

LISIDOR.

Non, pas tout-à-fait : mais peut-on près d'une belle
S'en tenir au bonheur de la vie éternelle?
Il falloit, face à face, et sans distraction,
Rester à vos genoux en contemplation,
Ce plaisir est sans doute un plaisir angélique;
Mais je ne suis point né pour l'amour séraphique.
Je sais bien qu'en lisant son bonheur dans vos yeux,
L'homme avec vous se croit transporté dans les cieux,
Mais dans ces doux moments il faudroit, pour bien faire,
Se rappeler un peu que l'on est sur la terre :
Vous avez dédaigné de vous en souvenir;
Et d'un baiser surpris prétendant me punir,
Vous avez condamné mon amour au régime.
Privé de vos bontés, je l'ai nourri d'estime.
Il s'en trouve assez bien; mais insensiblement
Le régime affoiblit considérablement.

GERMEUIL.

Vous trouvez donc au moins les femmes estimables?

SCENE III.

LISIDOR, GERMEUIL, URSULE, mad. DE COURTMONDE, entrant avec curiosité, et considérant de loin Lisidor.

LISIDOR, répondant à Germeuil.
(à Ursule.)
Assurément... sur-tout quand elles sont aimables :
(à Germeuil.)
Excepté beaucoup d'art et de légèreté,
Un peu de médisance, assez de vanité,
Un soupçon de caprice et de coquetterie,
Un grain d'entêtement et deux de jalousie,
Quelques petits accès d'irritabilité,
Qu'on décore du nom de sensibilité.

mad. DE COURTMONDE, à part, reconnoissant Lisidor.
Lisidor !

LISIDOR.
Excepté l'excès de leur parure
Qui, bien loin d'embellir leurs traits, les défigure.

mad. DE COURTMONDE, à part.
C'est le traître !

LISIDOR.
Excepté leur sourire apprêté,
Leurs mines, leurs langueurs, leur migraine; excepté
Le vuide de leurs cœurs, le néant de leurs ames...

GERMEUIL, impatienté.
Excepté tout enfin...

LISIDOR.
J'estime assez les femmes.

mad. DE COURTMONDE, brusquement.

Je pense comme vous.

LISIDOR.

Ah ! grands dieux !

mad. DE COURTMONDE.

Excepté
Leur fourberie insigne et leur duplicité,
Et leur inconséquence, et l'orgueil qui les presse
De s'avancer toujours pour reculer sans cesse ;
Excepté leur cœur froid, excepté leur esprit,
Si grand en apparence, en effet si petit
Qu'il ne peut maîtriser la beauté qu'il enchaîne,
Tandis qu'avec un fil son esclave le mene ;
Excepté leur noirceur, leur infidélité,
Leur déraisonnement, leur bassesse ; excepté
L'art de nous abuser toutes tant que nous sommes

LISIDOR, gaiement.

Excepté tout enfin...

mad. DE COURTMONDE.

J'estime assez les hommes.

LISIDOR.

Nous voilà quittes...

mad. DE COURTMONDE.

Traître !

URSULE.

Infidele !

mad. DE COURTMONDE, à Ursule.

Comment !...

GERMEUIL, à part.

Il est entre deux feux.

URSULE, à mad. de Courtmonde.

L'ingrat fut mon amant.

GERMEUIL, à part.

Sortons : en pareil cas je crois qu'un neveu gêne.

(il sort.)

mad. DE COURTMONDE, à Lisidor, qui cherche à s'esquiver.

Tu n'échapperas pas aux transports de ma haine.

SCENE IV.

LISIDOR, URSULE, mad. DE COURTMONDE, mad. DE SAINT-CLAIR.

mad. DE SAINT-CLAIR.

(à part, en entrant.) (voyant la dispute.)

Tout m'a réussi. Ah!

LISIDOR, à Ursule et à madame de Courtmonde.

Si nous nous emportons,

Le moyen de s'entendre!

URSULE.

Eh bien! parle.

mad. DE COURTMONDE.

Réponds!

LISIDOR.

(à part.) (haut, à mad. de Courtmonde.)

Brouillons-les, il est temps. Oui, je fus infidele.
Je vous idolâtrois! hélas! lorsqu'une belle
Prit un malin plaisir à rompre nos liens,
Et, sortant de vos fers, m'arrêta dans les siens.

(montrant Ursule.)

Sa beauté fit mon crime, et fera mon excuse.

mad. DE COURTMONDE, furieuse.

Dieux

LISIDOR, à part.

Me voilà sauvé!

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, gaiement.

Le monstre!

URSULE, à madame de Courtmonde.

Il vous abuse.

mad. DE COURTMONDE, furieuse.

Il dit vrai.

LISIDOR, à part.

Bon!

mad. DE SAINT-CLAIR, bas, aux deux femmes.

Il veut vous brouiller.

mad. DE COURTMONDE.

Croyez-vous?

mad. DE SAINT-CLAIR.

C'est le coup de maître.

mad. DE COURTMONDE, à Ursule, en l'embrassant.

Oui... la paix! unissons-nous.

LISIDOR, à part.

Ferme! ne cédons pas. Pour résister aux belles
Il suffit de parler, s'il se peut, plus haut qu'elles:
Essayons.

mad. DE COURTMONDE.

Traître!

URSULE.

Ingrat!

LISIDOR, très haut.

Cruelles...! je suis mort!
C'est un plan combiné.

URSULE et mad. DE COURTMONDE.

Il faut!...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous avez tort.

LES DEUX FEMMES.

Tort!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Tout-à-fait.

URSULE et mad. DE COURTMONDE.

Comment?...

LISIDOR, montrant madame de Saint-Clair.

Ecoutez donc madame!

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, montrant la terre.

(haut.)

Je veux l'amener là. Je conçois qu'une femme
Suive les mouvements de son cœur irrité,
Et fasse le procès à l'infidélité :
Sans doute il vaudroit mieux employer la clémence.
Mais si nous nous vengeons, prenons une vengeance
Qui soit digne de nous : pour punir leurs forfaits
Accablons nos tyrans de honte et de bienfaits.

mad. DE COURTMONDE.

Eh! qui peut se résoudre à cet effort suprême?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Toute femme d'honneur; vous, mesdames; moi-même.

URSULE.

Ma cousine, on le voit, vous n'avez pas été
Victime, comme nous, de sa duplicité.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Bien long-temps avant vous...

URSULE et mad. DE COURTMONDE.

Bon!

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il m'avoit trahie :
Mais que pour me venger le sort m'a bien servie!
Depuis un mois combien j'ai goûté de douceur
En pressant le neveu mourant contre ce cœur

Que l'oncle avoit blessé d'une mortelle atteinte!
Souvent en ranimant son ame presque éteinte,
Je répétois avec un douloureux plaisir :
« Pour toi je le fais vivre, et tu m'as fait mourir! »

LISIDOR, à part, attendri.

Ah !...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Voyez-vous ? Laissons la vengeance vulgaire
Se consoler du mal par le plaisir d'en faire.
Ce plaisir n'est pas fait pour les cœurs délicats;
C'est en les obligeant qu'on punit les ingrats.
(lançant quelques coups-d'œil à Lisidor, et observant l'impression qu'elle fait sur lui par degrés.)
Mais on doit, quand l'instant de la vengeance approche,
Voir si l'on est soi-même exempt de tout reproche.
Souvent les procédés des hommes sont affreux;
Mais n'avons-nous pas, nous, quelques torts avec eux?
S'ils ont quelques défauts, nous en avons mille autres.

LISIDOR.

Madame !...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Trop souvent leurs torts viennent des nôtres.

URSULE, à madame de Saint-Clair, avec reproche.

Quoi !...

mad. DE SAINT-CLAIR.

(à part.) (haut.)
Laissez faire. Il est des hommes généreux,
Tendres, reconnoissants, et dignes d'être heureux.

LISIDOR.

Oui ; mais il est encore plus de femmes, peut-être,
Qui rendroient l'homme heureux, si l'homme savoit l'êtr

mad. DE SAINT-CLAIR.

Les hommes ont un fond de sensibilité
Inaltérable...

LISIDOR.

Et vous, de générosité.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Dans leur cœur, il est vrai, parfois l'amour sommeille ;
Mais au bout de... quinze ans encore il se réveille.

LISIDOR.

Hélas !...

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, aux deux femmes.
(haut.)

Voici l'instant. Je parle en général.
On prétend que le cœur de l'homme est inégal ;
Moi, je le crois constant. Loin de l'objet qu'il aime
Il change. Revient-il ? il est toujours le même.

LISIDOR, tombant à genoux.

Oui, Sophie !

mad. DE SAINT-CLAIR, aux deux femmes, d'un air triomphant.

Eh bien ?...

LISIDOR.

Oui !...

mad. DE SAINT-CLAIR, avec un grand éclat de rire.

Lisidor, levez-vous ;
Je ne reconnois plus un homme à mes genoux.

LISIDOR, revenant à lui.

Ciel !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Votre abaissement moi-même m'humilie.

URSULE.

Voilà le superfin de la coquetterie !

MAD. DE SAINT-CLAIR, à part, gaiement.

On peut punir l'amant quand on sauve l'ami.

(à Lisidor.)

Adieu! nous vous laissons réfléchir.

(elle sort avec Ursule et madame de Courtmonde.)

SCENE V.

LISIDOR.

Quel oubli!...
Suivons-la. Vengeons-nous; apprenons-lui qu'un maître
Peut oublier qu'il l'est, mais non cesser de l'être;
Qu'il cede à la foiblesse, et résiste à l'orgueil;
Que je puis me venger, et que... Mais un coup-d'œil,
Un mot, un geste, un rien me confondra moi-même:
Tout, jusqu'à ma fureur, lui dira, je vous aime;
Tandis qu'autour de moi le groupe féminin,
Me protégeant tout haut, me trahissant sous main,
Après m'avoir battu, pour comble de disgrace,
Avec compassion demandera ma grace...
Et mon neveu... témoin de mes égarements,
Comparant ma conduite et mes raisonnements...
Comme il va s'applaudir de mon inconséquence!
Quel parti prendre? Allons évitons sa présence...
La voir seroit plus doux, la fuir est plus prudent.
Pour triompher encore elle est là qui m'attend;
Les yeux mourant d'amour, étincelant de gloire,
Et portant sur son front l'orgueil de la Victoire.
Qu'elle doit être belle! et que... Voyons-la... mais
Gardons-nous bien sur-tout de la voir de trop près;
Car, mesdames, l'on est, je crois, pour vous combattre,
Plus fort à trente pas que l'on ne l'est à quatre.

(à Germeuil qui entre.)

Que tout soit à l'instant prêt pour notre départ.

(il sort.)

GERMEUIL.

Grands dieux!

SCENE VI.

GERMEUIL, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Qu'avez-vous donc?

GERMEUIL.

Nous partons.

EUGÉNIE.

Quoi? si tard!

GERMEUIL.

Dans un moment.

EUGÉNIE.

Eh quoi! demain, à pareille heure,
Nous n'habiterons plus dans la même demeure!
Par-tout où je vous vis, mon cœur vous cherchera;
J'appellerai mon frere; il ne sera plus là.

GERMEUIL.

Il y sera toujours.

EUGÉNIE.

Hélas! je le desire.

GERMEUIL.

Dites-vous bien souvent? « Notre ami ne respire
« Que pour songer à moi, pour regretter ces jours
« Trop longs pour la douleur, pour l'amitié trop courts.
« Si j'avois pu toujours soigner sa maladie,
» Mon malade eût voulu ne guérir de la vie. »

EUGÉNIE.

Me le promettez-vous ?

GERMEUIL.

Oui, je vous le promets.

EUGÉNIE.

Si vous nous oubliez, que je vous en voudrois!
Pour me venger de vous, dans mon dépit extrême,
Je crois que je pourrois vous oublier vous-même!

SCENE VII.

GERMEUIL, EUGÉNIE, Mad. DE SAINT-CLAIR, tenant quelques papiers et cherchant Lisidor.

mad. DE SAINT-CLAIR, à part, en entrant gaiement.

Il n'est plus là... Que vois-je!

(elle serre les papiers, et écoute.)

GERMEUIL, à Eugénie.

Hélas! je le sens bien,
Nous ne nous oublîrons jamais.

EUGÉNIE.

Jamais.

GERMEUIL.

Eh bien!
Pour en être plus sûrs, donnons-nous-en un gage!

EUGÉNIE.

Volontiers.

GERMEUIL.

Un baiser...

EUGÉNIE.

Non... C'est pourtant dommage;
Car rien ne me plaît tant qu'un baiser entre amis.

GERMEUIL.

Quand on a le cœur pur, ce qui plaît est permis.

EUGÉNIE.

Cependant il faudroit y mettre du mystere?

GERMEUIL.

Un peu.

EUGÉNIE.

Vous voulez donc que je trompe ma mere?

GERMEUIL, s'éloignant.

Oh, non!

mad. DE SAINT-CLAIR, à part.

Pauvres enfants!

EUGÉNIE.

Tenez, voici ma main:
Pour arriver au cœur, qu'importe le chemin?
(tandis que Germeuil lui baise la main, elle met l'autre sur son cœur avec ivresse.)
Je vous l'avois bien dit!... Sortez!...

GERMEUIL.

C'est pour vous plaire
Que je vous fuis.

ENSEMBLE, de loin.

Adieu!

SCENE VIII.

Mad. DE SAINT-CLAIR.

Dans peu de temps j'espere
Qu'ils ne se fuiront plus. Les créanciers unis,
Après quelques débats, à la fin m'ont remis,
En les payant comptant, la moitié de leurs sommes.
Mais comme il est aisé de gouverner les hommes!

Avec quelques coups-d'œil, quelques mots, comme on a
Bientôt séduit, tourné toutes ces têtes-là!
Le ministre à fléchir étoit plus difficile:
La vieillesse à nos loix l'a rendu peu docile:
Je n'avois qu'un moyen; c'étoit la vanité:
J'ai flatté son orgueil... Un ministre flatté
Est à moitié vaincu. J'ai vu presque des larmes
S'échapper de ses yeux. Il m'a rendu les armes
Et le brevet. Combien je vais faire d'heureux!
Ma main de deux amants va donc serrer les nœuds,
Va sauver un ami! Quelle douce espérance!
D'un bienfait commencé le cœur jouit d'avance.
Je veux tous près de moi les fixer désormais:
Peut-on se séparer des heureux qu'on a faits!

SCENE IX.

Mad. DE SAINT-CLAIR, LISIDOR, GERMEUIL en habit de voyage, CONSTANCE, EUGÉNIE, URSULE, Mesd. D'ORVILLE et DE COURT-MONDE.

LISIDOR, à madame de Saint-Clair.

Avant de vous quitter je prétends vous confondre
A votre tour.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mon cœur est prêt à vous répondre.

LISIDOR.

Eh! que répondra-t-il?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Que savez-vous?

LISIDOR.

Comment!...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Parlez !

LISIDOR.

(à part.)

J'aurois mieux fait de partir sur-le-champ.

(prenant Germeuil par la main.)

Recevez nos adieux.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous partez ?... à merveille !

(à part.) (haut.)

Quel contre-temps fatal ! Oui, je vous le conseille ;
Pressez votre départ et nos derniers adieux.
Aucun objet ne doit vous fixer en ces lieux :
Vous n'en aimez aucun, et je sens par moi-même
Qu'on ne peut vivre heureux qu'auprès de ce qu'on aime.

LISIDOR, s'éloignant.

Ah ! traîtresse !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Fuyez.

LISIDOR.

N'aurois-je pas raison ?

mad. DE SAINT-CLAIR, le regardant très tendrement.

Oui.

LISIDOR.

La bouche dit oui, tout le reste dit non !...
Quel art avez-vous donc d'inspirer le contraire
De ce que vous semblez nous conseiller de faire,
Femmes ?

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mais partez donc !

URSULE, à part, à mesdames d'Orville et de Courtmonde.

Il ne partira pas.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Ne perdez pas de temps. Mais pourquoi sur vos pas
Emmener cet enfant? ménagez sa jeunesse
Et sa convalescence.

LISIDOR.

Eh! si je vous le laisse,
Qui sait quand il aura la force de partir?
Ces lieux sont enchantés, on ne peut en sortir.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Eh bien! restez-y donc! soyez de la famille.

LISIDOR.

Quoi! vous consentiriez...

mad. DE SAINT-CLAIR.

Germeuil aime ma fille.

GERMEUIL, EUGÉNIE.

Ciel!

LISIDOR, à part, avec joie.

L'hymen me prépare, en cette occasion,
De la fille à la mere une transition.
(haut, unissant les amants.)
J'y consens.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Sois heureuse, ô ma chere Eugénie!

mad. DE COURTMONDE, à part, avec dépit.

Bel hymen!

URSULE, à Constance qui cherche à cacher ses larmes.

Vous pleurez?

CONSTANCE, s'efforçant de sourire.

De plaisir.

LISIDOR, à madame de Saint-Clair, en lui montrant Germeuil et Eugénie.

Mon amie,

Quel exemple !

mad. DE SAINT-CLAIR.

A notre âge ?

LISIDOR.

Il est un peu tard ; mais

Il vaut mieux être heureux un peu tard que jamais.

mad. DE SAINT-CLAIR, tendrement.

Non : je m'exposerois à vos mépris peut-être.

LISIDOR, vivement.

Jamais.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Vous oubliez que j'ai le malheur d'être...

Femme... Or, vous méprisez des femmes jusqu'au nom :

On peut donc vous aimer ; mais vous épouser, non.

LISIDOR, déconcerté et piqué.

Madame !...

mad. D'ORVILLE.

C'est bien fait !

mad. DE COURTMONDE.

L'effort est admirable.

CONSTANCE, en soupirant.

Il doit lui coûter cher.

URSULE.

J'en serois incapable.

LISIDOR, après un moment de réflexion.

Vous savez tout.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Quoi donc ?

LISIDOR.

Pour refuser ma main,
Mon mépris pour le sexe est un prétexte vain.
Dites la vérité : vous craignez, mon amie,
De partager mon sort.

mad. DE SAINT-CLAIR.

Il est digne d'envie.

LISIDOR.

Non, j'ai perdu mes biens, mon état...

mad. DE SAINT-CLAIR, lui présentant son brevet.

Le voici.

LISIDOR.

Ciel !

mad. DE SAINT-CLAIR, galement.

Et vos créanciers sont rassemblés ici.

LISIDOR.

Je me sauve !

mad. DE SAINT-CLAIR.

(le regardant tendrement.)

Arrêtez. Craignez-vous ma présence ?

LISIDOR, confondu.

Vous !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Moi : pour la moitié j'ai payé leur créance.
Ainsi que votre honneur, vos biens sont conservés.

LISIDOR.

Dieux !

mad. DE SAINT-CLAIR.

Mais c'est une femme à qui vous les devez :
N'en rougissez-vous pas ?

LISIDOR.

Moi rougir, ma Sophie,
De vous devoir l'honneur, la fortune, la vie!
Non, je vais publier...

mad. DE SAINT-CLAIR, l'arrêtant.

Prouvez-moi qu'en effet
Les hommes mieux que nous savent taire un secret.
Le sort a condamné nos vertus au silence :
C'est au fond de nos cœurs qu'est notre récompense.
Vous recherchez la gloire, et nous vous la laissons,
Sans regret... vous brillez; et nous, nous jouissons.
D'un œil moins prévenu considérez les femmes :
A travers leurs défauts pénétrez dans leurs âmes.
C'est là qu'est leur beauté; là brillent des attraits
Dont le solide éclat ne s'efface jamais;
Là, sitôt que les fleurs de l'amour sont écloses,
Les fruits de l'amitié se cachent sous les roses :
Le temps fane les fleurs; mais il mûrit les fruits :
Et la sagesse alors les offre à nos amis.
Daignez les accepter.

LISIDOR.

O sexe inconcevable!
De contrastes sans fin mélange inexplicable!
Le ciel, en s'occupant de ta création,
Se mit avec lui-même en contradiction.

(aux femmes.)

La force naît chez vous du sein de la foiblesse;
Et la grandeur s'élève où rampe la souplesse.
Plus nous vous chérissons, plus vous nous tourmentez,
Et c'est par ces tourments que vous nous enchantez.

Si d'un défaut sur vous on s'apprête à médire,
Deux vertus à l'instant désarment la satire.
En vain on vous démasque, en vain on vous conn
Il faut vous adorer en dépit qu'on en ait.

FIN DES FEMMES.

LA

JEUNE HÔTESSE,

COMÉDIE,

PAR CARBON-FLINS,

Représentée, pour la première fois, le 24 décembre 1791.

NOTICE SUR FLINS.

Carbon Flins des Oliviers, naquit à....
en 1760. On n'a point de renseignements sur la famille de ce poëte. Il se lança dans la carrière à l'âge de 19 ans par un poëme intitulé *Voltaire*. Nous ne parlons ici de Flins que comme auteur dramatique. La première pièce qu'il fit jouer au Théâtre François fut le *Réveil d'Épiménide*, comédie en un acte, en vers, mise au théâtre le premier janvier 1790.

L'année suivante, le 25 février, fut donné *le Mari Directeur*, comédie en un acte, en vers, pièce immorale qui ne reparoîtra sûrement point.

La Jeune Hôtesse, comédie en trois actes, en vers, représentée pour la première fois le 7 janvier 1792, obtint un succès flatteur, et est restée au théâtre. C'est une imitation de *la Locandiera* de Goldoni.

Flins est mort au mois de juillet 1806, à Vervins, où il étoit commissaire impérial près le tribunal de cette ville.

PERSONNAGES.

CAROLINE, jeune hôtesse.
DURMONT.
FABRICE, premier garçon de l'hôtel.
ÉDOUARD, valet-de-chambre de Durmont.

La scène est à Francfort, et se passe dans une salle de l'hôtel.

LA JEUNE HÔTESSE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CAROLINE, FABRICE.

FABRICE.

Et je n'ai pas raison ?

CAROLINE.

Moi? je n'ai jamais tort.

FABRICE.

Ne puis-je pas du moins me plaindre de mon sort?

CAROLINE.

A ne vous plaindre pas, qui pourroit vous contraindre?
Les hommes ont toujours du plaisir à se plaindre.

FABRICE.

Est-ce pour son plaisir que l'on est malheureux?
J'ai servi votre père ; et ses soins généreux
De Fabrice orphelin ont élevé l'enfance :
Il se loua vingt ans de ma reconnoissance ;
Il m'aimoit comme un fils, non comme un serviteur;
Même il m'avoit permis de vous nommer ma sœur.

Ne vous souvient-il plus qu'à son heure dernière,
Quand la mort étoit prête à fermer sa paupière,
Il m'appelle, et me dit : Tu m'as servi long-temps ;
Je voudrois bien payer des travaux si constants :
Je suis pauvre, et ma fille est toute ma famille ;
Reçois donc tout mon bien en acceptant ma fille.
Le prix étoit trop doux, et je tâchai du moins
De m'en rendre plus digne. Ah ! j'ai perdu mes soins ;
L'espoir m'échappe enfin : votre cruelle adresse,
D'un père tous les jours fait mentir la promesse.

CAROLINE.

Je suis fort difficile, et veux que mon époux
Soit tendre, soit fidèle, et ne soit point jaloux.

FABRICE.

Vous êtes exigeante. Et puis-je être tranquille,
Tandis que votre accueil, toujours doux et facile,
Me désole, et vous fait, dans chaque voyageur
Qui loge en cet hôtel, voir un adorateur ?

CAROLINE.

Il faut dans mon état un souris qui caresse :
On se plaît dans l'hôtel, quand on aime l'hôtesse.

FABRICE.

Vous les encouragez dans leurs prétentions.

CAROLINE.

Croyez que pour cela j'ai toujours mes raisons.

FABRICE.

Quoi ! ce jeune François, si fat, si ridicule,
Dont vous vous moquiez même avec peu de scrupule,
Qui sut à vos regards le rendre intéressant ?
Le cœur peut-il ainsi changer en un moment ?

CAROLINE.

Eh ! change-t-on de cœur, en changeant de manières?
Mais Fabrice, après tout, sont-ce là vos affaires?
Je devrois me fâcher de cette question.

FABRICE.

Eh bien ! fâchez-vous.

CAROLINE.

Non, mon cher Fabrice, non;
Je veux de mes secrets vous faire confidence,
Car je suis aujourd'hui dans mon jour d'indulgence.

FABRICE.

Il faut en profiter.

CAROLINE.

Et vous ferez fort bien,
Car je réponds du jour, et non du lendemain.

FABRICE.

Voyons donc.

CAROLINE.

Vous savez que le jeune Fierville
Avec beaucoup de bruit s'annonça dans la ville;
Il crut que dans Francfort, tout le beau sexe épris,
Ne pourroit résister aux grâces de Paris :
Il faisoit en amour des châteaux en Espagne;
Moi, je voulus venger l'honneur de l'Allemagne.
Mon front à son aspect se couvrit de rougeur;
Mes yeux sembloient chercher et craindre leur vainqueur.
Chaque jour dans mon trouble il voyoit son ouvrage :
Ma fuite enfin l'attire, et mon refus l'engage;
C'est où je l'attendois. Il devient amoureux,
Et quand je le vois pris autant que je le veux,
Je quitte tout à coup mon air tendre et timide;
Je marche à découvert : ma franchise perfide

Lui dit devant témoins : *Je me moquois de vous.*
Il demeure interdit ; je redouble mes coups.
Je conte l'aventure, et suis inexorable.
Le héros de Francfort en est bientôt la fable.
Je préservai par là tous ces jeunes objets,
Dont il auroit trompé les innocents attraits.
N'ai-je pas fait, Fabrice, un chef-d'œuvre en morale?

FABRICE.

Et ne craignez-vous pas le bruit et le scandale?

CAROLINE.

On ne redoute rien quand on a résisté.
Cet homme si fameux, ce vainqueur redouté,
S'il livre à ses bons mots les beautés trop sensibles,
Garde bien le secret aux femmes invincibles.
Vous ne répondez rien?

FABRICE.

Non, non, je suis à bout.

CAROLINE.

Quoi ! de l'humeur encor? qui peut vous fâcher?

FABRICE.

Tout.

Il n'est point d'étranger qui, trompé par vos charmes,
A mon sensible cœur n'ait coûté quelques larmes ;
Et jusqu'à ce banquier, si brusque et si grondeur,
A qui, dit son valet, les femmes font horreur,
Partout montré du doigt pour sa rudesse extrême,
Vous prétendez aussi qu'à la fin il vous aime.

CAROLINE.

Ne me défiez pas : vous m'y faites songer.
Celui-là me manquoit. Qu'il est doux d'engager
L'homme que jusqu'alors n'a soumis nulle femme,
D'avoir les premiers droits qu'on ait eus sur son âme,

Et de tenir captif en des liens secrets,
Celui qui de l'amour rompit tous les filets !
C'en est fait, et comptez sur la reconnoissance
Qu'on doit à des avis d'une telle importance :
Moi je n'y songeois pas ; mais j'ai de vrais amis,
Et leurs sages conseils seront bientôt suivis.

FABRICE.

Ainsi vous méprisez les volontés d'un père?

CAROLINE.

Non pas, je vous estime, et votre amour m'est chère ;
Mais je suis jeune encore, et crains de m'engager.
De mes défauts, un jour, je veux me corriger :
Aujourd'hui, je le sens, je suis un peu coquette ;
Je vous épouserai quand je serai parfaite.

SCÈNE II.

FABRICE, *seul.*

Méchante ! quel est donc ton pouvoir pour charmer?
Plus elle me désole, et plus il faut l'aimer !
Mais je m'alarme trop de maux que je redoute :
Qui badine avec tous, n'en aime aucun sans doute.
J'en serai quitte encor pour de vaines frayeurs ;
Car enfin, mes rivaux sont tous des voyageurs :
Leur amour passager ne peut m'être funeste :
Ils arrivent, je tremble ; ils partent, et je reste.

SCÈNE III.

FABRICE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Mon maître est-il rentré?

FABRICE.

Non, je ne l'ai pas vu.

ÉDOUARD.

Eh quoi ! monsieur Durmont...

FABRICE.

Il n'est pas revenu.

ÉDOUARD.

Vous êtes honnête homme, au moins, monsieur Fabrice.

FABRICE.

Vous ne me flattez pas en me rendant justice.

ÉDOUARD.

J'ai le cœur très sensible, et vous sais gré vraiment
D'avoir logé mon maître en cet appartement.

FABRICE.

C'étoit le seul vacant; j'ignore, en conscience,
Comment cela me vaut de la reconnoissance.

ÉDOUARD.

Eh ! moi je le sais bien.

FABRICE.

Daignez prendre le soin
De m'expliquer...

ÉDOUARD.

Il faut remonter d'un peu loin.
Depuis plus de dix ans j'appartiens à mon maître,
Et j'eus, vous le voyez, le temps de le connoître.
De le former, mon cher, j'essayai vainement,
Car il ne put jamais quitter l'air allemand.

Pour faire tous les jours de nouvelles conquêtes,
Il prodiguoit alors les festins et les fêtes :
De deux originaux présentant le croquis,
Gauche comme un baron, et fat comme un marquis,
D'Allemagne à Paris il venoit, trop crédule,
Échanger son argent contre le ridicule.
Son air brusque et son ton portoient partout l'ennui;
On goûtoit sa dépense, en se moquant de lui.
Moi, pendant ce temps-là, je faisois mes affaires,
Et je gagnois autant que quatre secrétaires.
J'ordonnois les soupers; j'achetois les bijoux;
Je meublois la maison qui sert au rendez-vous.
J'avouerai qu'à cela je trouvois bien mon compte;
J'avançois mon argent, mais je prenois l'escompte.
C'étoit là le bon temps, il a trop peu duré.
Mon maître tout à coup dans un piège attiré,
S'aperçoit qu'il est dupe : il éclate avec rage,
Se livre sans retour à son humeur sauvage.
De son erreur première enfin désabusé,
Il prend pour la sagesse un travers opposé;
Il vit depuis cinq ans pensif et solitaire :
Au nom seul d'une femme il se met en colère.
Je gagne peu d'argent, et j'ai beaucoup d'ennuis;
Avec l'amour j'ai vu s'envoler mes profits.

FABRICE.

Je ris de ce récit et naïf et facile,
Mais sans trop voir en quoi j'ai pu vous être utile.

ÉDOUARD.

Or, le voici.

FABRICE.

Fort bien.

FABRICE.

A peine je respire.

CAROLINE.

Vous ne me dites rien.

FABRICE.

J'en aurois trop à dire.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CAROLINE, *seule.*

Fabrice est en courroux, mais il s'apaisera :
Il s'en va ce matin, ce soir il reviendra.
Moi, de le désoler j'ai bien quelques scrupules ;
Mais les hommes aussi sont par trop ridicules.
D'abord, avant l'hymen, serviteurs exigeants ;
Bientôt, après l'hymen, possesseurs négligents :
Despotes sans pitié : je crois en conscience
Qu'il est assez prudent de se venger d'avance.
Se venger? de qui? Non, je n'ai pas ce dessein ;
Car j'ai le cœur très bon, avec l'esprit malin.
Fabrice, oui, je l'aime, et hais sa jalousie ;
Je veux, en l'éprouvant, me montrer son amie,
Corriger mon amant pour en faire un époux,
Et jouer un bourru pour guérir un jaloux.

SCÈNE VII.

DURMONT, CAROLINE, ÉDOUARD.

DURMONT, *à Édouard.*

Il suffit : va-t'en voir si je n'ai pas de lettres.

(Caroline fait la révérence à Durmont.)

Que voulez-vous?

CAROLINE.

Monsieur veut-il bien me permettre
De venir en sa chambre, où j'ai souvent besoin?

DURMONT.

De me le demander vous n'avez pas pris soin
Jusqu'alors; ce scrupule est tardif à paroître.

CAROLINE.

Je crains d'être importune.

DURMONT.

Oh! cela pourroit être,
Si j'y regardois; mais soyez ici, là-bas,
Parlez ou taisez-vous, je n'y regarde pas.

CAROLINE.

Cependant...

DURMONT.

C'est assez.

CAROLINE, *à part.*

Cet homme est laconique;
Mais l'obstacle m'irrite, et son humeur me pique.

SCÈNE VIII.

DURMONT, CAROLINE, ÉDOUARD.

DURMONT.

Le courrier?

ÉDOUARD.

Cette lettre est pour monsieur Durmont.

DURMONT.

Donne; c'est de Belfort. Voyons, que m'apprend-on?
(*Il lit.*) « Monsieur de Foret est mort...
C'étoit mon vieil ami; ma douleur est sincère,
Il avoit un cœur droit, un noble caractère.

Un fripon meurt à peine après quatre-vingts ans;
Mais les honnêtes gens ne vivent pas long-temps.

(*Il lit.*) « Tout le monde le regrette; sa femme seule « ne paroît pas inconsolable.

Je le crois aisément. Malheureux! à son âge
Se charger d'une femme étoit aussi peu sage;
Il mourut des chagrins qu'elle fit essuyer,
Et voilà ce que c'est que de se marier.

(*Il lit.*) « Il ne laisse qu'une fille.

Le sort à mon ami jusqu'au bout est contraire.
Un fils eût hérité des qualités du père;
Un fils de ses vertus eût transmis le trésor :
Mais il n'a qu'un enfant... c'est une fille encor.

(*Il lit.*) « Elle a beaucoup de bien.

A plus d'extravagance il saura l'engager.

(*Il lit.*) « Je lui cherche un mari.

A-t-il quelque ennemi dont il veut se venger?

(*Il lit.*) « Sa famille et moi, nous avons jeté les yeux « sur vous.

J'aurois donné pour lui ma fortune; et l'infâme,
Pour prix de tant de soins, me propose une femme!
Trop simple, à l'amitié j'ai cru jusqu'à ce jour;
Mais l'amitié trompeuse est semblable à l'amour.

(*Il lit.*) « Réponse. » (*Il déchire la lettre.*)
Tiens, la voilà.

CAROLINE.

Monsieur, elle est facile à faire :
Vous laissez peu d'ouvrage à votre secrétaire.

(*A part.*)

Je prétends qu'il réponde.

[redacted]

DURMONT.

On peut vous dispenser
De vos réflexions.

CAROLINE.

Mais...

DURMONT.

Faites-moi passer
Un livre qui m'amuse, et non pas qui m'applique :
Allez.

CAROLINE.

(*À part.*) (*Haut.*)
Il répondra. J'obéis sans réplique.

SCÈNE IX.

DURMONT, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Vous la traitez fort mal.

DURMONT.

C'est qu'elle est sans façons ;
Elle eût voulu, je crois, me donner des leçons.

ÉDOUARD.

Monsieur, vous désolez votre valet fidèle.

DURMONT.

Comment ! as-tu reçu quelque triste nouvelle?
Tu me connois : as-tu besoin de mon secours?
Voici ma bourse ; prends.

ÉDOUARD.

Je l'accepte toujours :
Refuser vos présents seroit une insolence
Que je n'aurai jamais. J'ai de la conscience.

Mais le défaut d'argent ne fait pas mon malheur ;
Mes maux sont plus aigus, puisqu'ils partent du cœur :
Je souffre des erreurs des personnes que j'aime.

DURMONT.

Et qui te fait souffrir par ses erreurs?

ÉDOUARD.

Vous-même :
Vous êtès jeune encore, et vous avez du bien ;
Mais vivre seul, c'est vivre en mauvais citoyen.
Soit que vous habitiez la ville ou la campagne,
Vous n'êtes jamais seul avec une compagne ;
Tantôt on vient pour elle, et c'est tantôt pour vous.

DURMONT.

Oui, l'on vient pour madame, et jamais pour l'époux.
C'est acheter trop cher l'honneur d'avoir du monde ;
Si je suis seul, au moins personne ne me fronde ;
Et quand on vient me voir, on vient toujours pour moi.

ÉDOUARD.

On peut, malgré madame, être maître chez soi ;
Et d'ailleurs on vieillit, vous l'avez dit vous-même :
Il faut des successeurs ; et quel plaisir extrême
De s'entourer d'enfants qui nous doivent le jour !

DURMONT.

Non, rien ne fléchira ma haine pour l'amour.

ÉDOUARD.

Mais l'amour paternel.

DURMONT.

J'en conviens.

ÉDOUARD, *à part.*

Il vacille.

DURMONT.

Oui, j'envierois le sort d'un père de famille.

Ah ! combien j'aimerois tous ces jeunes amis,
Mes enfants, en un mot (bien entendu des fils) !
Que cette idée est douce, et me pénètre l'âme !

ÉDOUARD.

Tout cela, cependant, ne se peut pas sans femme.

DURMONT.

Les bons cœurs, Édouard, ne sont point isolés ;
Il est des malheureux, par le sort accablés :
En corrigeant pour eux la fortune jalouse,
J'aurai des enfants, oui, mais sans avoir d'épouse.

ÉDOUARD, *à part.*

Il est incorrigible, et restera garçon,
Et moi par contre-coup. Cependant, que sait-on ?
Né sensible, un rien peut réveiller sa tendresse :
Et j'espère beaucoup de notre jeune hôtesse.
Bon, la voici, filons.

(Il sort.)

SCÈNE X.

DURMONT, CAROLINE.

CAROLINE, *à part.*

Il a l'air courroucé ;
Mais je veux que bientôt il soit apprivoisé.

DURMONT.

C'est un parti bien pris. Qui vient là ?

CAROLINE.

Caroline.

DURMONT.

Et que me voulez-vous ?

CAROLINE.

Moi, rien qui vous chagrine.
Ces livres, disiez-vous ? je viens les apporter.

DURMONT.

Le prix?

CAROLINE.

Rien.

DURMONT.

Il fallut pourtant les acheter?

CAROLINE.

Les acheter, monsieur, étoit fort inutile,
Lorsque j'en ai chez moi, sans envoyer en ville.

DURMONT.

Madame est bel-esprit.

CAROLINE.

Je n'ai pas ce travers.
Mes parents m'ont donné quelques talents divers;
Ils avoient avec soin élevé mon enfance :
Un revers tout à coup leur ôta leur aisance.
Je me livre au travail jusqu'alors inconnu;
J'oubliai tout le reste, et je n'ai retenu
Qu'une seule maxime en tout temps nécessaire :
Il faut à son état plier son caractère.

DURMONT.

Vous êtes philosophe, à ce que je vois.

CAROLINE.

Non.
On l'est bien rarement, lorsqu'on en prend le nom.

DURMONT.

Vos livres? Un roman bien fou bien gigantesque;
Car vous devez avoir la tête romanesque,
Un esprit exalté. Voyons.

CAROLINE.

Et jugez-moi...

DURMONT.

A la rigueur.

CAROLINE.

Tant mieux!

DURMONT, *lit.*

« Satire contre les femmes :
« De l'antipathie contre l'amour. »
Vous vous moquez, je croi ;
Contre l'amour? C'est là...

CAROLINE.

Ma lecture ordinaire.

DURMONT.

Vous voulez me tromper.

CAROLINE.

Caroline est sincère.

DURMONT.

Vous méprisez l'amour?

CAROLINE.

Moi? je ne conçois pas
Que d'aussi peu de chose on puisse faire cas;
Il est si rarement compagnon de l'estime!
Dans celui qu'il enflamme, il punit sa victime;
Il nous faut, consumés de remords, de désirs,
Souffrir de ses rigueurs, rougir de ses plaisirs.
Je ne suis pas jolie, et ne suis pas aimable;
Mais lorsque l'on est jeune, on est toujours passable.
Quelques amants aussi m'ont adressé leurs vœux;
J'ai vu, sans m'émouvoir, leurs transports amoureux.
J'aurois pu, pour époux, prendre un homme estimable :
La liberté, toujours, me parut préférable.

DURMONT.

C'est le plus grand des biens.

CAROLINE.

Et que l'on perd souvent,
Quand on n'y pense pas.

DURMONT.

Et toujours sottement.

CAROLINE.

Et les hommes surtout... La fausseté des femmes...
Est-ce à moi cependant de médire des dames?

DURMONT.

Vous êtes la première, il en faut convenir.

CAROLINE.

C'est que je vois ici tant de monde venir,
Tant de sentiments feints, de faciles conquêtes,
Tant de femmes d'esprit, et tant d'hommes si bêtes!

DURMONT, *à part.*

Elle est originale.

CAROLINE.

A la fin je pourrois
Vous ennuyer : je pars.

DURMONT.

Non, je vous le dirois;
Vous m'amusez beaucoup.

CAROLINE.

Je parle sans contrainte :
Mon cœur, auprès de vous, ne ressent point la crainte;
Près des autres, au moins, je prends plus garde à moi.

DURMONT.

Comment?

CAROLINE.

Vous le voyez, je suis de bonne foi.
Avec les étrangers dont cet hôtel abonde,
J'étois comme avec vous, j'écoutois tout le monde.

Sans conséquence, moi, je riois avec eux :
Eux, sérieusement, devenoient amoureux.

DURMONT, *la lorgnant.*

Est-il possible? C'est que vous êtes jolie.
Amoureux d'une femme!

CAROLINE.

Ah! voyez la folie.

DURMONT.

Sur-le-champ, Caroline, ils vous faisoient la cour?

CAROLINE.

Arrivés le matin, le soir ivres d'amour.

DURMONT.

S'ils avoient su combien l'amour cause de peines...

CAROLINE.

Fatal aveuglement!

DURMONT.

O foiblesses humaines!

CAROLINE.

Avec vous, je n'ai point à redouter cela.

DURMONT.

Oui, je vous promets bien de n'en pas venir là.

CAROLINE.

Rien ne trouble pour vous ma douce confiance :
Vous pouvez m'assurer...

DURMONT.

De mon indifférence.

CAROLINE.

C'est charmant : le bonheur est dans la liberté ;
Heureux le cœur sensible en sa simplicité!
L'innocente amitié ne coûte pas de larmes :
Un nuage jaloux n'obscurcit point ses charmes.

Vous me verrez toujours, prête de vous servir,
A tout ce qui vous plaît m'empresser d'obéir :
Vous ne pourrez pourtant penser que je vous aime.
Je n'aurai point l'orgueil de le craindre moi-même.

DURMONT, *à part.*

Elle a je ne sais quoi, qui ne ressemble à rien.

CAROLINE, *à part.*

Il est près du filet, et je l'y tiendrai bien.
(*Haut.*)
Je vous quitte.

DURMONT.

Déja?

CAROLINE.

Je ne puis davantage
Demeurer, et je vais aux soins de mon ménage.

DURMONT.

C'est un soin estimable.

CAROLINE.

Et je vous enverrai
Un garçon de l'hôtel.

DURMONT.

Je le congédierai :
Il faut mieux revenir vous-même.

CAROLINE

Je suis aise
De voir que maintenant ma présence vous plaise.

DURMONT.

Vous me déplaisez moins que tout autre.

CAROLINE.

Et pour moi,
C'est tout ce que je veux.

SCÈNE XI.

DURMONT, *seul.*

J'AIME sa bonne foi.
Caroline eût vraiment fait un fort galant homme :
Il est vrai qu'elle est femme, et ce nom-là m'assomme ;
Mais je veux l'oublier ; et pendant mon séjour,
Avec elle, souvent, pester contre l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DURMONT, FABRICE *fait apporter sur la scène une table servie.*

FABRICE.

Le dîner est tout prêt.

DURMONT.

Édouard me l'a dit.
Sais-tu que Caroline a vraiment de l'esprit?

FABRICE.

Et croyez-vous m'apprendre une chose nouvelle,
A moi qui dès l'enfance ai demeuré près d'elle?

DURMONT.

Sais-tu qu'elle n'a point de ces airs indiscrets
Qui font haïr son sexe à tous les cœurs bien faits?
Qu'elle est douce, polie, et point du tout coquette?

FABRICE.

C'est un peu fort.

DURMONT.

Non pas : Caroline est parfaite,
Sage...

FABRICE.

Sage, monsieur, j'ai lieu de le penser;
Et je le crois si bien, que je vais l'épouser.

DURMONT.

L'épouser?



FABRICE.

Oui, monsieur.

DURMONT.

L'extravagance est bonne :
Elle n'épousera...

FABRICE.

Quoi !

DURMONT.

Ni toi, ni personne.

FABRICE.

Caroline m'est chère, et m'a donné sa foi.

DURMONT.

Caroline aime à rire, et se moque de toi.

FABRICE.

Mais, monsieur...

DURMONT.

Mais, Fabrice, es-tu donc assez bête
Pour t'être pu flatter d'une telle conquête?
Caroline amoureuse ! On ne la connoît pas.
Plus riche de vertus que brillante d'appas,
Elle prendre un mari !

FABRICE, *à part.*

Monsieur Durmont s'enflamme.

DURMONT.

C'est tout comme si, moi, je prenois une femme ;
Cela ne sera pas.

FABRICE.

Ce me semble un peu fort.

DURMONT.

Oui, nous pensons de même, et nous sommes d'accord.

FABRICE.

D'accord !

DURMONT.

Absolument.

FABRICE.

Quel projet est le vôtre?

DURMONT.

Laisse-moi : c'est assez.

FABRICE.

En voici bien d'un autre.

SCÈNE II.

DURMONT, *seul.*

Le sot! J'étois, ma foi, tout prêt de me fâcher,
Où la fatuité va-t-elle se nicher?
Oui, ma délicatesse en ce point est extrême;
Je ne l'aime pas, mais je ne veux pas qu'on l'aime.

SCÈNE III.

DURMONT, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *à part.*

Je crois que mon projet pourroit bien réussir.
Le farouche Durmont semble un peu s'adoucir :
Le voilà seul; fort bien : tâchons, avec adresse,
D'éveiller son penchant pour notre jeune hôtesse.
(*Haut.*)
Francfort me plaît beaucoup : l'agréable séjour!
La liberté, la paix, et surtout point d'amour.
C'est après le château qu'habite mon cher maître,
Le pays le plus beau, le plus doux à connoître.

DURMONT.

Tu parles seul, Édouard?

ÉDOUARD.

Eh ! monsieur, vraiment, oui ;
Je me félicitois de me trouver ici.
Dans cet hôtel garni, tout me semble à merveille.

DURMONT.

Je le crois ; car à tout la jeune hôtesse veille.

ÉDOUARD.

Non pas également ; mais ses soins sont touchants
Pour ce qui vous regarde, et même pour vos gens.
Nous faisons bonne chère, et pour nous rien ne coûte ;
Je crois qu'elle a pour vous de l'amitié.

DURMONT.

Sans doute.
Je lui dis brusquement, sans lui déguiser rien,
Un grand mal de son sexe ; elle m'en dit du mien.
Peut-on, après cela, n'être pas bien ensemble?

ÉDOUARD.

Cela n'est pas possible, en vérité!

SCÈNE IV.

DURMONT, ÉDOUARD, CAROLINE.

CAROLINE.

Je tremble
D'approcher.

DURMONT.

Moi, je suis charmé de vous revoir.

CAROLINE.

Je me rassure un peu. Je venois pour savoir
Si vous êtes content des mets de votre table.

DURMONT.

Très content.

CAROLINE.

Rien ne peut m'être plus agréable.
Aimez-vous ce ragoût?

DURMONT.

Je ne l'ai point goûté.
(Il en mange.)

CAROLINE.

Comment le trouvez-vous?

DURMONT, *après l'avoir goûté.*

Très bon, en vérité.

CAROLINE.

Vous allez me donner de l'orgueil.

ÉDOUARD, *à part.*

Quel dommage!

DURMONT.

De l'orgueil! comment donc?

CAROLINE.

En louant mon ouvrage.

DURMONT.

C'est vous?

CAROLINE.

Falloit-il donc s'en rapporter aux gens?
Je les connois; ils sont brouillons ou négligents.
J'ai voulu m'assurer qu'avec un soin extrême
Un mets fût apprêté; je l'apprêtai moi-même.

DURMONT.

Je veux y faire honneur : mais c'est trop de bonté.

CAROLINE.

Daignez-vous pardonner à ma sincérité?

[redacted]

SCÈNE V.

LES MÊMES, FABRICE.

FABRICE.

MADEMOISELLE?

CAROLINE.

Eh bien?

FABRICE.

On vous cherche à l'office,
Dans la salle, partout : enfin le sort propice
Dans cet appartement a dirigé mes pas;
Mais je n'aurois pas cru vous y voir.

DURMONT.

Pourquoi pas?

CAROLINE.

Après? que me veut-on?

FABRICE.

Depuis une grande heure
Nous vous attendons tous : venez.

DURMONT.

Qu'elle demeure.

(*A Caroline.*)

Vous n'avez pas, je pense, encore dîné?

CAROLINE.

Non.

DURMONT.

Eh bien! vous dînerez avec moi, sans façon.

(*A Édouard.*)

Un couvert.

CAROLINE.

Mais, monsieur...

DURMONT.

Bon ; mettez-vous à table.

FABRICE, *en s'en allant.*

Que cela dure encore, et je me donne au diable.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DURMONT, CAROLINE, ÉDOUARD.

DURMONT.

Il est très mécontent : et je crois, entre nous...

CAROLINE.

Vous croyez, et quoi donc?

DURMONT.

Que Fabrice est jaloux.

CAROLINE.

Ah! monsieur, quelle idée!

DURMONT.

Elle est très vraisemblable.
Tout à l'heure il m'a dit, en me mettant à table...

CAROLINE.

Il a dit?

DURMONT.

Qu'il étoit prêt de vous épouser.

CAROLINE.

Quoi, monsieur! un moment vous avez pu penser
Qu'on peut, auprès de vous, s'occuper de Fabrice?
Votre amitié devroit avoir plus de justice.

DURMONT, *s'approchant de l'oreille de Caroline.*

J'aime à n'en croire rien.

(S'apercevant qu'Édouard écoute.)

Il écoute : va-t'en.

ÉDOUARD.

Où voulez-vous que j'aille?

DURMONT.

Et mais, apparemment,

Nous chercher du dessert.

ÉDOUARD.

J'y cours, et reviens vite.

DURMONT.

Ne te presse pas trop.

ÉDOUARD, *à part.*

A merveille : il évite

Les témoins; il est pris.

SCÈNE VII.

DURMONT, CAROLINE.

DURMONT.

Si je ne partois pas,

Je pourrois vous trouver trop d'esprit et d'appas.

CAROLINE.

Vous riez?

DURMONT.

Cela tourne à votre propre gloire.

CAROLINE.

Même en le désirant, j'aurois peine à le croire.

DURMONT.

Mais vous êtes bien loin d'en avoir le désir.

CAROLINE.

Et vous êtes plus loin encor de le sentir.

DURMONT.

Allons, partons demain, ou je perds la partie.

CAROLINE.

Oui, je ressens pour vous certaine sympathie;
Ce n'est pas celle, au moins, qu'éprouvent les amants.

DURMONT.

Celle qui réunit les cœurs indifférents.

CAROLINE.

Vous devinez toujours ce que je n'ose dire :
Vous avez trop d'esprit.

DURMONT.

Vous voulez me séduire;
Je vous en avertis, cela n'est point aisé :
Parbleu! je suis en garde, et votre esprit rusé
Doit attaquer des cœurs moins fermes que les nôtres.
Je puis vous défier; j'en ai bravé bien d'autres.

CAROLINE.

Moi, je voudrois soumettre à mes foibles appas
Celui qui hait mon sexe, et ne s'en cache pas?
A qui, peut-être même, en secret méprisée,
Je suis prête à servir de fable et de risée?

DURMONT, *commençant à se troubler.*

C'en est trop, je vous prie, et laissons ces discours:
Buvons.

CAROLINE.

Vous ne pouvez pas boire à vos amours.

DURMONT.

Non.

CAROLINE.

Parlons de la paix.

DURMONT.

Dans le siècle où nous sommes,
La paix n'est nulle part où se trouvent les hommes.
Parlons plutôt de guerre.

CAROLINE.

Oh! cela fait horreur.

DURMONT.

De quoi parlerons-nous?

CAROLINE.

Vous auriez de l'humeur,
Si j'osois devant vous parler encor des femmes.

DURMONT, *s'approchant de l'oreille de Caroline.*

Je crains auprès de vous de haïr moins les dames.

(*A part.*)

Demain dans mon château...

CAROLINE.

Vous me faites rougir.

DURMONT.

De déplaisir, sans doute?

CAROLINE.

On rougit de plaisir.
Avant de vous quitter, car mon devoir m'appelle,
Je veux vous faire entendre une chanson nouvelle.

Lisis avoit de la jeunesse,
De l'esprit, de la politesse;
Les belles qu'il savoit charmer,
Lui disoient d'un air agréable:
Lisis, Lisis, il faut savoir aimer,
Tandis qu'on est aimable;
Lisis, il faut savoir aimer,
Il faut savoir aimer,
Tandis qu'on est aimable.

Mais la triste philosophie
Devient la règle de sa vie:
Il craint de se laisser charmer,

Et fuit tout objet agréable.
Celui qui ne veut pas aimer,
N'est pas long-temps aimable.

Indifférent dans sa jeunesse,
Lisis aima dans sa vieillesse;
Mais celle qui sut le charmer,
Ne put le trouver agréable.
Lisis, il n'est plus temps d'aimer,
Quand on n'est plus aimable.

SCÈNE VIII.

DURMONT, *seul.*

PERFIDE! je le sens, tu viens m'assassiner;
Mon lâche cœur t'excuse, et veut te pardonner:
C'est en vain contre toi que ma raison s'irrite;
Je ne puis triompher, mais je prendrai la fuite.

SCÈNE IX.

DURMONT, ÉDOUARD *apportant le dessert.*

DURMONT.

ÉDOUARD?

ÉDOUARD.

Me voilà.

DURMONT.

Mes chevaux!

ÉDOUARD.

Le dessert.

DURMONT.

Des chevaux!

ÉDOUARD.

Voulez-vous que j'ôte le couvert?

DURMONT.

Que tout pour mon départ soit prêt avant une heure.

ÉDOUARD.

Vous partez?

DURMONT.

Quoi! veux-tu qu'en ces lieux je demeure,
Que je m'expose encore à ses trompeurs attraits,
Et que je l'aime enfin, autant que je la hais?
Mon compte à l'instant même.

ÉDOUARD.

Ah! fâcheuse aventure!
Cela prenoit pourtant une bonne tournure.

SCÈNE X.

DURMONT, *seul.*

Je partirai; j'en sens un mortel déplaisir:
Eh bien! c'est pour cela qu'il convient de partir.
O sexe que sans art l'instinct enseigne à feindre,
C'est lorsque vous plaisez, qu'il faut surtout vous craindre!

SCÈNE XI.

DURMONT, FABRICE.

FABRICE.

Est-il bien vrai, monsieur? vous allez nous quitter?

DURMONT.

Oui.

FABRICE, *à part.*

C'est un grand malheur... qui devroit me charmer:

(*Haut.*)

C'est un rival de moins. La douleur est extrême,
Lorsque l'on voit partir la personne qu'on aime.

DURMONT.

Elle m'aime, dis-tu?

FABRICE.

Je ne dis pas cela,

(*À part.*)

Et je parlois pour moi. Mon dieu! comme il y va!
Il est grand temps qu'il parte.

DURMONT.

Et mon compte, est-il prêt?

FABRICE.

Pas encor.

DURMONT.

Hâte-toi.

FABRICE.

Caroline le fait.

DURMONT.

Pourquoi me parles-tu toujours de Caroline?

FABRICE, *à part.*

Je n'en parlerai plus. Mon malheur se termine;
Trève à ma jalousie : ah! ne jurons de rien;
S'il part, un autre aussi peut revenir demain.

SCÈNE XII.

DURMONT, *seul.*

De son dépit l'amour ne sera pas la cause;
Mais la vanité souffre, et c'est bien quelque chose.
La coquette punie, en voulant captiver,
Doit partager les maux qu'elle fait éprouver.

Édouard? Dieu! la voici. Faut-il que je demeure?
C'est la dernière épreuve, et je pars dans une heure.

SCÈNE XIII.

DURMONT, CAROLINE *tenant un papier à la main.*

DURMONT.

Caroline, est-ce moi qu'en ces lieux vous cherchez?

CAROLINE.

Monsieur.

DURMONT.

Que voulez-vous?

CAROLINE.

Pardonnez.

DURMONT.

Approchez.

CAROLINE.

Vous avez, m'a-t-on dit, demandé votre compte?
Le voici.

DURMONT.

Je vous sais très bon gré d'être prompte
A l'apporter.

CAROLINE.

Je fais mon devoir d'obéir.

DURMONT.

Sans doute, on vous a dit que je devois partir?

CAROLINE.

Il est vrai.

DURMONT.

Vous comptiez m'enchaîner par vos charmes?
Caroline, vos yeux sont humides de larmes.

CAROLINE.

Est-ce donc que je pleure?

DURMONT.

Oh! ce n'est pas pour n

CAROLINE.

On pleure quelquefois sans trop savoir pourquoi.

DURMONT.

Si c'étoit de l'amour?

CAROLINE.

Il faudroit le contraindre.

Ce n'est pas vous, monsieur, qui daigneriez me plair

DURMONT.

Non, rien ne sauroit plus retarder mon départ.

CAROLINE.

Sitôt?

DURMONT.

Je crains encor d'être parti trop tard.

(*Il examine le mémoire.*)

Donnez-moi ce papier. Il faut être équitable;
Vingt écus pour mes gens, six chevaux, et ma table
En trois jours, c'est trop peu.

CAROLINE.

Vous devez vingt écu
Le mémoire est exact; il ne faut rien de plus.

DURMONT.

Sur ce mémoire-là ma surprise est extrême;
Je ne vois point ce mets...

CAROLINE.

Que j'apprêtai moi-mêm
On est heureux des soins qu'on prend pour ses amis
Et ce n'est pas à l'or d'en acquitter le prix.

DURMONT.

Je veux l'acheter cher.

CAROLINE.

Que monsieur me pardonne;
Mais je ne vends jamais les plaisirs qu'on me donne.
(Édouard traverse le théâtre en bottes fortes, et le fouet à la main.)

ÉDOUARD.

Les chevaux sont tout prêts, et je prends les devants.

CAROLINE.

C'en est trop; je succombe à mon saisissement.
(Elle tombe évanouie sur un fauteuil.)

DURMONT.

Elle se trouve mal! Amante malheureuse!
J'ai pu vous accuser d'être fausse et trompeuse!
Ma chère Caroline, ouvrez ces yeux charmants,
Et lisez dans les miens ce que pour vous je sens.
Est-ce bien moi qui parle? il y va de sa vie;
C'est pour moi, pour moi seul qu'elle est évanouie.
Non, je ne serai pas cause de son trépas.
Caroline, vivez; je ne partirai pas.
Elle ne m'entend plus : des secours au plus vite.
Édouard, Fabrice, tous! Je vole à leur poursuite.
Bel ange... je reviens...

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

CAROLINE, *seule.*

VOICI le coup de grâce;
Si l'on peut faire mieux, que quelqu'autre le fasse.
J'ai vaincu son humeur et son inimitié;
L'amour prend dans son cœur le nom de la pitié.

Mon sexe, peu puissant pour qui sauroit le craindre,
Est vraiment dangereux lorsqu'il paroît à plaindre.
Quand notre charme aux cœurs devient déja fatal,
Alors, pour être au mieux, il faut se trouver mal.
Une femme est bien forte avec une foiblesse!
Mais c'est trop m'occuper de ruse et de tendresse;
Partons, car notre amant va, pour me secourir,
Suivi de tous ses gens, dans sa chambre accourir.
Je ne veux plus avoir de foiblesse pareille;
Et puisqu'il est blessé, je me porte à merveille.
(Elle sort.)

SCÈNE XV.

DURMONT, FABRICE.

DURMONT.
CAROLINE se meurt; accourez sur mes pas.
FABRICE.
Qu'entends-je! où donc est-elle?
DURMONT, *montrant le fauteuil où étoit Caroline.*
Et ne la vois-tu pas?
FABRICE.
Je cherche, et ne vois rien. Vous vous moquez, je pense.
DURMONT, *s'apercevant que Caroline est sortie.*
On a, pour l'entraîner, pris mon instant d'absence:
Allons, courons, cherchons; et, calmant son effroi,
Dites-lui tous de vivre, et de vivre pour moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CAROLINE, FABRICE.

FABRICE.

Vous avez abusé de ma persévérance;
Je ne veux pas plus loin porter la patience.
Mademoiselle, enfin, il faut prendre un parti.

CAROLINE.

Comment?

FABRICE.

De votre humeur j'ai trop long-temps pâti.
Chérissez-vous Durmont?

CAROLINE.

Fabrice me soupçonne :
Je ne m'abaisse point à détromper personne.

FABRICE.

Non, non, n'espérez pas, par un air de fierté,
Cacher à mes regards votre infidélité.

CAROLINE.

Fabrice, écoutez-moi : je sens que je vous aime;
J'ai de vous affliger une douleur extrême :
Mais, quoi que vous voyiez, avant la fin du jour,
N'en croyez pas vos yeux, croyez-en mon amour.
Plus je vous paroîtrai légère, inconséquente,
Mieux je vous servirai, plus je serai contente.

FABRICE.

Monsieur Durmont m'a dit...

CAROLINE.

Peut-être a-t-il raison :
Mais quand j'aurois voulu jouer monsieur Durmont,
Et suivre à votre égard les volontés d'un père,
Votre conduite ici gâteroit votre affaire ;
Je vous en avertis.

FABRICE.

Déja tout étoit prêt
Pour son départ : il reste ; il a l'air satisfait :
Mes soupçons sont fondés ; et, quoi qu'il en puisse être,
S'il demeure, je pars.

CAROLINE.

Vous en êtes le maître.

SCÈNE II.

CAROLINE, *seule.*

Il se plaint quand j'étois prête à le rendre heureux ;
L'ingrat !... pourtant je l'aime et remplirai ses vœux.
Toujours de l'épouser j'eus le projet sincère ;
Mais encore une épreuve, et s'il se désespère,
Fabrice, pauvre ami ! j'en ai pitié, je crois.
Tous ces messieurs sont faits pour servir sous nos lois ;
A nos pieds, c'est leur place : et cet homme intraitable,
Ce Durmont, de mon sexe adversaire implacable,
Je l'ai réduit au point, (ah ! long-temps j'en rirai !)
Qu'il est prêt d'en passer partout où je voudrai :
Mais c'est par trop facile, et c'est vraiment dommage ;
Messieurs, pour notre honneur, résistez davantage.

SCÈNE III.

DURMONT, CAROLINE.

DURMONT, *parcourant le théâtre d'un air égaré.*

Je la cherche partout : ah! mes efforts sont vains;
Je ne la trouve pas. O combien je la plains!
De mille adorateurs la tendresse empressée,
Par sa froide raison, est long-temps repoussée ;
Et quand je parois, moi, qui ne fais pas ma cour,
La voilà qui s'enflamme, et qui se meurt d'amour :
Des caprices du cœur effet prompt et terrible.
Mais pourquoi m'aimer, moi, qui veux être insensible?

CAROLINE.

Je vous croyois parti...

DURMONT.

C'est elle! oui, vraiment.

CAROLINE.

J'étois déja rentrée en mon appartement.

DURMONT, *à part, la fixant.*

(Haut.)

Elle a fort bon visage. Oui, l'heure étoit fixée :
Je partois, mais l'état où je vous ai laissée
Tantôt... votre foiblesse... enfin...

CAROLINE.

Soins superflus.
Ce mal m'avoit pris, pour ne me reprendre plus.

DURMONT.

De ce mal j'ai bien peur d'avoir été la cause.

CAROLINE.

En effet, il pourroit en être quelque chose.

DURMONT.

Est-il possible?

CAROLINE.

Oui.

DURMONT.

Chère Caroline! quoi!

CAROLINE.

J'en dis trop.

DURMONT.

Achevez.

CAROLINE.

C'est mon secret à moi.

DURMONT.

Vous voulez me fâcher.

CAROLINE.

A quoi bon cette peine?
Peut-on contre mon sexe augmenter votre haine?

DURMONT.

Ah! si c'étoit Fabrice.

CAROLINE.

Après: il est permis
De faire accueil à ceux qui sont de nos amis.

DURMONT.

Non, madame.

CAROLINE.

Comment?

DURMONT.

Pour moi, si j'étois femme,
Je ne pourrois souffrir les langueurs et la flamme
De ceux de qui l'amour banal et familier
Rend, sans contrainte, hommage à votre sexe entier.

CAROLINE.

Monsieur, votre rigueur ici me semble extrême :
Est-il donc défendu de chérir qui nous aime?

DURMONT.

Madame, absolument.

CAROLINE.

En suivant vos avis,
Il ne faut donc aimer...

DURMONT.

Quoi?

CAROLINE.

Que nos ennemis.

DURMONT.

Justement : ce sont eux dont l'hommage est sincère.
Un homme né farouche, et dont l'humeur sévère
Ne fléchit que pour vous, vous aime d'autant plus,
Qu'il fait, pour vous haïr, des efforts superflus.
Sa honte le retient, mais son amour l'emporte ;
Sa raison vous combat ; votre grâce est plus forte.
Vous régnez, malgré lui, dans son cœur irrité.

CAROLINE.

Je sens qu'un tel amour flatte la vanité,
Mais il doit encor plus blesser la conscience.
Qui voudroit sur un cœur régner par violence?

DURMONT.

Eh quoi donc! par l'amour règne-t-on autrement?
Est-ce pour son plaisir que l'on devient amant?
Et si je cède enfin au pouvoir de vos charmes,
N'est-ce pas malgré moi que je vous rends les armes?
Et ne donnerois-je pas titres, crédit, argent,
Pour vous revoir encor d'un œil indifférent?

CAROLINE.

Mais quel discours!

DURMONT.

Pourquoi nous tromper davantage?
Nous nous aimons, vous dis-je. Ah! le maudit voyage!
Malheureux! Qui l'eût dit?

CAROLINE.

Oh! j'en gémis tout bas.

DURMONT.

Moi tout haut.

CAROLINE.

Le mal vient lorsqu'on n'y songe pas.

DURMONT.

Adieu donc ma sagesse et ma philosophie.

CAROLINE.

Adieu ma résistance et mon antipathie.

DURMONT.

Nous allons des amants répéter les discours.

CAROLINE.

Jurer avec transport de nous aimer toujours.

DURMONT.

Hélas! oui.

CAROLINE.

Quel revers! Couple tendre et fidèle,
Les amants vont partout nous citer pour modèle.

DURMONT.

Adieu notre raison, notre cœur l'égare.

CAROLINE.

L'amour nous la ravit, l'hymen nous la rendra.

DURMONT.

Mais qu'entendez-vous donc par l'hymen? quel langage!

CAROLINE.

C'est très clair : par l'hymen j'entends le mariage.

DURMONT.

Vous avez tort : pourquoi vouloir vous abuser?
Moi je ne prétends pas du tout vous épouser.

CAROLINE.

Que prétendez-vous donc? me prendre pour maîtresse?
Trop crédule, j'ai pu croire à votre tendresse;
Vous me donnez, monsieur, de bien dures leçons.
Je vous quitte.

DURMONT.

Arrêtez!

CAROLINE.

C'est trop souffrir d'affronts;
Je veux fuir.

DURMONT.

Un moment.

CAROLINE.

Je croyois être aimée.

DURMONT.

Vous l'êtes.

CAROLINE.

Je devois du moins être estimée;
Et vous me proposez...

DURMONT.

Je vous offre mon cœur.
Il peut, sans la raison, se choisir un vainqueur.
Dans l'amour, la beauté de notre choix dispose;
Mais l'hymen, croyez-moi, demande une autre clause.

CAROLINE.

Eh oui! dans la fortune il veut l'égalité.
[illegible] le mortel, du sort déshérité,

Qui choisit pour l'objet d'une flamme importune
Celle dont il lui faut recevoir la fortune !
Personne mieux que moi, monsieur, ne sent cela.
Eh bien ! je me résigne à tout ce malheur-là :
Je tiendrai tout de vous.

DURMONT.

La tournure est plaisante.
Le malheur d'accepter vingt mille écus de rente !

CAROLINE.

Par ce dernier trait-là mon penchant déclaré...

DURMONT.

Allons, de l'enrichir il faut lui savoir gré.
Je vous aime, ce mot doit lever tous mes doutes.
Après une folie on peut les faire toutes.
Je vous épouserai.

CAROLINE.

Le motif est galant.

DURMONT.

Je puis faire l'amour, mais pas un compliment.
C'est assez d'être fou sans être ridicule.
Quand la noce ?

CAROLINE.

Monsieur, il me vient un scrupule.

DURMONT.

Il est bien temps.

CAROLINE.

Tantôt vous lûtes un billet,
Dont vous avez alors paru peu satisfait.
Un de vos bons amis vous offroit une femme.

DURMONT.

Oui ; mais je ne puis pas en prendre deux, madame ;

Et puisque j'ai tant fait de vous donner ma foi,
L'autre peut voir ailleurs, et se passer de moi.

CAROLINE.

Encor faut-il répondre.

DURMONT.

On va vous satisfaire.

(*Il écrit et lit.*)

« La folie étant faite, elle n'est plus à faire.
« J'épouse Caroline, et j'en suis très épris.
« Que le ciel d'un tel sort préserve mes amis ! »

(*Il dit.*)

C'est clair.

CAROLINE.

Assurément. Voulez-vous bien permettre
Que ma main à mon tour déchire cette lettre,
Indigne de celui que je prends pour époux?

DURMONT.

Comment donc !

CAROLINE.

Attendez, moi j'écrirai pour vous.
Vous signerez sans voir.

(*Elle se met devant la table pour écrire.*)

DURMONT.

Cependant...

CAROLINE.

Je l'exige.

DURMONT.

Je ne sais où j'en suis ; cela tient du prodige.
Je sens qu'elle m'opprime, et ne puis dire un mot :
Tout en le sachant bien, j'obéis comme un sot.

CAROLINE.

Comme un amant, monsieur. Une personne aimée
Doit surtout d'un ami chérir la renommée.
Voudrois-je que l'époux dont je reçois les lois,
Par sa brutale humeur déshonorât mon choix?
Je prétends que son style ait de la politesse.

DURMONT.

Vous m'aimez donc beaucoup?

CAROLINE.

Tyran!

DURMONT.

Que d'allégresse!

CAROLINE.

Bien.

DURMONT.

Je suis enchanté.

CAROLINE.

Vous le devez, je croi.

DURMONT.

De vous savoir, au moins, aussi folle que moi.
Ça console.

CAROLINE.

Signez ce que je viens d'écrire.

DURMONT.

J'y consens.

CAROLINE.

Vite : allons.

DURMONT.

Il faut d'abord le lire.

CAROLINE.

Le lire! ne peut-on s'en rapporter à moi?

DURMONT.

Vous?

CAROLINE.

Avoir un soupçon contre ma bonne foi!

DURMONT.

Un seul mot.

CAROLINE.

Non, non, rien.

DURMONT.

Daignez au moins m'entendre.

CAROLINE.

Vous ne méritez pas une femme si tendre.

DURMONT.

Allons, signons sans voir. Cependant... j'ai souscrit...

(Il signe, et cachète la lettre.)

CAROLINE, *lui présentant une autre lettre.*

L'autre.

DURMONT.

Comment donc l'autre! et pourquoi deux écrits?

CAROLINE.

L'un est l'original, et l'autre est la copie.
L'un et l'autre contient une lettre polie,
Pour apprendre à Belfort, qu'ici par d'autres nœuds,
Vous ne pouvez ailleurs faire entendre vos vœux;
Et que, quelques attraits qu'ait sa belle cousine,
Votre cœur, sans retour, a choisi Caroline.
L'un de ces deux papiers va partir à l'instant;
L'autre reste en mes mains, comme un gage constant
D'un triomphe aussi cher, et de la préférence
Que l'amour une fois obtint sur l'opulence.

DURMONT.

Signons encor, parbleu! je ne refuse rien.

CAROLINE

Vous vous formez, vous dis-je, et vous conduisez bien.
Avouez cependant, qu'avec un peu d'adresse,
Une femme finit par être la maîtresse,
Fléchit le plus farouche, et trompe le plus fin?
Vous plaire et vous aimer, voilà mon seul dessein :
Mais si j'avois voulu jouer la comédie?

DURMONT.

L'entreprise, parbleu! me paroîtroit hardie.

CAROLINE.

Elle est possible. Ainsi, supposons un moment.
Voyez jusqu'à quel point vous fûtes imprudent.
Vous êtes amoureux, et de qui? d'une hôtesse!
Et vous, qui de l'amour méprisant la foiblesse,
Fuyez un riche hymen, comme un lien fatal,
Vous subissez le joug d'un hymen inégal.
Bien plus; à deux écrits, sans en faire lecture,
Vous apposez le sceau de votre signature.
Je puis avec cela vous mener assez loin.

DURMONT.

Rendez-moi ces papiers.

CAROLINE.

Qu'en avez-vous besoin?

DURMONT.

Vous voulez me jouer.

CAROLINE.

Qui vous l'a dit?

DURMONT.

Vous-même.

CAROLINE.

Doit-on se défier des personnes qu'on aime?

Ah ! croyez-en mon cœur, et non pas mes discours ;
Je n'abuserai pas du pouvoir des amours.
Plus que vous ne croyez, je chéris votre gloire,
Et vous saurez bientôt ce qu'il vous faut en croire.

DURMONT.

Je ne sais pas comment doit finir la journée ;
Mais j'ai fait du chemin depuis la matinée.

SCÈNE IV.

DURMONT, ÉDOUARD, FABRICE.

ÉDOUARD.

Ah ! pas autant que moi, qui viens encore ici.
(A Fabrice.)
Que voulez-vous ?

FABRICE.

Ton maître.

ÉDOUARD.

Eh ! parbleu ! le voici.

FABRICE, *à Durmont.*

Répondez-moi, monsieur, avec un cœur sincère.

DURMONT.

Cela doit m'être aisé, car c'est mon caractère.

FABRICE.

Vous allez décider des destins de mon cœur.
Aimez-vous Caroline ?

DURMONT.

Oui.

FABRICE, *à part.*

Ciel !

DURMONT.

Avec fureur.

CAROLINE.

Vous vous formez, vous dis-je, et vous conduisez bien.
Avouez cependant, qu'avec un peu d'adresse,
Une femme finit par être la maîtresse,
Fléchit le plus farouche, et trompe le plus fin?
Vous plaire et vous aimer, voilà mon seul dessein :
Mais si j'avois voulu jouer la comédie?

DURMONT.

L'entreprise, parbleu! me paroîtroit hardie.

CAROLINE.

Elle est possible. Ainsi, supposons un moment.
Voyez jusqu'à quel point vous fûtes imprudent.
Vous êtes amoureux, et de qui? d'une hôtesse!
Et vous, qui de l'amour méprisant la foiblesse,
Fuyez un riche hymen, comme un lien fatal,
Vous subissez le joug d'un hymen inégal.
Bien plus; à deux écrits, sans en faire lecture,
Vous apposez le sceau de votre signature.
Je puis avec cela vous mener assez loin.

DURMONT.

Rendez-moi ces papiers.

CAROLINE.

Qu'en avez-vous besoin?

DURMONT.

Vous voulez me jouer.

CAROLINE.

Qui vous l'a dit?

DURMONT.

Vous même.

CAROLINE.

Doit-on se défier des personnes qu'on aime?

Ah ! croyez-en mon cœur, et non pas mes discours ;
Je n'abuserai pas du pouvoir des amours.
Plus que vous ne croyez, je chéris votre gloire,
Et vous saurez bientôt ce qu'il vous faut en croire.

DURMONT.

Je ne sais pas comment doit finir la journée ;
Mais j'ai fait du chemin depuis la matinée.

SCÈNE IV.

DURMONT, ÉDOUARD, FABRICE.

ÉDOUARD.

Ah ! pas autant que moi, qui viens encore ici.
(*A Fabrice.*)
Que voulez-vous?

FABRICE.

Ton maître.

ÉDOUARD.

Eh ! parbleu ! le voici.

FABRICE, *à Durmont.*

Répondez-moi, monsieur, avec un cœur sincère.

DURMONT.

Cela doit m'être aisé, car c'est mon caractère.

FABRICE.

Vous allez décider des destins de mon cœur.
Aimez-vous Caroline?

DURMONT.

Oui.

FABRICE, *à part.*

Ciel !

DURMONT.

Avec fureur.

CAROLINE

Vous vous formez, vous dis-je, et vous conduisez bien.
Avouez cependant, qu'avec un peu d'adresse,
Une femme finit par être la maîtresse,
Fléchit le plus farouche, et trompe le plus fin?
Vous plaire et vous aimer, voilà mon seul dessein :
Mais si j'avois voulu jouer la comédie?

DURMONT.

L'entreprise, parbleu! me paroîtroit hardie.

CAROLINE.

Elle est possible. Ainsi, supposons un moment.
Voyez jusqu'à quel point vous fûtes imprudent.
Vous êtes amoureux, et de qui? d'une hôtesse!
Et vous, qui de l'amour méprisant la foiblesse,
Fuyez un riche hymen, comme un lien fatal,
Vous subissez le joug d'un hymen inégal.
Bien plus; à deux écrits, sans en faire lecture,
Vous apposez le sceau de votre signature.
Je puis avec cela vous mener assez loin.

DURMONT.

Rendez-moi ces papiers.

CAROLINE.

Qu'en avez-vous besoin?

DURMONT.

Vous voulez me jouer.

CAROLINE.

Qui vous l'a dit?

DURMONT.

Vous même.

CAROLINE.

Doit-on se défier des personnes qu'on aime?

Ah ! croyez-en mon cœur, et non pas mes discours ;
Je n'abuserai pas du pouvoir des amours.
Plus que vous ne croyez, je chéris votre gloire,
Et vous saurez bientôt ce qu'il vous faut en croire.

DURMONT.

Je ne sais pas comment doit finir la journée ;
Mais j'ai fait du chemin depuis la matinée.

SCÈNE IV.

DURMONT, ÉDOUARD, FABRICE.

ÉDOUARD.

Ah ! pas autant que moi, qui viens encore ici.
(A Fabrice.)
Que voulez-vous ?

FABRICE.

Ton maître.

ÉDOUARD.

Eh ! parbleu ! le voici.

FABRICE, *à Durmont.*

Répondez-moi, monsieur, avec un cœur sincère.

DURMONT.

Cela doit m'être aisé, car c'est mon caractère.

FABRICE.

Vous allez décider des destins de mon cœur.
Aimez-vous Caroline ?

DURMONT.

Oui.

FABRICE, *à part.*

Ciel !

DURMONT.

Avec fureur.

ÉDOUARD, *à part.*

Nous ne partirons pas : cet aveu me console.

FABRICE.

Vous aime-t-elle aussi?

DURMONT.

Sans nul doute, elle est folle
De moi. D'amour tous deux nous avons cru mourir;
Et nous nous épousons.

ÉDOUARD.

Bon moyen pour guérir.

FABRICE.

Je suis au désespoir.

DURMONT.

Bon! quelle frénésie!

FABRICE.

Vous m'enlevez le bien pour qui j'aimois la vie.

ÉDOUARD.

J'en ai vraiment pitié.

DURMONT.

Fabrice, expliquez-vous.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CAROLINE *au fond du théâtre.*

CAROLINE.

Quoi! je vois réunis ma dupe et mon jaloux.
Bon.

FABRICE.

Dans cet âge heureux qui, fait pour la tendresse,
Tient encore à l'enfance, et touche à la jeunesse,
J'entrai dans cet hôtel; Caroline au berceau,
Attira mes regards par un charme nouveau.

Déja se faisoit voir sa grâce naturelle;
Pour partager ses jeux, j'étois enfant comme elle :
Je ne la quittois pas. C'étoit moi dont la main,
De ses pas chancelants fut le premier soutien :
Et Caroline, à qui ma présence étoit chère,
Nomma Fabrice après avoir nommé sa mère.
A sa beauté le temps ajoutoit chaque jour;
L'amitié qui croissoit, fut bientôt de l'amour :
Et sa main et sa foi me furent destinées.
Je perds en un moment l'espoir de vingt années.
Plaignez le malheureux à qui vous ôtez tout.

CAROLINE, *à part.*

Il m'attendrit.

DURMONT.

Te plaindre! et mon Dieu, point du tout.
Tu perds une maîtresse : ô la grande infortune!
On en retrouve cent, lorsque l'on en perd une.

FABRICE.

Non, mes premiers penchants sont mes derniers amours.

DURMONT.

Combien je porte envie à la paix de tes jours!
Tu vas donc retrouver la liberté chérie,
Que j'aurois dû garder le reste de ma vie.
Tandis qu'à Caroline, adressant tous mes vœux,
Je vais, en l'adorant, enrager d'être heureux,
Ton repos est certain, le mien a tout à craindre;
Et les amants aimés sont les seuls qu'il faut plaindre.

FABRICE.

C'en est fait, je la perds. Quand un nouveau retour
Rapporteroit vers moi ses vœux et son amour,
Puis-je accepter encor la main d'une personne,
Dont le cœur tour à tour se retire et se donne?

Qu'un seul espoir, du moins, me reste en vous quittant:
Chérissez-la toujours; que cet objet charmant
Retrouve en vous ces soins et ce bonheur suprême,
Qu'il m'eût été si doux de lui donner moi-même.
Adieu donc, pour jamais!

CAROLINE.

Cher Fabrice, arrêtez.

FABRICE.

Monsieur reste, et je pars.

CAROLINE.

Il part, et vous restez.

ÉDOUARD.

Vous vous êtes conduite avec beaucoup d'adresse.
J'aborde avec respect ma future maîtresse.

CAROLINE.

Sa maîtresse! qui? moi?

FABRICE.

Monsieur Durmont m'apprit...

DURMONT.

Oui, j'ai tout dit, ma chère.

CAROLINE.

Eh bien! qu'avez-vous dit?

DURMONT.

Que nous nous épousons.

CAROLINE.

J'entends la raillerie;
On sait qu'il n'en est rien.

DURMONT.

Plus de plaisanterie.

FABRICE.

Monsieur vous aime.

CAROLINE.

Hélas ! je suis de bonne foi ;
Si vous saviez...

FABRICE.

Après ?

CAROLINE.

Il s'est moqué de moi.
Vous ne connoissez pas ces ennemis des dames.
Comme il sait se jouer de l'adresse des femmes !
On parle, il est distrait ; on pleure, il rit tout bas :
Si l'on se trouve mal, il n'y regarde pas.

DURMONT.

Eh quoi donc, vous feigniez quand vous versiez des larmes ?
Et lorsqu'un froid mortel faisoit pâlir vos charmes,
Ce n'étoit là qu'un jeu fait pour me tourmenter ?

CAROLINE.

Il le sait mieux que moi, lui qui feint d'en douter.

DURMONT.

Ma lettre pour Belfort.

CAROLINE.

Elle n'est point partie.
Je n'ai point jusque là poussé la raillerie.
(A Fabrice.) *(A Durmont.)*
Lisez... Vous entendrez quelques sages avis,
Qui d'un esprit sensé doivent être accueillis.
Vous y verrez qu'au fond je ne suis pas méchante ;
Je conseille fort bien les gens que je tourmente.

FABRICE *lit.*

« A monsieur de Belfort.

« J'accepte avec reconnoissance la main de mademoi-
« selle de Forêt ; il faut se marier tôt ou tard, et en refu-

« sant de faire aujourd'hui un bon mariage, je pourrois « faire un jour un mariage ridicule. Je suis corrigé de ma « misanthropie par les soins de Caroline, maîtresse de « l'hôtel où je suis logé Quelques personnes la trouvent « jolie, je ne crois pas m'en être aperçu; mais, si elle ne « m'a point donné d'amour, elle m'a donné de fort « bonnes leçons. Adieu, mon cher Belfort; je vous em- « brasse. »

L'écrit est bien signé *Durmont*, daté Francfort.

ÉDOUARD.

Le style est surprenant.

FABRICE.

Le style me plaît fort.

ÉDOUARD.

Vous ne répondez rien, mon cher maître?

DURMONT.

Traîtresse!

CAROLINE.

Je dis plus; si monsieur m'aimoit avec tendresse,
Il ne pourroit souffrir qu'un autre obtînt ma foi
En sa présence.

FABRICE, *à part.*

Il peut être question de moi.

CAROLINE.

Fabrice étoit l'époux qu'avoit choisi mon père :
J'ai tardé d'acquitter une dette si chère.
Rien ne m'arrête plus, et monsieur, de sa main,
Signera comme témoin, un écrit qui demain
Lie à jamais mon sort au destin de Fabrice.

(Elle donne l'écrit à Fabrice.)

Fabrice est-il content?

FABRICE.

Un acte de justice!

CAROLINE.

Moi, je la rends toujours.

FABRICE, *à part.*

Mais peut-être trop tard.

CAROLINE, *à Durmont.*

Rien ne peut retarder, je crois, votre départ.

DURMONT.

Non, je te sais bon gré de tant de perfidie,
Elle assure à jamais le repos de ma vie.
J'ai cru haïr ton sexe, hélas! je me trompois :
Aujourd'hui, seulement, je sens que je le hais,
Du moment que ton âme entièrement connue,
Dans toute sa noirceur s'est offerte à ma vue.
Oui, je suis sûr de moi : je brave désormais,
Tout ce qui peut séduire, esprit, grâces, attraits;
Je me dirai toujours : ces grâces sont contraintes,
Ce souris est amer, et ces larmes sont feintes.
Toi, Fabrice, pour qui je me vois outragé,
Tu l'épouses : adieu, je suis assez vengé!

(Il sort.)

ÉDOUARD.

Je n'ai plus qu'à songer au salut de mon âme.
Puisqu'il me faut, hélas! vivre et mourir sans femme.

SCÈNE VI.

CAROLINE, FABRICE.

CAROLINE.

Auriez-vous cru sitôt devenir mon époux?

FABRICE.

Mais cela n'est pas fait.

CAROLINE.

Comment ! j'ai signé.

FABRICE.

Vous

Fort bien : moi, non.

CAROLINE.

Après?

FABRICE.

C'est que je deviens sage.
Vous avez plus d'esprit qu'il n'en faut en ménage.
Ce matin, pour répondre aux vœux de mon amour,
Vous demandiez du temps, j'en demande à mon tour.
Vous me disiez tantôt que vous étiez coquette ;
Je vous épouserai, quand vous serez parfaite.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CAROLINE, *seule.*

J'AI tendu des filets ; j'y suis prise moi-même.
En me moquant d'un fou, je perds l'amant que j'aime :
L'amour me punit trop ; et je sens aujourd'hui
Que le cœur perd toujours en jouant avec lui.

FIN DE LA JEUNE HÔTESSE.

LE

RETOUR DU MARI,

COMÉDIE,

PAR DE SÉGUR LE JEUNE,

Représentée, pour la première fois, le 25 janvier 1792.

NOTICE
SUR M. DE SÉGUR.

Joseph-Alexandre vicomte de Ségur, second fils du maréchal de Ségur, naquit à Paris en 1756.

Entré de bonne heure dans la carrière militaire, il étoit maréchal de camp à l'époque de la révolution. Il crut sa dette payée par vingt années d'un service que la foiblesse de sa santé n'interrompit jamais, et de ce moment il ne voulut plus vivre que pour les lettres et l'amitié. Il aimoit tendrement son frère monsieur le comte de Ségur. *N'osant pas être jaloux de mon frère*, disoit-il, *j'ai pris le parti d'en être fier.*

Le vicomte de Ségur a fourni de jolis couplets dans le *Recueil des Dîners du Vaudeville*. Plusieurs de ses ouvrages ont été représentés avec succès au théâtre de Louvois, à celui de Feydeau et au Vaudeville. Nous ne parlerons ici que des pièces qu'il a données au Théâtre François.

Rosaline et Floricourt, comédie en deux actes, en vers, parut en 1787, et obtint un succès d'estime.

Dorval, ou *le Fou par Amour*, comédie en un acte, en vers, jouée pour la première fois le 29 janvier 1791, fut applaudie pendant quelques représentations.

Le Retour du Mari, comédie en un acte, en vers, mise au théâtre le 25 janvier 1792, y fut accueillie par de vifs applaudissements. Cette petite pièce, regardée comme la meilleure de son auteur, est restée au répertoire.

Le Bon Fermier, jolie petite pièce de circonstance, en un acte et en vers, donnée pour la première fois le 17 mars 1795, eut un grand succès.

Saint-Elmond et Verseuil, ou *le Danger d'un soupçon*, drame en cinq actes, en vers, joué pour la première fois le 13 janvier 1797, n'eut que quatre représentations; il a été réduit en trois actes, et joué sans succès à l'Odéon, sous le titre de *Duval*, ou *le Remords*.

M. de Ségur mourut à Bagnères, d'une affection de poitrine, le 26 juillet 1805, dans sa quarante-neuvième année.

PERSONNAGES.

LE BARON.

LA BARONNE.

LINDOR, cousin de la Baronne, jeune homme de 20 ans.

LISETTE, femme-de-chambre de la Baronne.

La scène est à Paris, chez le Baron.

LE

RETOUR DU MARI,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LINDOR, LA BARONNE.

Le théâtre représente un salon : quand la toile se lève, on voit la baronne à un métier, et Lindor tenant un livre à la main à côté d'elle.

LINDOR, *jetant son livre.*

LAISSONS cela ; pourquoi lirois-je davantage?
Vous êtes si distraite...

LA BARONNE, *à part.*

Ah ! funeste voyage !...

LINDOR.

Cousine, vous pleurez, et détournez les yeux?

LA BARONNE.

Moi, Lindor!.... Moi pleurer!.... allons donc, quelle idée !

LINDOR.

Vous avez des chagrins ; je suis bien malheureux !

LA BARONNE.

C'est sur vos torts, hélas ! que ma peine est fondée.

LINDOR.

Ah ciel ! qu'ai-je donc fait?...

LA BARONNE.

Mon malheur. Savez-vous
Que ce jour en ces lieux ramène mon époux?

LINDOR.

Il revient?...

LA BARONNE.

A l'instant, en voici la nouvelle.
(*Elle lui donne une lettre.*)

LINDOR *lit.*

« Enfin, ma chère amie, après six mois d'absence, je « serai réuni jeudi à tout ce que j'aime; le procès impor- « tant qui m'avoit conduit à Bordeaux, est terminé bien « heureusement; cette augmentation de fortune ne m'est « précieuse que par l'espérance d'en faire l'hommage à « une épouse adorée... Et Lindor, comment se porte-t-il? « Avec quel plaisir je vais l'embrasser! Il y a bien long- « temps que vous ne m'en avez parlé; cependant, puis- « qu'il a trouvé un père en moi, n'a-t-il pas le droit de « trouver en vous une amie? Vous savez combien je « l'aime... »

LINDOR.

Quelle position!... Grand dieu!... qu'elle est cruelle!

LA BARONNE.

Je vais vous parler franchement,
Et pour nous décider, nous n'avons qu'un moment.

LINDOR.

Je tremble : eh bien! que faut-il faire?

LA BARONNE.

Il faut vous éloigner; ce parti nécessaire...

LINDOR.

Moi vous quitter!... Eh quoi?

LA BARONNE.

Vous pouvez m'accuser
D'inconséquence, de caprice :
Mais devez-vous vous refuser
A terminer notre supplice?
Dès long-temps j'aurois dû réprimer votre amour,
Et ne pas attendre à ce jour,
Pour vous faire sentir combien il est coupable :
Abjurez, par honneur, un projet condamnable.
Le baron revient aujourd'hui :
Respectez son bonheur ; vous tenez tout de lui...
C'est vous en dire assez... Au bord du précipice,
Peut-être, en vous blâmant, je suis votre complice.
Je vous regretterai, mais j'aurai le pouvoir
De ne pas oublier mon époux, mon devoir;
Déja, depuis six mois, par pitié, par foiblesse,
J'écoute sans courroux votre aveugle tendresse ;
Il faut y mettre un frein ; je sens, à mes remords,
Qu'on peut être coupable avant d'avoir des torts.
Lindor, séparons-nous.

LINDOR.

Eh! le puis-je, cruelle?

LA BARONNE.

Je le veux.

LINDOR.

A vous-même aujourd'hui j'en appelle :
Connoissez-vous le cœur que vous désespérez?
Eh quoi! pendant six mois, d'amour vous m'enivrez,
Vous laissez le poison s'emparer de mon âme ;
Je me livre aux transports d'une première flamme :
Ignorant le danger de contempler vos yeux,
Mon cœur, en soupirant, déja se croit heureux :

Trop sensible et sans art, la tendre confiance
Fait, par son doux attrait, naître mon espérance;
Adorant vos vertus, respectant vos rigueurs,
Avec soumission je cache mes douleurs;
Et vous me trahissez! Vous voulez me contraindre
A m'éloigner d'ici! J'ose à peine me plaindre.
Si je suis près de vous, c'est tout ce que je veux;
Je sais ce que je dois à votre époux que j'aime;
Mais si vous me fuyez... je m'adresse à lui-même;
Peut-être à me souffrir il forcera vos yeux:
Alors, pour son bonheur, je contraindrai mon âme
A cacher les dehors d'une brûlante flamme:
C'est tout ce que de moi vous pouvez exiger.

LA BARONNE.

Vous m'étonnez, Lindor; j'ai mal su vous juger.
J'ai cru trouver en vous de la délicatesse;
Oui, tout me rassuroit, jusqu'à votre tendresse:
Elle devoit vous rendre aussi soumis que doux:
Mais je n'ai, je le vois, nul empire sur vous.
Méprisez mes avis, rendez-moi malheureuse.
Hélas! votre amitié m'eût été précieuse,
Et par vos procédés il faut y renoncer;
Suivez de vains projets; je vous laisse à penser
S'ils doivent vous donner un moment d'espérance:
Je les redoute moins que votre obéissance;
Elle seule pouvoit peut-être m'attendrir...
Je vous connois enfin, et quelque déplaisir
Que j'éprouve à ne plus vous devoir mon estime,
Au moins vous trouverez mon courroux légitime.
J'aurois pu regretter un ami généreux;
Mais vos soins, pour mon cœur, ne sont plus dangereux.

LINDOR.

Cruelle ! voilà donc le prix de ma tendresse?
Loin de me plaindre, hélas ! vous voulez me haïr,
Me supposer des torts ; quelle coupable adresse
Vous porte à m'outrager, à vouloir m'avilir?
Contre moi vous n'avez que de trop fortes armes :
Je n'y puis opposer que d'inutiles larmes...
Rien ne peut vous fléchir...

LA BARONNE.

Je ne me fâche plus :
Je vous parle à présent sans humeur, sans colère ;
Abandonnez, Lindor, des desseins superflus.
Hélas ! si par vos soins vous aviez su me plaire,
Si mon trop foible cœur s'étoit laissé toucher,
Croyez que je saurois toujours vous le cacher ;
Que je me l'avouerois avec peine à moi-même.

LINDOR.

Ah ! quelle cruauté ! faut-il que je vous aime !

LA BARONNE.

Ne me résistez plus... Ce soir il faut partir.
Vous ne gagnerez rien à me désobéir,
Et vous ne voulez pas, sans doute, me déplaire.
Comme avec le baron j'évite tout mystère,
Je vais faire porter dans votre appartement
La cassette qu'un jour, assez imprudemment,
Lisette me remit ; elle est encor remplie
De lettres, de billets que j'ai reçus de vous ;
Les conserver seroit manquer à mon époux...
Mais dirai-je à quel point votre amour m'humilie ?
Lisette n'a pas craint même de m'offenser
En me parlant pour vous... Elle a donc pu penser

Tandis que du baron les soins et l'obligeance,
En toute occasion, passent mon espérance...
Il sait me rendre heureuse, et prévient tous mes goûts,
Voudrois-je les cacher? il les devine tous...
Il m'aime avec excès, sans nulle jalousie:
Ah! dois-je par des torts empoisonner sa vie?

LINDOR.

Je sais combien l'on doit estimer votre époux :
Mais puisqu'il me chérit, puisqu'il n'est pas jaloux,
Pourquoi donc m'éloigner avec tant d'injustice?
Ne peut-il être heureux que par ce sacrifice?

LA BARONNE.

Sans vouloir vous trahir, s'il soupçonnoit jamais
Que j'ai souffert vos coupables projets,
Que je vous écoutai, je ne pourrois le taire,
Et ma bouche feroit cet aveu nécessaire.
Lindor, aux préjugés il faut être soumis;
On ne nous passe point de trop jeunes amis.
C'est peu de se conduire avec pudeur, décence;
On doit, pour le public, sauver toute apparence.
Combien j'en citerois, que l'on ose accuser,
A qui, sans injustice, on ne peut refuser
Toutes les qualités, la vertu, l'innocence,
Qu'on juge, sans pitié, sur une inconséquence?

LINDOR.

Ainsi de vains propos règleront mon destin!
Cruelle! en formant le dessein
De bannir de ces lieux celui qui vous adore,
Vous auriez dû songer qu'il est trop jeune encore,
Pour aimer foiblement, pour contraindre son cœur
Au tourment d'étouffer une brûlante ardeur.

Un amant, à mon âge, aime-t-il sans délire?
Sur son âme enivrée a-t-il le moindre empire?
Tous ceux que l'inconstance a déja su blaser,
Calment leurs passions, savent les maîtriser;
Ignorant les regrets... s'ils perdent leur maîtresse,
Ils vont porter ailleurs une feinte tendresse;
Mais moi qui vous adore et ne vis plus qu'en vous,
Qui n'ai d'autre bonheur que d'être à vos genoux;
Que me resteroit-il? Ah! soyez moins sévère;
Ne m'abandonnez pas, mon ange tutélaire :
Ah! faut-il me livrer à ces affreux tourments?
Hélas! si jeune encor, je souffrirai long-temps.

LA BARONNE, *à part.*

Contre ses pleurs touchants que pourra mon courage?
D'un avenir affreux cet instant est l'image;
Hélas! n'est-ce qu'en y cédant,
Qu'on connoît le danger d'un si doux ascendant?...
(À Lindor.)
C'est vous, à présent, que j'implore :
Au nom de votre amour, laissez-moi voir encore
Cette délicatesse et cette pureté,
Qui faisoit mon bonheur et ma tranquillité,
Qui me peignoit si bien votre aimable innocence.
Vous lui devez, Lindor, toute ma confiance.
De grâce, rappelez cette tendre candeur.
Hélas! quand on a votre cœur,
Du seul bonheur d'aimer on fait son bien suprême.

LINDOR.

Oui; mais, cousine, au moins, prononcez le mot *j'aime*
Il suffit à mon cœur; je dis plus, à l'instant,
Fier d'un si doux aveu, je partirai content;

Quand on est sûr de plaire, on supporte l'absence;
L'objet que l'on chérit pense à notre constance;
Des regrets partagés sont encor des plaisirs,
Et privé de bonheur, on vit de souvenirs.
Que le plus foible espoir double mon existence;
D'un mot fixez mon sort, qu'il soit la récompense
De l'amour le plus pur...

(Il tombe aux genoux de la baronne.)

LA BARONNE.

Ah! Lindor!.. Mais on vient...
De grâce, levez-vous...

(Lisette paroît.)

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE, LINDOR.

LA BARONNE, *à Lisette.*

QUELLE est cette voiture?

LISETTE.

C'est monsieur le baron.

LA BARONNE, *à Lindor.*

Qu'est-ce qui vous retient?
Venez le recevoir.

LINDOR, *à part.*

Allons, ma perte est sûre.

SCÈNE III.

LE BARON, LA BARONNE, LINDOR.

(Quand le baron entre, Lisette sort.)

LE BARON, *embrassant sa femme et Lindor.*

Ah! quel doux moment pour mon cœur!
Peut-on payer trop cher de telles jouissances?
Si l'absence est cruelle, on lui doit un bonheur
Qui fait oublier ses souffrances.

LA BARONNE.

Cet ennuyeux procès a duré bien long-temps.

LE BARON.

C'est que j'avois affaire à de cruelles gens,
Qui de toujours plaider font leur bonheur suprême...
Mais tout est oublié près des objets que j'aime;
Je ne pense qu'à mon bonheur.
Lindor, qu'avez-vous donc? Je vous trouve rêveur.
S'il faut même que je le dise,
Je ne puis cacher ma surprise :
Vous ne paroissez pas jouir de mon retour.

LINDOR.

Quoi! vous pourriez penser?... Ce mot me désespère...

LE BARON.

Ah! vous savez bien que ce jour
Vous rend un ami sûr, vous rend un second père;
Aimez-moi, mon enfant, c'est tout ce que je veux;
Je dirigeai votre jeunesse,
Ces soins me rendirent heureux,
Et je compte sur vous pour soigner ma vieillesse.

LINDOR.

Puis-je oublier vos soins et vos bienfaits?

Quels droits n'avez-vous pas sur ma reconnoissance?
Vous connoissez mon cœur; le seul de mes regrets
Est de ne pouvoir pas concevoir l'espérance
De vous rendre jamais tout ce que je vous dois.
(À part.)
Je pourrois le trahir!

LE BARON.

Mais, encore une fois,
Quelque chagrin, Lindor, paroît troubler votre âme.
(À la baronne.)
Dites-moi. Qu'a-t-il donc? vous le savez, madame?

LA BARONNE, *avec embarras.*

Moi! pourquoi, mieux que vous, lirois-je dans son cœur?
Vous le jugeriez mal de douter du bonheur
(À part.)
Qu'il goûte, en vous voyant... Quel embarras extrême!

LE BARON.

Allons, je dois être discret.
Il peut vouloir cacher quelque tourment secret:
L'amour a des rigueurs même pour la jeunesse;
Son silence à mes yeux peint sa délicatesse.
Mais son bonheur m'est cher, il le sait, il le voit;
Même à présent il aperçoit
Qu'auprès d'une épouse adorée,
Mon âme par elle enivrée,
Sent encor le besoin de s'occuper de lui.
Lorsqu'en vous deux j'ai réuni
Mes désirs, mon espoir, mes plaisirs, ma tendresse,
L'air de l'indifférence et m'afflige et me blesse.
(À Lindor.)
Allons, entrons chez moi; je me fais un plaisir....

LA BARONNE.

Souffrez qu'un instant je vous quitte;
Je vous suivrai bientôt.

LE BARON.

Ah! revenez bien vite.

(Le baron sort avec Lindor, la baronne reste seule.)

LINDOR, *à part, en sortant.*

Quel moment! Ah! je sens que je vais me trahir.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, *seule.*

O trop heureux retour! il me sauve peut-être.
Du ciel, en cet instant, pour moi c'est un bienfait.
Oui, je sens qu'en mon cœur la force va renaître:
Oui, je triompherai d'un aussi doux attrait.
Qu'il étoit dangereux! C'est donc une imprudence
De trop compter sur soi.. Pleine de confiance,
Je recevois Lindor, sans prévoir le danger;
Aujourd'hui je le fuis, je rougis d'y songer:
Enfin je n'ose pas descendre dans mon âme,
De peur d'y découvrir une coupable flamme.

(Elle sonne, un laquais vient.)

Ah! profitons de ce moment.
Si Lisette est ici, qu'elle vienne à l'instant.

(Le laquais sort.)

Dans un cœur vertueux, la sévère sagesse,
Sans risquer un combat, prévient une foiblesse.

SCÈNE V.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Lisette, allez chercher, dans mon appartement,
Les lettres de Lindor, ainsi que la cassette
Qu'un jour il m'envoya; ce dépôt m'inquiète.
Vous le lui remettrez. Je veux absolument
Oublier à jamais ses soins et sa constance.
De me parler pour lui vous eûtes l'imprudence...
Je vous ai pardonné, mais c'est une leçon...

LISETTE.

Moi désoler Lindor! Moi, madame, non, non;
Il est si malheureux! Il trouvoit tant de charmes
A penser qu'en vos mains ce gage resteroit!
Mais en quoi peut-il donc exciter vos alarmes?
Un traitement si dur le désespéreroit.

LA BARONNE.

Lisette, jusqu'ici j'eus beaucoup d'indulgence;
Mais craignez de lasser enfin ma patience.
Sortez sans répliquer; songez à m'obéir.

LISETTE.

D'un moment de bonté doit-on se repentir?
Lindor, toujours soumis, discret, tendre et timide,
Ne prend auprès de vous que le respect pour guide;
Ah! quel sera son désespoir!
Pour toute grâce il ne veut que vous voir.

LA BARONNE.

Lisette...

LISETTE.

En ce moment, je sens que la prudence

Vous conseille en secret ce parti rigoureux :
Mais vous plaindrez Lindor... Que fera son absence?
De plaindre, à regretter un être malheureux,
Il n'est souvent qu'un pas... Et comment s'en défendre?
En condamnant quelqu'un, on daigne au moins l'entendre.
Songez...

LA BARONNE.

C'en est trop; et je vois
Qu'il est bien dangereux d'écouter une fois
Ceux que notre bonté peut gâter dans la suite.
Quoi qu'il en soit, enfin, votre audace m'irrite.
En vain, depuis long-temps, je vous vis hasarder
Des conseils qui flattoient peut-être ma foiblesse;
Plus prudente aujourd'hui je ne puis vous garder;
Vous n'êtes plus à moi. Comptez sur la promesse
Que je vous fais ici de trouver le moyen
D'assurer votre sort; oui, je vous veux du bien,
Et puis, de ce moment, oublier votre offense.

LISETTE.

Madame, j'avois cru... J'attends votre indulgence.

LA BARONNE.

Pour la mieux mériter, remplissez mes projets
En courant chez Lindor... Comptez sur mes bienfaits.
(La baronne sort.)

SCÈNE VI.

LISETTE, *seule.*

Ah ! tout ceci n'est qu'un caprice;
A mes yeux, sans dépit, se peut-il qu'on rougisse?
Il faut que l'on me chasse, ou tout me confier.
Mais pourquoi donc de moi si fort se méfier?

J'ai trop lu dans son cœur, et j'en suis la victime.
L'on peut être coupable, et tenir à l'estime.
En prenant les billets, faisons quelques efforts;
Essayons à ses yeux d'effacer tous mes torts.
Oui, je puis encor me défendre;
En parlant de Lindor, on daignera m'entendre.
A me garder peut-être il pourra l'engager.
On vient; allons savoir si mon sort peut changer.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

Lisette sort par le côté gauche du théâtre; le baron entre par le fond.

LE BARON, *seul.*

(Il arrive absorbé dans ses réflexions.)

GRANDS dieux! comment cacher le trouble de mon âme?
Moi jaloux, méfiant! moi soupçonner ma femme!...
O ma foible raison! venez à mon secours:
Cet instant peut, hélas! empoisonner mes jours.
Chère épouse, jamais l'affreuse jalousie,
Par ses tourments secrets, ne vint flétrir ma vie;
Connoissant tes vertus, croyant lire en ton cœur,
Près de toi je goûtois un paisible bonheur.
Ah! pourquoi donc en moi ce soupçon peut-il naître?
Cruelle! c'est ta faute, ou la mienne peut-être...

(Il reste long-temps sans parler.)

Reprenons, s'il se peut, notre sécurité,
Oublions les tourments qui m'ont trop agité;
J'aime mieux voir tromper ma tendre confiance,
Que d'avoir un instant soupçonné l'innocence.

La baronne est honnête, et je devrois rougir
D'avoir pu l'accuser; je dois me repentir...
Cependant, tout à l'heure, et même en ma présence,
J'ai cru dans leurs regards voir de l'intelligence;
J'ai cru voir quelques pleurs s'échapper de leurs yeux.
Lindor me trahiroit!... Que je suis malheureux!...
Quel moyen employer pour percer ce mystère?
Eh quoi! puis-je accabler celle que je révère?
Épier sa conduite... Ah! quelle indignité!..
D'un projet aussi bas je me sens révolté...
Si ma femme est coupable, ignorons sa foiblesse;
Souvent l'aveuglement vaut mieux qu'un jour qui blesse.

SCÈNE VIII.

LISETTE, LE BARON.

LISETTE, *à part, avec une cassette sous le bras, sans voir le baron.*
(Elle l'aperçoit.)
Je n'ai rien obtenu... Ciel!

LE BARON.
Eh! que voulez-vous?
Quelle est cette cassette?

LISETTE.
Hélas! à vos genoux...

LE BARON.
Levez-vous, et parlez sans crainte.
Comment! vous vous troublez.

LISETTE, *à part.*
Que dire?

LE BARON.

Eh bien?

LISETTE.

J'allois...

Je ne puis achever...

LE BARON.

Pourquoi?

LISETTE.

Car si j'osois...

LE BARON.

Parlez donc.

LISETTE.

De frayeur je sens mon âme atteinte;
Et vous pouvez, monsieur, me perdre en ce moment.

LE BARON.

Ciel!

LISETTE.

Chez monsieur Lindor on m'envoie à l'instant
Porter cette cassette, et de moi l'on attend
Un silence profond... Faut-il encor vous dire...

LE BARON.

Mais parlez donc...

LISETTE.

Je n'ose vous instruire...
Peut-être il est de mon devoir...

LE BARON, *à part.*

Grands dieux! qu'ai-je entendu...? Cachons mon désespoir
Quoiqu'elle m'ait trahi, défendons la cruelle;
Je dois la respecter même étant infidèle.
(*A Lisette.*)
J'étois instruit de tout. Allez sans répliquer
Où l'on vous envoyoit; je saurai démasquer



Votre coupable audace aux yeux de la baronne :
Mais de cet entretien ne parlez à personne :...
Il peut en coûter cher de me désobéir.

LISETTE.

Pardonnez ; mais, monsieur...

LE BARON, *à part.*

Elle a pu me trahir !...

Sortez.

SCÈNE IX.

LE BARON, *seul.*

(Il tombe dans un fauteuil, accablé de douleur.)

De mon malheur j'ai donc la preuve sûre.
La baronne coupable !... Ah ! c'est une imposture.
J'aurois dû m'assurer... Puis-je me repentir
De n'avoir écouté que ma délicatesse ?...
Avoir l'air du soupçon, eût été l'avilir :
A-t-elle tout trahi, ses devoirs, ma tendresse ?...
Non, je la connois bien ; dans ses yeux inquiets,
A son premier abord, j'aurois lu ses regrets.
Tout décèle à l'instant une âme criminelle ;
Celle qui n'est que foible éprouve l'embarras
Que j'ai vu ce matin : oui, ma femme est fidèle,
Elle fuit le danger qu'elle voit sur ses pas ;
Venons à son secours, il en est temps peut-être :
De son âme Lindor ne s'est pas rendu maître,
En la voyant sans cesse, il a pu la charmer ;
Mais celle à qui l'on plaît est encor loin d'aimer...
A quoi me décider ? Quel parti dois-je prendre ?...
Faisons venir Lindor : son âme est noble, tendre ;

J'imagine un moyen qui doit me réussir,
Et qui de ses projets peut le faire rougir.

SCÈNE X.

LA BARONNE, LE BARON.

LA BARONNE.

Eh pourquoi donc me fuir? Contre votre habitude,
Qui vous fait aujourd'hui chercher la solitude?
Vous arrivez à peine, et vous m'abandonnez.
Auriez-vous des chagrins?...

LE BARON.

Moi! vous imaginez...
Que je suis malheureux!

LA BARONNE.

Baron, à l'instant ma mémoire
Me rappelle qu'ici me faisant vos adieux,
Vous me dites qu'à moi se bornoient tous vos vœux,
Que vous me regrettiez, et que votre espérance
Étoit de voir finir cette cruelle absence :
Vous voilà de retour ; hélas! loin d'en jouir,
Ma présence pour vous est à peine un plaisir.

LE BARON.

(A part.)
Vous ne le croyez pas.... Je souffre le martyre.
Mais où donc est Lindor?

LA BARONNE.

Je ne sais.

LE BARON.

Je désire
Lui parler un moment; qu'il vienne...

LA BARONNE.

Mais, baron,
Vous paroissez troublé : quelle en est la raison?

LE BARON, *à part, sans écouter sa femme.*

Lindor est vertueux, je connois bien son âme;
Il verra le danger d'une coupable flamme.

LA BARONNE.

Quoi?

LE BARON.

Pardon, Lindor m'occupoit.

LA BARONNE.

Un seul mot de ma bouche autrefois dissipoit...

LE BARON.

Autrefois...

LA BARONNE.

Parlez donc.... Ah! que voulez-vous dire?

LE BARON.

Rien.

LA BARONNE.

Je vois que sur vous je n'ai plus nul empire.

LE BARON.

Je ne changeai jamais; vous connoissez mon cœur.

LA BARONNE

Qui peut diminuer la douce confiance
Qui régnoit entre nous?

LE BARON.

Elle fit mon bonheur.

LA BARONNE

Vous parlez du passé... Se peut-il que l'absence?...

LE BARON.

J'ignore si jamais elle put altérer
Un véritable amour; moi, loin de ce que j'aime,
Aucun goût, nul objet ne pouvoit m'attirer.
Vivant de mes regrets, je ne savois pas même
Si quelqu'autre que vous existoit près de moi.

LA BARONNE, *à part.*

Où tendent ces discours? Doute-t-il de ma foi?

LE BARON.

Sans vous, ah! que ferois-je au monde?
Sur l'amour le plus vif tout mon espoir se fonde:
Mon âge et la sagesse ont borné mes désirs;
J'ai cherché le bonheur et non pas les plaisirs.
Étudiant vos goûts et votre caractère,
Mon seul but fut toujours de chercher à vous plaire:
J'y parvins quelquefois, et mes plus beaux moments
Sont ceux qui vous ont peint mon cœur, mes sentiments.
Vous êtes tout pour moi, ma femme, ma maîtresse.
Après le bonheur pur d'aimer avec ivresse,
Il en est un plus doux, c'est de compter toujours
Sur celle à qui le ciel a destiné nos jours:
De cette paix du cœur, naît une jouissance
Que détruit à l'instant la moindre méfiance.

LA BARONNE, *à part.*

Il a lu dans mon âme, il faut tout avouer...

LE BARON.

À vous entièrement je sus me dévouer;
De tous mes sentiments vous avez mille gages;
Si l'on brisoit notre lien,
En rassemblant tous les hommages,
Vous ne trouveriez pas un cœur tel que le mien.

LA BARONNE.

Ah! j'en connois le prix; mais jugez de ma peine:
Si ma conduite, hélas! avoit pu l'affliger,
Ma douleur ne seroit pas vaine,
Et serviroit à vous venger.
Près d'un époux que j'estime et que j'aime,
Je trouverois du charme à m'accuser moi-même,

Ayant abjuré mon erreur;
Je sens que cet aveu pourroit calmer mon cœur.

LE BARON.

Pouvez-vous m'inspirer la moindre méfiance?

LA BARONNE.

On peut avoir des torts, faute d'expérience.

LE BARON, *à part.*

Son âme dans la mienne est prête à s'épancher...
Je la ferois rougir; il faut l'en empêcher.
N'écoutons que Lindor, Lindor seul est coupable.
(*À sa femme.*)
Pourquoi parler de torts?.. Ce mot inexplicable...
Baronne, laissons ces discours.
De nos heureux destins rien n'interrompt le cours,
Et mon sort est digne d'envie;
Vous ferez à jamais le bonheur de ma vie.

LA BARONNE.

Si vous vouliez m'entendre..

LE BARON.

Eh quoi! ces doux moments
Qui peuvent me prouver vos tendres sentiments,
Seront donc employés à prévoir mille peines,
Loin de les consacrer à resserrer nos chaînes?
Tout doit vous assurer le plus doux avenir.

LA BARONNE.

Blâmeriez-vous le repentir
D'un cœur que la délicatesse
Porteroit à vouloir avouer sa foiblesse?

LE BARON.

Mais encore une fois...

LA BARONNE.

Jugez en ce moment

Du calme intérieur et du soulagement
Qu'une faute avouée apporte dans notre âme.

LE BARON, *à part.*

Tant de candeur en elle et me touche et m'enflamme.
(*À sa femme.*)
Eh pourquoi supposer que jamais votre cœur
Connoisse le danger d'une fatale erreur?

LA BARONNE.

Notre timidité prouve notre foiblesse,
Et ce n'est qu'en tremblant que marche la sagesse.
Moi-même...

LE BARON.

Vous, des torts!.. Je connois votre cœur;
Ma confiance en vous assure mon bonheur.

LA BARONNE.

De grâce, écoutez-moi.

(*Lindor paroît.*

LE BARON.

Lindor vient; je désire
Le voir seul un instant.

LA BARONNE.

Eh bien! je me retire.
Vous verrai-je bientôt?..

LE BARON.

Je ne veux qu'un moment,
Et je vous rejoindrai dans votre appartement.

(*La baronne sort.*)

SCÈNE XI.

LE BARON, LINDOR.

LINDOR.

N'EST-IL pas indiscret?..

LE BARON.

Non, Lindor, au contraire,
Vous savez qu'il n'est point de plaisir, ni d'affaire,
Que je ne sacrifie au bonheur de vous voir.
Ayant à vous parler, j'allois vous faire dire
De venir un moment... Voulez-vous vous asseoir?
Ici quand tout doit vous sourire,
Vous semblez mécontent, inquiet et rêveur :
Je dis plus; on croiroit que quelque grand malheur
A détruit l'enjouement fait pour votre jeunesse;
Il faut me confier d'où naît cette tristesse.

LINDOR.

Que ne puis-je vous obéir!
Vous peindre mon chagrin, ce seroit l'adoucir.
J'ignore le sujet de ma mélancolie;
Mais depuis quelque temps je tiens moins à la vie

LE BARON.

Vous n'êtes point dans l'âge où le vide du cœur
Peut jeter sur nos jours une triste langueur :
Ignorant les regrets, les chagrins, les alarmes,
Le présent, l'avenir, ont pour vous mille charmes,
Et le même moment, qui nous coûte un soupir,
Plein d'attraits à vos yeux, vous prépare un plaisir :
Votre âme sans remords est contente et tranquille...

LINDOR, *à part.*

O ciel!..

LE BARON.

À mes avis jusqu'à présent docile,
Nulle faute n'a pu troubler votre bonheur;
J'ai su développer au fond de votre cœur
Le germe des vertus que le ciel y fit naître,
Et de vos passions je vous crois assez maître,
Pour que, dans tous les temps, vous ayez sous les yeux
Les principes qui seuls peuvent vous rendre heureux.
Vous reçûtes du ciel un charmant caractère,
Un cœur sensible, pur, et le talent de plaire:
S'il est doux d'être aimé, qui jamais put jouir
Mieux que vous, cher Lindor, d'un aussi grand plaisir?
D'après un tableau si fidèle,
Comment puis-je expliquer... Vous ne m'écoutez pas?

LINDOR.

Grands dieux! quel est mon embarras!

LE BARON.

Hélas! notre amitié serviroit de modèle,
Si vous ne me cachiez...

LINDOR, *vivement.*

Je ne vous cache rien.

LE BARON.

Parlez-moi franchement; est-il quelque moyen
De retrouver la confiance,
La douce intimité, la tendre intelligence,
Qui régnoit entre nous quand je quittai ces lieux?
C'est là le plus cher de mes vœux.
Vous m'aviez bien promis que le temps, ni l'absence,
Ne vous changeroient pas... Ah! Lindor! cependant
Vous semblez redouter d'être encor dépendant...
Que dis-je? vous craignez jusques à ma présence.

Permettez-moi d'avoir encor sur vous
Les droits que l'amitié...

LINDOR.

Vous les conservez tous.

LE BARON.

A quoi serviroient-ils, en perdant l'habitude
De me tout confier?... Ah! vers l'ingratitude
C'est faire un premier pas.

LINDOR.

Vous me faites frémir.

LE BARON.

Rien de ce qui vous intéresse
Ne m'est indifférent, et soit le repentir
Que peut causer une foiblesse,
Soit un bonheur nouveau, je dois tout partager.
Si vous connoissiez le danger
D'avoir pour son ami la moindre méfiance!
D'abord pour le tromper on se fait violence;
Mais avec nous bientôt on sait taire un secret,
Et l'on lui cache tout, sans le moindre regret.

LINDOR.

Quand on est honnête et sensible,
Croyez-vous donc qu'il soit possible
D'oublier ce qu'on doit?...

LE BARON.

Je vais vous le prouver;
Rarement pourroit-on trouver
Un cœur, plus que le mien, loin de l'indifférence...

LINDOR.

Eh bien?

LE BARON.

J'osai manquer à la reconnoissance.

LINDOR.

Vous?

LE BARON.

Un malheur affreux éloigna mes parents
De mon pays natal. Vous savez qu'à six ans
J'allois finir mes jours privé du nécessaire,
Quand un noble étranger secourut ma misère;
Non seulement il s'occupa
De former mon esprit, mon cœur, mon caractère;
Mais tout le bien que dissipa
Pendant dix ans le faste de ma mère,
Fut réparé par lui. Se faisant mon tuteur
Avec une bonté touchante et peu commune,
Il sut en peu de temps rétablir ma fortune:
A cet ami parfait je devois mon bonheur...

LINDOR.

Eh bien?

LE BARON.

J'oubliai tout, et j'affligeai son cœur.
Sans réserve, écoutant des goûts trop pleins de charmes,
J'évitai ses conseils, je fis couler ses larmes:
Rougissant de dépendre, au lieu de m'éclairer,
En fuyant la sagesse, on me vit m'égarer.
L'ingratitude fait un progrès bien rapide,
Lorsque la passion la conseille et la guide!
Faut-il vous avouer quel fut mon plus grand tort?
Oui, je m'en sens capable, et je fais cet effort.
Mon bienfaiteur avoit une femme adorable,
Charmante, sensible, estimable,
Je le voyois heureux de sa fidélité,
Oubliant tous ses goûts, ayant même quitté

Le monde et son état, pour ne plus aimer qu'elle ;
Pendant une absence cruelle,
J'osai...

LINDOR, *avec chaleur.*

Sentir pour elle une coupable ardeur.

LE BARON.

Même tout employer pour vaincre sa froideur.
En vain un ami véritable
Voulut me faire voir combien j'étois coupable :
Je n'écoutois plus rien qu'un criminel amour.
Ingrat !... me disoit-il un jour :
Où va donc t'emporter une aveugle tendresse?
Veux-tu que les remords te tourmentent sans cesse?
Qui prétends-tu séduire en ces cruels instants?
La femme de celui qui t'a soigné quinze ans,
Qui t'aima comme un fils, et te servit de père,
Qui peut-être apprendroit tes projets sans colère,
Gémiroit sur ta faute et la pardonneroit...

LINDOR.

Où suis-je?

LE BARON.

Sois-en sûr, son cœur préféreroit
La perte de la vie à ton ingratitude.
Ah ! crains de réussir ; tu n'as pas l'habitude
Du mensonge, du crime ; à peine satisfait,
Tu sentirois bientôt le plus cruel regret ;
Méprisé du public, en horreur à toi-même...

LINDOR, *hors de lui.*

Laissez-moi, laissez-moi...

LE BARON.

Celle que ton cœur aime.

Ouvrant enfin les yeux, et voyant tous ses torts,
Par ses reproches vains aigriroit tes remords;
Tu n'aurois plus d'amis...

LINDOR, *se laissant aller dans un fauteuil.*

Ah! que je suis coupable!...

LE BARON, *à part, avec transport.*

Son âme est pure encor, le repentir l'accable,
Et son abattement me répond de son cœur.
Cette légère faute est un moment d'erreur.
Plus que jamais, ah! je sens que je l'aime:
Sortons pour un instant... S'il revient à lui-même,
Ma présence pourroit doubler son embarras;
Je reviendrai bientôt me jeter dans ses bras.
(Il entre dans un cabinet. Lindor reste un instant seul sur la scène.)

SCÈNE XII.

LA BARONNE *entre par le fond du théâtre sans voir Lindor.* LINDOR *toujours accablé, dans une morne stupeur.*

LA BARONNE.

Ah! c'est trop résister au chagrin qui me presse;
Je veux voir mon époux, et calmer son tourment.

LINDOR, *revenant à lui, sans voir la baronne.*

Dieux! puis-je vivre après un si cruel moment?

LA BARONNE, *approchant toujours.*

Il faut que mon cœur lui confesse...

LINDOR.

(A part.) *(Apercevant la baronne.)*
Je suis un monstre... Ah ciel! où fuir?... Je suis perdu.



LA BARONNE, *à Lindor.*

Où donc est le baron? J'ai long-temps attendu...

LINDOR.

Le baron... le baron... Il a lu dans mon âme,
Il a su découvrir ma trop coupable flamme;
Un seul mot de sa bouche a livré pour jamais
Ce cœur foible et sensible aux plus cruels regrets;
J'ai trahi l'amitié : ma faute est sans excuse...
Même à voir mes remords son âme se refuse;
Il me fuit!... je ne puis tomber à ses genoux,
Obtenir mon pardon... Mais, ciel! auprès de vous
J'ose rester encore!... Et mes yeux vous regardent!
Au plus grand des dangers, hélas! ils se hasardent!
Ne me haïssez pas... fuyons... c'est pour toujours.

LA BARONNE.

La plus vive amitié vous offre ses secours.

LINDOR.

Puis-je les accepter? Si vous pouviez connoître
Jusqu'où va mon délire!... Ah! je ne suis plus maître
D'un cœur qui n'est pas fait à ces cruels combats.
Si je ne vous fuyois... me fixant sur vos pas,
Malgré moi, chaque instant, aggraveroit mon crime.
Que dis-je? En ce moment, où cherchant votre estime,
Je voudrois renoncer à l'amour, à l'espoir;
Ah! sans vous adorer... non, je ne puis vous voir:
Je sens... mais mon tourment pourra vous être utile;

(Le baron sort du cabinet dans ce moment, et reste derrière la baronne et Lindor, sans qu'ils l'aperçoivent, et les écoute.)

Je vous laisse du moins innocente et tranquille;
Vous n'avez ni regrets, ni remords, ni malheur;
Le baron seul a pu régner dans votre cœur:

Essayez d'obtenir au moins qu'il me pardonne...
Je suis assez puni... Quel exemple je donne!
En le fuyant, je perds le bonheur le plus doux:
Mais je cède au devoir qui m'éloigne de vous.
(Il veut sortir.)

LE BARON, *avançant avec précipitation.*

Va, je t'en affranchis, et te rends mon estime.

LINDOR.

Le plus pur sentiment en ce moment m'anime;
Mais je saurai vous résister.
Je m'éloigne à jamais, rien ne peut m'arrêter;
S'il est des torts affreux que le temps seul efface,
Hélas! il se pourroit que j'obtinsse ma grâce.
Mais non, de moi plutôt perdez le souvenir,
Et ne vous rappelez que mon seul repentir.
(Il sort précipitamment.)

LE BARON.

Que sa douleur m'afflige! Arrêtons-le, madame.
(Il veut suivre Lindor, la baronne l'arrête.)

LA BARONNE.

Non, monsieur : le temps seul pourra calmer son cœur;
Un inutile effort déchireroit son âme,
Je ne veux m'occuper que de votre bonheur.
Vos rares procédés, leur touchante noblesse,
Dans mon âme, à jamais, doivent être gravés;
Ils augmentent encor vos droits sur ma tendresse:
De ce jour, tous mes soins vous seront réservés.
Si les époux vouloient vous prendre pour modèle,
On chercheroit en vain une femme infidèle.

FIN DU RETOUR DU MARI.

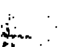
[redacted]

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.



Théâtre des auteurs du second ordre

[Comédies en vers]